
EX LIBRIS
PH.-L. DE BORDES DE FORTAGE


EX·LIBRIS
·ANTOINE·
BORDES

2-1-10-6-

Vignette par
Gabriel de St Aubin gravé par
Augustin de St Aubin

310 **PALISSOT DE MONTENOY**. Les Philosophes, comédie en trois actes, en vers. *Paris*, *Duchesne*, 1765, in-12, veau fauve, filets, dos orné, dent. int., tr. dor. (*Padeloup*). 100 fr.

Edition originale ornée d'une vignette sur le titre par Eisen. — Très bel exemplaire provenant de la bibliothèque de Sam. Turner, auquel on a réuni : Petites Lettres sur de grands philosophes (par Palissot). *Paris*, 1757. — Lettres de l'auteur de la comédie les Philosophes au public, pour servir de préface. 1760. — Préface de la comédie des Philosophes. 1760. — Lettres de Voltaire à M. Palissot, avec les réponses, à l'occasion de la comédie des Philosophes. *Genève*. 1760. — Les Quand adressés à M. Palissot et publiés par lui-même (par Moreau). 1760. — Les Qu'est ce? à l'auteur de la comédie des Philosophes. 1760 — Discours sur la satyre contre les philosophes (par l'abbé Coyer). *Athènes*, 1760.

LES PHILOSOPHES,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 2 Mai 1760.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY, de plusieurs Academies.

Non nos, odium, regnique cupido, Compulit ad bellum.

Ovid. Métamorphos. liv. v.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M D C C L X.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS

Sur cette nouvelle Edition.

L'AUTEUR, informé qu'il ſe prépare des Editions furtives de la Comédie des *Philoſophes*, déſavoue toutes celles qui pourront paraître, & qui ne ſeront point conformes à celle-ci. Les mêmes ennemis, qui avant la Repréſentation avaient affecté de répandre pluſieurs traits ſatyriques, comme s'ils étaient tirés de la Piece, pourraient avoir part à ces Editions clandeſtines; mais le Public équitable eſt en garde contre ces petits artifices renouvellés par trop de méchans. L'Auteur oſe ſe flatter d'ailleurs que ſes Lecteurs appercevront une différence de ſtyle trop ſenſible entre les Vers de ſa Comédie, & ceux que l'on voudrait lui prêter, pour qu'ils puiſſent s'y méprendre.

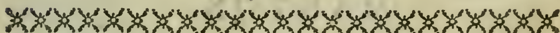
ACTEURS.

CYDALISE,	Mlle Dumesnil.
ROSALIE,	Mlle Hus.
DAMIS,	M. de Bellecourt.
VALERE,	M. Grandval.
THEOPHRASTE,	M. Brisard.
DORTIDIUS,	M. Dubois.
MARTON,	Mlle. Dangeville.
CRISPIN,	M. Préville.
M. PROPICE, *Colporteur*,	M. Durancy.
M. CARONDAS,	M. Armand.

La Scene est à Paris.



LES PHILOSOPHES
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.


On, je ne reviens pas d'un ſemblable vertige.
Rompre un hymen conclu !

MARTON.

Tout eſt changé, vous dis-je.

DAMIS.

Mais encor?

MARTON.

Mais encor, vous êtes Officier;
Notre projet n'eſt pas de nous méſallier.
Nous voulons un Mari taillé d'une autre étoffe;
En un mot, nous prenons un Mari Philoſophe.

DAMIS.

Que me dis-tu, Marton?

MARTON.

Je vous étonne fort;
Mais ne ſavez-vous pas que les abſens ont tort?
Trois mois ont operé bien des Métamorphoſes:
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choſes.
Vous pourrez reparaître alors avec ſuccès;
Mais juſques-là, néant. En dépit du procès
Qui devait ſe finir par votre Mariage,
Sans appel aujourd'hui la pomme eſt pour le ſage.

DAMIS.

Le moyen que l'on change ainſi dans un moment!

MARTON.

Toute Femme eſt, Monſieur, un animal changeant.
On pourrait calculer les jours de Cydaliſe
Par les différents goûts dont ſon ame eſt épriſe :
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,
D'autres fois ſérieuſe, & boudant par accès ;
Coquette, s'il en fut, en ſauvant le ſcandale,
Prude à nous étourdir de ſon aigre morale ;
Courant le Bal la nuit, & le jour les Sermons ;
Tantôt les Directeurs, & tantôt les Bouffons.
C'était-là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'age
Fait place à d'autres mœurs, & veut un ton plus ſage,
Madame a depuis peu réformé ſa maiſon.
Nous n'extravaguons plus qu'à force de raiſon.
D'abord on a banni cette gaité groſſiere,
Délices des Traitans, aliment du Vulgaire ;
A nos ſoupés décens tout au plus on ſourit.
Si l'on s'ennuie, au moins c'eſt avec de l'Eſprit.

Quelquefois on admet, au lieu de Vaudevilles,
De ſavans Concerto, de grands airs difficiles;
Car il faut bien encore un peu d'amuſement.
Mais notre fort, Monſieur, c'eſt le raiſonnement.
Quelque tems, dans le cercle, on parla Politique;
Enfin tout diſparut ſous la Métaphyſique.

DAMIS.

Quelque chargé que ſoit ce bizarre tableau,
Je livre Cydaliſe aux traits de ton pinceau;
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Roſalie?

MARTON.

Ce que nous faiſons tous, Monſieur; elle s'ennuie.

DAMIS.

Aux vœux de mon Rival ſon cœur s'eſt-il rendu?

MARTON.

Non, ce cœur eſt à vous. L'Amour l'a défendu
Contre tous les projets d'un Rival téméraire;
Mais votre ſort dépend de l'aveu d'une Mere,

En forcelée au point que je n'ai plus d'efpoir.
Pardonnez-moi ce mot ; je vois comme il faut
voir.

DAMIS.

Elle fut mon Amie, & je me flatte encore...

MARTON.

Le Bel Efprit, Monfieur, eft tout ce qu'elle
adore.
C'eft une maladie inconnue à vingt ans ;
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le
tems,
On pourrait efpérer un retour de fageffe,
S'il en était quelqu'un contre cette faibleffe,
Quand à certains dégrés elle a fait des progrès.
Dans les commencemens, moi-même j'ef-
pérais ;
Mais fachez tous nos maux & ceux qui vont
les fuivre.
Entre nous...

DAMIS.

Hé bien ? Quoi ?

MARTON.

Madame a fait un Livre.

DAMIS.

Bon!

MARTON.

Qui même à préſent s'imprime *incognitò*.

DAMIS.

Quelque brochure ?

MARTON.

Non : un volume *in*-quarto.

DAMIS.

Je lui conſeille fort de garder l'anonyme.
Mais, dans ces beaux Eſprits que Cydaliſe eſtime,
N'en eſt-il donc aucun aſſez droit, aſſez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers auſſi grand ;
Pour la déſabuſer ?

MARTON.

Eux ! ils ſe moquent d'elle ;
Ils ont tous conſpiré de gâter ſa cervelle ;
Sur-tout votre Rival. Comme il connaît ſon goût,
Il ne ſe borne pas à l'applaudir en tout ;
Il la fait admirer par Meſſieurs ſes ſemblables,
Tous Charlatans adroits, & Flatteurs agréables,
Ravis de préſider dans ſa Société,
D'y porter leurs erreurs, & faiſant vanité

De dominer ici ſur un eſprit crédule,
Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce ſont-là, dis-tu, des Philoſophes ?

MARTON.

Oui ;
Du plus grand air encor. Paris en eſt rempli.
Mais pour établir mieux leur crédit chez Madame,
Et pour mieux pénétrer juſqu'au fond de ſon ame,
Ils nomment aux emplois vacans dans la maiſon.
Leur choix, toujours guidé par la ſaine raiſon,
Quel qu'il ſoit, à Madame eſt toujours sûr de plaire.
Je ſoupçonne pourtant un certain Sécretaire,
Reçu par Cydaliſe à titre de Savant,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intrigant,
De recéler un fourbe, & d'être ici pour cauſe ;
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la choſe.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger ſi mal ?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'eſt votre Rival
Qui pour ſervir ſes feux ici l'impatroniſe.

DAMIS.

Quel homme eſt-ce ?

MARTON.

Un fripon affectant la franchiſe,
Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pézenas,
Titré du nom pompeux de Monſieur Carondas,
Reconnu pour Savant, du moins ſur ſa parole,
Tout hériſſé de Grec & de termes d'Ecole,
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
Et nous citant ſans ceſſe *Homere* ou *Lycophron.*

DAMIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monſieur Carondas eſt de mauvais augure ;
Mais avec ton ſecours & celui de Criſpin.....

MARTON.

Quoi ! Criſpin eſt ici ?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon deſſein
Etait de vous unir ; tu le ſais, & j'eſpere
Que tu me ſerviras de ton mieux.

MARTON.

Laiſſez faire.
Criſpin eſt fort adroit ; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte ſur tes ſoins.

MARTON.

Oh ! Monſieur, comptez-y.
Je déclare la guerre à la Philoſophie.

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais... ne puis-je un moment ?...

MARTON.

Ah ! je vous vois venir.
Tenez, Monſieur ; l'Amour a ſû vous prévenir :
On vient ; c'eſt Roſalie.

SCENE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

APrès trois mois d'abſence,
Quand je reviens ici, guidé par l'eſpérance,
Réclamer une foi promiſe à mon ardeur,
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon bonheur,
Oſe me diſputer le ſeul bien où j'aſpire,
Qu'avec lui, contre moi, votre mere conſpire.
Ah! raſſurez du moins mon cœur déſeſperé.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en ſoit moins pénétré?
Je vois avec douleur ce changement extrême,
Je ſouffre autant que vous; mais enfin je vous aime.

A ce titre du moins quelque eſpoir m'eſt per-
mis.
Qui pourrait réſiſter à deux amans unis ?
Ma mere vous aimait. En vous voyant, peut-
être, .
Dans ſon cœur combattu, l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir,
Je le ſçais ! c'eſt à vous, Damis, de l'émou-
voir ;
Allez, & pour combler le bonheur que j'eſ-
pere,
Que je vous doive encor les bontés de ma mere.

MARTON.

Beaux ſentimens ! mais moi je ne m'y fierais
pas.

ROSALIE.

Laiſſe-moi mon erreur.

MARTON.

Non : c'eſt par des combats
Qu'il faut à la raiſon ramener Cydaliſe.

DAMIS.

Encore eſt-il permis de tenter l'entrepriſe.

MARTON.

Oui ; c'eſt un beau moyen, des ſoupirs & des
pleurs !
Oh ! la Philoſophie endurcit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurais pas cru! mais pourtant, ſi ma mere
M'immolait ſans retour aux deſſeins de Valere,
Si ce projet enfin était bien averé,
Pourquoi juſqu'à préſent n'eſt-il pas déclaré ?
Qui peut la retenir ?

MARTON.

J'entrerais en colere.
Elle n'a pas encor fait venir le Notaire,
Il eſt vrai ; les témoins ne ſont pas invités,
Daccord;il manque auſſi quelques formalités,
J'y conſens ; il ſe peut d'ailleurs que la journée
Ne ſoit pas fixément encor déterminée ;
J'en conviens. Cependant ne ſouffre-t-elle pas
L'hommage aſſez public qu'il rend à vos appas?
N'en êtes-vous pas même à toute heure obſedée ?
Mais non ; je me trompais : ce n'était qu'une idée.

ROSALIE.

Hélas ! peux-tu, Marton, me déſoler ainſi ?

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton. . . .

MARTON.

Contes que tout ceci,
Propos en l'air.

DAMIS.

Marton. . . .

MARTON.

Viſion chimérique,
Abſurde.

ROSALIE.

Mais, Marton. . . .

MARTON.

Non, c'eſt terreur panique ;
Illuſion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Marton ;
Ce cruel badinage eſt bien peu de ſaiſon.

MARTON.

J'avais tort.

ROSALIE, *faiſant un mouvement pour ſortir.*

Tu pourſuis ? Hé bien ! je....

DAMIS, *l'arrêtant.*

Roſalie.

ROSALIE.

Non, Monſieur, c'en eſt trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah ! vous vous fâchez donc ? Vraiment, c'eſt très-bien fait.
Mais raiſonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,
Fallait-il vous tromper ? Je ſçais bien que le doute
Suſpend l'impreſſion des maux que l'on redoute,
Qu'il eſt très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours ſon fardeau plus leger.
Moi-même à vous flatter je ſerais la premiere.
J'aurais ſoin de fermer les yeux à la lumiere,
Sans l'intérêt preſſant qui me parle pour vous.
Pardonnez ; mais, ma foi, les amans ſont des foux.

Tranquilles ſans raiſon, déſeſpérés ſans cauſe,
Dans un juſte équilibre aucun ne ſe repoſe,
Et le ſang froid ſouvent les conſeille bien mieux,
Que cet Amour qu'on peint un bandeau ſur les yeux.

DAMIS.

Comment! Voilà, parbleu, de la Philoſophie!

MARTON.

On apprend à heurler, dit-on, de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raiſon.
C'eſt un mal répandu dans toute la maiſon,
Mais perdons un moment cette idée importune.

(*A Roſalie.*)

Çà, faiſons notre paix. Vous ſerez ſans rancune?
Vous me le promettez?

ROSALIE.

Oh! je te le promets.

MARTON.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts.
Vous, Monſieur, qui ſans ſoins & ſans trouble dans l'ame,
Paſſeriez votre vie à regarder Madame,

Il faut battre en retraite, & même promptement.
Songez qu'il eſt grand jour dans cet appartement,
Que nous pourrions ici riſquer quelque ſurpriſe,
Et qu'il faut vous montrer dabord à Cydaliſe,
Avant que de penſer à d'autres rendez-vous.

DAMIS.

Je cours m'y diſpoſer, dans un eſpoir ſi doux.
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore, adieu, ma chere Roſalie.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

VOus, ſoyez ſans faibleſſe. Allons, point de langueur.
La fermeté, Madame, en impoſe au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvais ſentir combien je hais Valère!

MARTON.

Oui: Damis ſort d'ici. Mais c'eſt à votre mère

Qu'il importe ſurtout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de ſon aveu;
Je le ſuppoſe au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les Filles
Ne font rien, comme on ſait, ſans l'avis des familles,
C'eſt la régle. Il faut donc déclarer ſans détour
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre amour.

ROSALIE.

Oh! oui.

MARTON.

Vous ſentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE.

Aſſurément, Marton.

MARTON, *malignement.*

Allons, j'entens Madame.

ROSALIE, *effrayée.*

Ah! Marton....

MARTON.

Comment donc! c'eſt très bien débuter.
Cela promet.

ROSALIE.

Auſſi, pourquoi m'épouvanter ?
L'Amour dans le beſoin me rendra du courage.

MARTON, *la contrefaiſant.*

L'Amour ! oui vous ferez tous deux de bel ouvrage.
Il y parait vraiment, à cet air d'embarras,
Qu'un mot dit au hazard...

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

Ce n'eſt point à l'Amour à vous tirer de peine,
Il eſt trop mal adroit. Penſez à votre haine ;
Voilà le ſentiment qui doit vous inſpirer,
Dont il eſt important de vous bien pénétrer.
Je ne ſais ſi l'amour, que d'ailleurs je révére,
Eſt de nos paſſions en effet la plus chere ;
Mais ce n'eſt que faibleſſe, & que timidité.
La haine n'eſt qu'ardeur & que vivacité.
L'un abbat, l'autre anime, & dans un cœur femelle,
Ma foi, je la croirais beaucoup plus naturelle.
Vous ne connaiſſez pas encor ce ſentiment.
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui ſeulement.

Tenez, j'aime Criſpin, & je ſens pour Valère...
Mais, ce n'eſt plus un jeu, j'apperçois votre
mere.

ROSALIE.

Tu me ſoutiendras ?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CYDALISE, ROSALIE, MARTON.

CYDALISE.

RETIREZ-vous, Marton.
Prenez mes clés, allez renfermer mon *Platon*.
De ſon monde idéal j'ai la tête engourdie.
J'attendais à l'inſtant mon Encyclopédie;
Ce Livre ne doit plus quitter mon Cabinet.

A Roſalie.

Vous, demeurez; je veux vous parler en ſecret.

A Marton.

Laiſſez-nous.

MARTON, *à Rosalie.*
Allons, ferme, & montrez du courage.
CYDALISE.
Obéissez, Marton.

SCENE V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

Vous êtes belle & sage,
Rosalie, & pour vous j'eus toujours des bontés.
Je vais connaître enfin si vous les méritez.
Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous,
Et qui n'est, dans le fond, qu'un mensonge assez doux,
Une faiblesse...

ROSALIE.

Hé quoi! la voix de la nature,
Quoi! cette impression si touchante & si pure,

Ce premier des devoirs, cet auguſte lien,
(Je définirai mal ce que je ſens ſi bien,)
N'importe, ſe peut-il que le cœur de ma mère
Méconnaiſſe aujourd'hui ce ſacré caractère ?
Ah ! rappellez pour moi vos ſentimens paſſés.
En les analyſant, vous les affaibliſſez.

CYDALISE.

J'ai cru, tout comme une autre, à ces vaines chimeres,
Dignes du gros bon-ſens qui conduiſait nos péres.
Crédule, heureuſe même en mon aveuglement,
Automate abuſé, je ſuivais le torrent.
Je commence à ſentir, à penſer, à connaître.
Si je vous aime enfin, c'eſt en qualité d'*Etre* :
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'aurait à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah ! permettez, Madame,
Souffrez qu'à vos genoux votre fille réclame

Un droit plus légitime & des titres plus doux.
Pourquoi briſer les nœuds qui m'attachaient à vous ?
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CYDALISE, *un peu émue.*

Ma fille !... Hé quoi ! pour vous l'erreur a tant de charmes !
Vous me faites pitié. Conſultez la Raiſon.
Ces puérilités ne ſont plus de ſaiſon.
Je reconnais vos droits ſur le cœur d'une mère ;
Mais je les annoblis, & ſi je vous ſuis chère,
Si j'ai ſur vous auſſi quelques droits à mon tour
J'en exclus le hazard, qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis ſoutenir ce funeſte langage.
Il fait à toutes deux un trop ſenſible outrage.
Qui? Moi ! Le penſez-vous, que je puiſſe jamais
Oublier que ma vie eſt un de vos bienfaits ?
Non...

CYDALISE.

Le ſoin que j'ai pris de votre intelligence
Doit mériter, ſur-tout, votre reconnaiſſance ;

Voilà le digne objet où tendent tous mes
vœux.
Vous apprendre à penſer, voilà ce que je veux.
Conçevez le bonheur d'étendre ſon génie,
D'ouvrir l'œil aux clartés de la Philoſophie,
De diſſiper la nuit où vos ſens ſont plongés,
D'affranchir votre eſprit du joug des préjugés!
Ce grand art d'exiſter, qui n'appartient qu'au
ſage,
Dont je connais enfin le ſolide avantage,
Ce jour de la Raiſon, dont j'ai ſû m'éclairer,
Ma Fille, mon amour veut vous le procurer.

J'avais avec Damis conclu votre hyménée.
De legers intérêts m'avaient déterminée.
Des rapports de fortune, un procès à finir,
Je me ſouviens qu'alors tout ſemblait vous
unir.
C'eſt ainſi que ſe font la plûpart des affaires;
Mais enfin, aujourd'hui je romps ces nœuds
vulgaires.
Damis a du bon ſens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur :

Tout mortel n'eſt pas fait pour aller au ſublime ;
Dans le fond, cependant, on lui doit de l'eſtime :
Mais je vous dois auſſi, ma fille, un autre Epoux,
Beaucoup plus convenable & plus digne de vous.
Valere a ce qu'il faut pour plaire & pour ſéduire,
C'eſt peu de vous aimer, il ſçaura vous inſtruire ;
En un mot, c'eſt de lui que mon cœur a fait choix.

ROSALIE.

Ainſi, vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu, Madame, & celui de mon pere ?

CYDALISE.

Votre pere ! il eſt vrai que je n'y ſongeais guere.
Plaiſante autorité que la ſienne en effet !
L'Etre le plus borné que la nature ait fait.

Nul

Nul talent, nul effor, efpece de machine
Allant par habitude, & penfant par routine,
Ayant l'air de rêver & ne fongeant à rien,
Gravement occupé du détail de fon bien,
Et de mille autres foins purement domeftiques;
Défenfeur ennuyeux des préjugés gothiques,
Sauvage dans fes mœurs, alliant à la fois
La morgue de fa robe au ton le plus bourgeois;
Ne s'énonçant jamais qu'avec poids & mefure,
Et qui toujours grimpé fur la magiftrature,
Hors de fon tribunal, aurait cru déroger;
Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.
Mais il eft mort enfin, laiffons en paix fa cendre.

ROSALIE.

Ah! Madame, fongez....

CYDALISE.

Allez-vous le défendre?
Un pere n'eft qu'un homme, & l'on peut fenfément
Remarquer fes défauts, en parler librement.

ROSALIE.

Si ce font-là les droits de la Philofophie,

Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.
Je perdrais trop, Madame, à m'éclairer ainsi;
J'ose vous l'avouer. Daignez permettre aussi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premieres bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valere est l'Amant que j'ai choisi pour vous,
Ma fille, & dès ce soir il sera votre Epoux.
Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
Quant à vos préjugés sur la Philosophie,
Contre eux, à mon exemple, il faut vous aguerir.
Le tems & la raison sauront vous en guérir.
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre,
Tout fait ombrage alors; mais vous lirez mon livre.
J'y traite en abrégé de l'Esprit, du bon sens,
Des passions, des Loix, & des Gouvernemens;
De la vertu, des mœurs, du climat, des usages,
Des peuples policés & des peuples sauvages;

Du désordre apparent, de l'ordre universel,
Du bonheur idéal & du bonheur réel.
J'examine avec soin les principes des choses,
L'enchaînement secret des effets & des causes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond,
Je veux l'intituler : *Les devoirs tels qu'ils sont*
Enfin, c'est en morale une Encyclopédie,
Et Valere l'appelle un Livre de génie.
Vous serez trop heureuse avec un tel Epoux.
Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour vous ;
Vous m'en remercîrez. Adieu, Mademoiselle,
Songez à m'obéir.

SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *sans voir Marton.*

Quelle douleur mortelle !
Que résoudre? Que faire? Ah ! te voilà, Marton.

MARTON.

Oui, j'ai tout entendu. Mais quelle déraison !

Quel travers !

ROSALIE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Badinage :

Mourir ! Vous vous moquez, & ce n'eſt plus l'uſage.

On ne le ſouffre pas même dans les Romans.

ROSALIE.

Mais enfin....

MARTON.

Calmez-vous, & reprenez vos ſens.

Cette criſe, après tout, vous l'aviez attendue ?

ROSALIE.

Mon ame en ce moment n'en eſt pas moins émue.

MARTON.

Préſumez vous ſi peu du ſuccès de mes ſoins ?

ROSALIE.

Ah ! Marton....

MARTON.

Commencez par vous affliger moins.

Si vos vœux ſont comblés, dites-moi, je vous prie,

A quoi ce beau chagrin vous aura-t-il ſervie ?

ROSALIE.

Oui, ſi tu réuſſis ; mais qui m'en répondra ?

MARTON.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira,
Je vous aiderai même, & n'aurai rien à dire ;
Mais jusqu'à ce moment, qui vous défend de rire ?
A tout évenement, c'eſt toujours fort bien fait,
Et quand tout irait mal, je crois qu'il le faudrait.
Du moins c'eſt mon humeur. Le chagrin m'incommode.
Je le crois inutile, & j'en ſuis l'antipode.
C'eſt à quoi dans la vie il faut le moins ſonger,
Et l'on a toujours tort, quand on veut s'affliger.
Mais allons concerter quelque heureuſe ſaillie,
Venez, & nous verrons ſi la Philoſophie,
Quelque ſoit ſon crédit, pourra dans ce grand jour
Tenir contre Marton, & Criſpin, & l'Amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, M. CARONDAS.

VALERE.

Frontin.

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque méprise,
Je vous l'ai déjà dit, & devant Cydalise
Il vous arrivera de me nommer ainsi.
Frontin! pour un Savant le beau nom! songez-y,
Monsieur, il ne faudrait que cette étourderie
Pour donner du dessous à la Philosophie.

VALERE.

D'accord,

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs supprimer entre nous
Les tons trop familiers, puisqu'enfin, selon vous,

Les hommes ſont égaux par le droit de nature,
Je ſuis, quoique Frontin, votre égal.

VALERE.

Je te jure
Que c'eſt mon ſentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avais toujours penſé que les Loix avaient tort;
Et même Cydaliſe, en un certain Chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré...

VALERE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle à qui dans un moment
On ferait adopter tout autre ſentiment;
Qui ne ſçait que des mots, & n'a rien dans la tête.

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monſieur, ſon Livre eſt-il ſi bête?

VALERE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le ſtile....

VALERE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant ſuccès.

VALERE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le Public?

VALERE.

Nous ſavons lui preſcrire
Comment il faut penſer, parler, juger, écrire;
Nous le déciderons aiſément.

M. CARONDAS.

D'accord; mais
Il faut l'apprivoiſer, le flatter.

VALERE.

Non, jamais.
Il eſt, pour le gagner, des méthodes plus ſûres.

M. CARONDAS.

Le moyen?

VALERE.

Par exemple, on lui dit des injures.
C'eſt un expédient par nos Sages trouvé;
Le ſecret eſt certain, nous l'avons éprouvé.
Dans peu, tu le verras toi-même avec ſurpriſe,

Nous porterons aux Cieux le nom de Cydaliſe;
Cinq ou ſix traits hardis, révoltans, ſcandaleux,
Produiront dans ſon Livre un effet merveilleux.
Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon ! la ruſe eſt nouvelle !
Et comment lui prouver que ces traits-là ſont d'elle.

VALERE.

Et le reſte en eſt-il ? Dabord avec pudeur
Elle s'en défendra, puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne ſais ; mais pour moi, je rougirais dans l'ame....

VALERE.

As-tu donc oublié que Cydaliſe eſt femme ?
Crois-moi, ſuppoſe encore un piége plus groſſier,
L'amour propre eſt crédule, & l'on peut s'y fier.
Les femmes ſur ce point ſont même aſſez ſinceres.

M. CARONDAS.

Meſſieurs les beaux eſprits ne leur en doivent gueres.

Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou ſix
traits
Nous devons nous attendre au plus heureux
ſuccés ?

VALERE.

Sans doute, & cette idée, entre nous, n'eſt
pas neuve.
Le Livre de *Cratès* n'en eſt-il pas la preuve ?
Jamais production ne prit un tel eſſor.
Chacun ſe l'arrachait, on ſe l'arrache encor:
Pour Livre dangereux partout on le renomme,
Et pourtant nous ſavons que *Cratès* eſt bon
homme.

M. CARONDAS.

Il eſt vrai.

VALERE.

Cydaliſe aura plus de faveur.
On ne juge jamais ſon ſexe à la rigueur.
Quelques-uns de ces traits qu'on ſe dit à l'o-
reille,
Au Public hébété feront crier merveille !
Je veux que *Cratès* même en devienne jaloux,
Et rien n'eſt plus aiſé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Hé bien, quoique nourri, Monsieur, à votre école,
J'avais, tout bonnement, admiré sur parole
Et l'ouvrage & l'Auteur. Car enfin, mot à mot
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALERE.

Le sot!

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à son Livre,
Si les Loix s'avisaient, Monsieur, de nous poursuivre.

VALERE.

Elle aurait le plaisir de s'entendre louer;
N'est-ce rien? Quitte après à tout désavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va jusqu'à l'héroïsme.
Ces grands mots imposans d'*erreur*, de *fanatisme*,
De *persécution*, viendraient à son secours.
C'est un ressort usé qui réussit toujours.
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate
Opprimé, condamné par sa Patrie ingrate?
Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, Monſieur, ce Socrate obéiſſait aux
Loix.

VALERE.

Oui, la Philoſophie encor dans ſon enfance
Des préjugés du moins conſervait l'apparence;
Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis?

VALERE.

Excepté contre nous & contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel Eſprit & la Philoſophie!
Rien n'eſt mieux inventé pour adoucir la vie.

VALERE.

Comment! ſur des rochers on plaçait la Vertu?
Y grimpait qui pouvait. L'homme était méconnu.
Ce Roi des animaux, ſans guide & ſans bouſſole,
Sur l'Océan du monde errait au gré d'Eole;
Mais enfin nous ſavons quel eſt ſon vrai moteur.

L'homme eſt toujours conduit par l'attrait du bonheur,
C'eſt dans ſes paſſions qu'il en trouve la ſource.
Sans elles, le mobile arrêté dans ſa courſe
Languirait triſtement à la terre attaché.
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,
N'a pû ſe dérober à la Philoſophie,
Et la Morale enfin eſt ſoumiſe au génie.
Du globe où nous vivons Deſpote univerſel,
Il n'eſt qu'un ſeul reſſort, l'intérêt perſonnel;
A tous nos ſentimens, c'eſt lui ſeul qui préſide;
C'eſt lui qui dans nos choix nous éclaire & nous guide.
Libre de préjugés; mais docile à ſa voix,
Le Sauvage attentif le ſuit au fond des bois.
L'homme civiliſé reconnaît ſon empire;
Il commande en un mot à tout ce qui reſpire.

M. CARONDAS.

Quoi! Monſieur, l'intérêt doit ſeul être écouté?

VALERE.

La Nature en a fait une néceſſité.

M. CARONDAS.

J'avais quelque regret à tromper Cydaliſe;
Mais je vois clairement que la choſe eſt permiſe.

VALERE.

La Fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monſieur.

VALERE.

La franchiſe eſt la vertu d'un ſot.

M. CARONDAS, *ſe diſpoſant à le voler.*

Oui, Monſieur.... mais toujours je ſens quelque ſcrupule
Qui voudrait m'arrêter.

VALERE.

Préjugé ridicule,
Dont il faut s'affranchir!

M. CARONDAS.

Quoi! véritablement?

VALERE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon?

VALERE.

Mais ſans doute, en flattant Cydaliſe,
Tu remplis un devoir que l'uſage autoriſe.
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux gens?
Bien voir ſes intérêts, c'eſt être de bon ſens.

Le ſuperflu des ſots eſt notre patrimoine.
Ce que dit un Corſaire au Roi de Macédoine,
Eſt très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la poche de Valere.*

Oui, Monſieur.

VALERE.

Tous les biens,
Devraient être communs ; mais il eſt des moyens
De ſe venger du ſort. On peut avec adreſſe
Corriger ſon étoile, & c'eſt une faibleſſe
Que de ſe tourmenter d'un ſcrupule éternel.

VALERE s'appercevant que Carondas veut le voler.

Mais que fais-tu donc là ?

M. CARONDAS.

L'intérêt perſonnel....
Ce principe caché... Monſieur... qui nous inſpire,
Et qui commande enfin à tout ce qui reſpire...

VALERE.

Quoi ! traître, me voler !

M. CARONDAS.

Non. J'uſe de mon droit,
Tous les biens ſont communs.

VALERE.

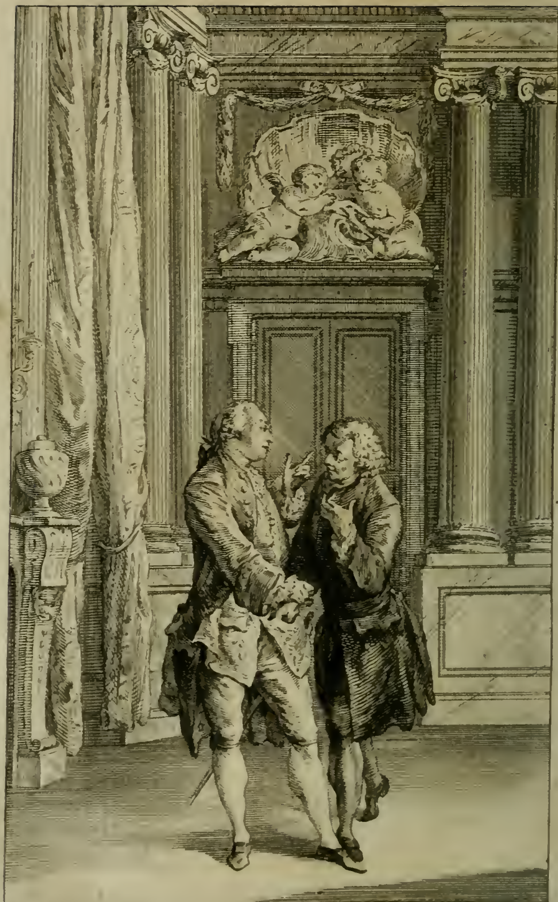
Oui, mais ſois plus adroit.
Il eſt certains malheurs auxquels on ſe hazarde,
Lorſque l'on eſt ſurpris.

M. CARONDAS.

Monſieur, j'y prendrai garde.

VALERE.

Ceci, Monſieur Frontin, doit être une leçon;
Mais puiſqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,
Songez à me ſervir auprès de Cydaliſe.
Juſqu'ici, tout va bien; ſa Fille m'eſt promiſe.
Vous ſavez là-deſſus quels ſont mes ſentimens,
Ainſi continuez de flatter ſes talens.
Vos termes de Collége ont produit des merveilles;
Il faut de plus en plus étourdir ſes oreilles,
De ce jargon ſavant qui vous a réuſſi.
Vous êtes ſans Fortune, & vous pouvez ici
Vous faire un petit ſort que j'aurai ſoin d'étendre,
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre.
Adieu, ſoyez diſcret, je ſerai généreux.



l'Interêt Personnel... Act 2. Sc 2^e

SCENE II.

M. CARONDAS, *ſeul.*

MON premier coup d'eſſai n'eſt pas des
plus heureux.
Je ſuis encor trop loin d'atteindre mon modele,
Et c'eſt au ſecond rang que le Deſtin m'appelle.

SCENE III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *ſans voir M. Carondas.*

ME voilà parvenue à m'en débarraſſer.
Que l'oiſiveté pèſe alors qu'on veut penſer !
Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obſedée,
Je n'ai pas entrevû le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon ſens ;
Mais il faut tout ſouffrir de Meſſieurs ſes parens.
(*A M. Carondas.*)
Ah ! vous êtes ici. Bon ! prenez votre place.

Mon Livre va paraître, on attend la Préface,
Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant
Que nous eussions Valere.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'instant,
Et nous parlions de vous, Madame, avec ivresse.

CYDALISE.

Vous parliez de mon Livre?

M. CARONDAS.

Il en parle sans cesse.
C'est, dit-il, un Brevet pour l'Immortalité;
Vous allez éclipser la docte Antiquité.
Je n'ose avec le sien mesurer mon suffrage;
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content?

M. CARONDAS.

Mon esprit s'y confond.
Votre Livre est nourri d'un savoir si profond
Que vous me feriez croire au Démon de Socrate.

CYDALISE.

Vous vous y connaissez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.

Mais apprenez-moi donc comment cela ſe fit ?
Il faut que vous ſachiez tout ce qui s'eſt écrit.

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me ſuis rencontrée,
Et c'eſt un pur hazard.

M. CARONDAS.

Vous êtiez inſpirée.
Quoi ! vous n'avez pas lû le Savant *Voſſius* ?

CYDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Caſaubon ?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius ?

CYDALISE.

Point du tout. Sont-ce-là les Livres d'une Femme ?

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame,
Quoi ! rien de tout cela ?

CYDALISE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des Loix mieux que *Tribonien*.

Oh ! pour *Tribonien*, convenez . . .

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connaiſſez du moins *Thalès*, *Anaxagore* ?

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils naturel ?

CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.
Ce ſont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en Arbitre ;
Mais j'en aurais jugé, comme vous, ſur le titre.

CYDALISE.

C'eſt auſſi mon avis, & je crois qu'en effet
Un Ouvrage excellent s'annonce au moindre trait.
C'eſt un je ne ſais quoi... dont notre ame eſt ſaiſie . . .
Cela ſe ſent. . . . enfin c'eſt l'attrait du Génie.

M. CARONDAS.

J'entens. C'eſt à peu près la vapeur d'un ragoût
Qui réveille à la fois l'odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui; la comparaison est pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle est de *Lycophron*.

CYDALISE.

Ah! c'est une autre affaire.

Venons à ma Préface. Allons, je vais dicter.

(*Après un silence & avec emphase.*)

Ecrivez. *J'ai vécu* *. Non, c'est mal débuter.

Effacez, *j'ai vécu*. Mettez-vous à votre aise.

(*Avec de l'aigreur.*)

Ah! Monsieur Carondas, votre plume est mauvaise.

(*Elle rêve.*)

J'ai vécu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterais.

J'ai vécu, dit beaucoup!

CYDALISE.

Non, Monsieur, je voudrais

Un début plus pompeux & plus Philosophique.

M. CARONDAS.

Cette simplicité, Madame, est énergique.

CYDALISE, *rêvant.*

Non, non, je cherche un tour qui soit moins familier.

* Commencement du Livre intitulé : *Considérations sur les Mœurs.*

(*Avec humeur.*)
On n'a jamais écrit ſur de pareil papier.
Effacez donc, Monſieur ; votre encre eſt déteſ-
ſtable. (*Elle rêve.*)
Je ne pourrai trouver un tour plus favorable !
(*Avec impatience.*)
Ah ! Valere, après tout, devrait bien être ici.
Je ne me ſens jamais tant d'eſprit qu'avec lui.
(*Elle rêve.*)
Quoi ! pas même une idée ? Ah ! je ſuis au
ſupplice.

M. CARONDAS.

Madame, le génie a ſes jours de caprice,
Et ceci me rappelle un mot de Suidas,
Qui dit élégamment...

CYDALISE.

Hé ! Monſieur Carondas,
Laiſſez les morts en paix. J'avais un trait ſu-
blime, (*Elle rêve.*)
Qui m'échappe. Attendez... mais, oui ; ce
tour exprime...
(*Avec impatience.*)
Ecrivez. Non, la phraſe a trop d'obſcurité.
Je ne ſentis jamais cette ſtérilité.
Quel métier ! finiſſons. C'en eſt fait, j'y re-
nonce.

L'Imprimeur attendra, portez-lui ma réponſe.
Non, revenez. Enfin je l'ai trouvé : j'y ſuis.
Vite, écrivez, Monſieur : *Jeune homme, prends & lis* *.
Jeune homme prends & lis. Le tour eſt-il unique?
Qu'en penſez-vous, Monſieur ?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique !
C'eſt le ton du Génie & de la Vérité.

CYDALISE.

J'oublie en le liſant tout ce qu'il m'a coûté.
Jeune homme prends & lis ! il eſt inimitable,
Et Valere en ſera d'une joie incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux fremiſſement vous vous ſentez troubler.
Jeune homme, prends & lis. L'oracle va parler ;
La Nature à tes yeux ici ſe manifeſte.
Non, rien n'eſt ſi ſublime, & pourtant ſi modeſte.

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton?

* C'eſt le début faſtueux du Livre intitulé : *l'Interprétation de la Nature.*

SCENE IV.

CYDALISE, MARTON, M. CARONDAS.

MARTON.

Madame, c'eſt Damis,
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que ſon tems eſt mal pris !
J'allais finir ſans lui. L'importun perſonnnage!
On ne me permet pas d'achever un Ouvrage.

MARTON.

Valere achevera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir ?
L'Ouvrage eſt fait, Madame, à n'y plus revenir.
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALISE.

Oui, vous avez raiſon. Faites-en vingt copies.
Ah ! je reſpire enfin, & j'ai ſû m'en tirer.
Jeune homme, prends & lis. Oui, Damis peut entrer.

SCENE V.

SCENE V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

VOus voilà de retour?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon ame,
Je n'apperçois que trop, & c'eſt avec douleur,
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur,
Et que votre amitié s'eſt enfin ralentie;
Mais la mienne jamais ne s'étant démentie,
Souffrez que je rappelle à votre ſouvenir
Un eſpoir que le tems ne dut pas en bannir.
Vous ſavez à quel point votre fille m'eſt chere;
C'eſt votre aveu, du moins c'eſt celui de ſon pere,
Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,
Puiſqu'enfin près de vous j'ai beſoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre, je l'avoue, eſt aſſez légitime;
Je conviens de mes torts, non pas que mon eſtime,
Ni que cette amitié qui m'attachait à vous,
Ne ſoient encor pour moi des ſentimens bien doux,
Et c'eſt ce que d'abord on aurait dû vous dire:

Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire,
J'ai ſuivi trop longtems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais. L'âge a changé mes mœurs,
Aujourd'hui toute entiere à la Philoſophie,
Libre des préjugés qui corrompaient ma vie,
N'exiſtant plus enfin que pour la vérité,
Je me ſuis fait, Damis, une ſociété,
Peu nombreuſe, il eſt vrai : je vis avec des Sages,
Et j'apprends à penſer en liſant leurs ouvrages :
J'ai choiſi l'un d'entr'eux pour ma fille, & ce ſoir,
Cette heureuſe union doit combler mon eſpoir,
C'eſt à vous de juger ſi, quoique votre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,
Et la même amitié m'inſpirera toujours.
Mais quels ſont donc enfin ces rares avantages
Attachés, dites-vous, au commerce des Sages.
Je ne prends point pour tels un tas de Charlatans,
Qu'on voit ſur des tréteaux ameuter les paſſans,
Qui mettent une enſeigne à leur Philoſophie :
De tous ces importans ma raiſon ſe défie.
De ce vain appareil le Vulgaire eſt ſéduit.
Moi, je ſuis de ces gens qui font peu cas du bruit,
Et je diſtingue fort l'ami de la ſageſſe,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher ſans ceſſe.

CYDALISE.

Je sçais tout le mépris que l'on doit aux pédans,
Et ne les confonds pas avec les vrais Savans.
Epargnez-vous, Monsieur, cette satyre amere,
Ceux que je peux nommer, *Théophraste*, *Valere*,
Dortidins enfin, sont tous assez connus.....

DAMIS

Je ne connais entr'eux que ce *Dortidius*.
Quoi! Madame, il en est?

CYDALISE.

D'où vient cette surprise?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je; excusez ma franchise:
Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu;
Mais ce n'était qu'un sot, presque de son aveu.
Quelqu'un me le fit voir, & malgré sa grimace,
Et les plats complimens qu'il vous adresse en face,
Et le sucre apprêté de ses propos mielleux,
Ma foi, je n'y vis rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable, & son air hipocrite,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite,
Et je ne lui trouvai pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

CYDALISE.

Ce jugement fait tort à votre intelligence,
Et ce *Dortidius* fait honneur à la France;
Son nom chez les Savans fut toujours en crédit;

Et je ne ſçais pourquoi tout le monde én médit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je ſuis redevable au commerce des Sages,
Je dois vous en parler & leur en faire honneur.
Peut être, après cela, leur tiendrez vous rigueur.
N'importe, il faut du moins apprendre à les connaître.
J'avais des préjugés qui dégradaient mon être;
Vainement ma raiſon voulait s'en dégager,
L'habitude bientôt venait m'y replonger.
Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre,
Je croyais aux eſprits, j'avais peur du tonnerre,
Je rougis devant vous de ces abſurdités,
Mais on nous berce enfin de ces frivolités,
Et leur impreſſion n'en eſt que plus durable.
Notre éducation, frivole, mépriſable,
Loin de nous eclairer ſur le vrai, ni le faux,
N'eſt que l'art dangereux de maſquer nos défauts.
Mes yeux ſe ſont ouverts, hélas ! trop tard peut-être !
A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
Le hazard préſidait à mes attachemens,
J'étais aux petits ſoins avec tous mes parens,
Et les dégrés entre eux réglaient les préférences.
Cet ordre s'étendait juſqu'à mes connoiſſances.
J'avais tous ces travers, beaucoup d'autres encor;
Enfin mes ſentimens ont pris un autre eſſor.
Mon eſprit épuré par la philoſophie

Vit l'Univers en grand, l'adopta pour Patrie,
Et mettant à profit ma ſenſibilité,
Je ne m'attendris plus que ſur l'humanité.

DAMIS.

Je ne ſçais, mais enfin duſſé-je vous déplaire,
Ce mot *d'humanité* ne m'en impoſe guére,
Et par tant de fripons je l'entens répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'eſt un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs ſentimens maſque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.
J'ai peu vû de ces gens qui le prônent ſans ceſſe,
Pour les infortunés avoir plus de tendreſſe,
Se montrer, au beſoin des amis, plus fervens,
Etre plus généreux, ou plus compatiſſans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Conſoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les ſoupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer perſonne.

CYDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DAMIS.

On en abuse trop, & j'en suis révolté.
C'est pour le cœur de l'homme un sentiment trop vaste,
Et j'ai vû quelquefois, par un plaisant contraste,
De ce système outré les plus chauds partisans,
Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

CYDALISE.

En vérité, Monsieur, les Sages sont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un adversaire à craindre.
Le siécle & la Patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et servir d'interprete & d'organe à l'envie.

DAMIS.

Hé! quel bien a produit cette Philosophie?
Je ne découvre pas ces succès éclatans.
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la Secte,
Pensent avoir perdu leur qualité d'Insecte.
Se croyant une Cour & des admirateurs,
Pour le malheur des Arts, devenus protecteurs
Ne se réveillant pas aux traits de la satyre,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit poursuivis;
Louant, admirant tout dans les autres Pays,
Et se faisant honneur d'avilir leur Patrie:
Sont-ce là les succès sur lesquels on s'écrie?

CYDALISE.

J'admire vos raiſons, elles ſont d'un grand poids;
Et vous me citez-là des exemples de choix,
Bien dignes en effet d'appuyer votre cauſe.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque choſe?
Faudrait-il renoncer pour quelques importuns?..

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs.
J'en prévois pour les mœurs d'étranges cataſtrophes,
Et je ſuis allarmé de tant de Philoſophes.

CYDALISE.

Reſtez, Monſieur, reſtez dans votre opinion.
Il n'eſt point de reméde à la prévention;
A penſer autrement vous auriez du ſcrupule,
Hé! que peut la raiſon ſur un eſprit crédule!

DAMIS.

On croit avoir tout dit, Madame, avec ce mot.
Crédule eſt devenu l'équivalent de *ſot*:
Aux yeux de bien des gens, du moins la choſe eſt claire.
Pour moi, que ces gens-là ne perſuadent guére,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
J'ai mon avis, Madame, & ſi je leur déplais,
J'en gémis, mais ſur eux. Je crois ce qu'il faut croire;
J'oſe le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.
Ces Meſſieurs peuvent rire, & ſans m'humilier:
Il faut bien leur laiſſer le droit de s'égayer.

Mais moi, j'ose à mon tour les trouver ridicules,
Et souvent la bêtise a fait des incrédules.

CYDALISE.

Voilà parler en Sage, & je vous applaudis;
C'est très-bien fait à vous que d'avoir un avis.
Mais, sans nous égarer dans ces hautes matieres,
Je sais ce que je dois aux talens, aux lumieres,
De ces hommes de bien que vous persécutez.

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités.
Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire,
Mais ils n'élevent rien, & ce n'est pas instruire.
Quel fruit attendez-vous de leurs vains argumens?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez sur leurs pas de sophisme en sophisme,
Vous perdre dans la nuit d'un triste pyrrhonisme.
Ah! renoncez, Madame, à ces perturbateurs;
Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.
Abjurez une erreur qui vous est étrangère,
Et reprenez enfin votre vrai caractère.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit? J'admire le bon sens,
Et la solidité de vos raisonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille;
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma fille.
Adieu, Monsieur. (*Elle sort.*)

DAMIS.

Ah! Ciel! Je ne sçais où j'en suis!

SCENE VI.

DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN.

HE ! bien, cette démarche a-t-elle eu d'heureux Fruits ?
Epousons nous, Monsieur ? Cydalise, sans doute.....

DAMIS.

Je viens de lui parler, Crispin : mais qu'il m'en coûte !
Il me faut renoncer à cet hymen.

CRISPIN.

Comment ?

DAMIS.

Je suis congédié.

CRISPIN.

Quoi ! la . . . formellement ?

DAMIS.

Oui, très formellement, Crispin.

CRISPIN.

Nous sçavons plaire,
Monsieur, & nous serions éconduits par Valere !
N'est-il point de remede ?

DAMIS.

Oh ! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon! vous n'y penſez pas: moi, j'en vois cent pour un.
Il faut tout ſimplement enlever Roſalie.
C'eſt le plus court.

DAMISE.

Criſpin, quel excès de folie!
Crois-tu qu'elle y conſente, & la connaîs-tu bien
Pour me parler ainſi?

CRISPIN.

Je goutais ce moyen;
Mais puiſqu'il vous déplaît, il faut dans cette affaire
Recourir au plus ſûr. J'irais trouver Valere,
Et je voudrais, morbleu, lui parler ſur un ton
A lui faire ce ſoir déſerter la maiſon.

DAMIS.

Ce ſerait en effet le parti le plus ſage;
Mais Cydaliſe.

CRISPIN.

Hé! bien?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage,
Et c'eſt préciſément le moyen de l'aigrir,
Le ſecret de me perdre, à n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'eſt donc à moi par une heureuſe audace,
D'éclairer Cydaliſe, & de donner la chaſſe
A tous ces diſcoureurs qui lui gâtent l'eſprit.
Auprès d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit,

Et pour peu que Marton ſeconde l'entrepriſe,
A la raiſon bientôt vous la verrez ſoumiſe.

DAMIS, *avec joie d'abord.*

Ah! Criſpin... mais comment s'en repoſer ſur toi?

CRISPIN, *avec emphaſe.*

Je veux qu'elle balance entre Valere & moi.
Vous ne connaiſſez pas encor tout mon mérite;
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi?

CRISPIN.

Moi-même, Monſieur; j'ai fait plus d'un métier:
Un Sage à ſes travaux daigna m'aſſocier;
Et quelque jour mon nom eût été ſur la liſte,
Du moins il m'en flattait, quand j'étais ſon Copiſte.

DAMIS.

Comment?

CRISPIN.

J'avais déjà quelques admirateurs;
Ah! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs,
Pour vivre dans les bois! je lui dois la juſtice
Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice.
De ſa Philoſophie il était entêté,
Au fond plein de droiture & de ſincérité.
Animal à la fois Miſanthrope & Cynique,
C'était vraiment un fou dans ſon eſpece unique.

DAMIS.

Ah! puis-je t'écouter dans le trouble où je ſuis?

SCENE VII.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.

ALLONS, Monſieur, il faut éclaircir ces ennuis ;
Vîte, de la gaité.

DAMIS.

Comment ! Que veux-tu dire ?

MARTON.

Il faut d'abord, Monſieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'eſt bien dit.

DAMIS.

Je ſuis au déſeſpoir !

MARTON.

Bon ! Vous n'y penſez pas, & vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet elle a quelque vertige.

MARTON.

Conſolez-vous.

DAMIS.

Marton.....

MARTON.

Consolez-vous, vous dis-je.

DAMIS.

Qu'est-il donc arrivé?

MARTON.

Vous l'apprendrez; venez.

Oui, je vous mets au rang des Amans fortunés.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.



E ne peux revenir encor de ma ſurpriſe !
C'eſt donc ainſi, Marton, qu'ils trompaient Cydaliſe ?

MARTON.

J'eſpère qu'à la fin elle entendra raiſon.

DAMIS.

Oh ! je n'en doute plus, ce billet eſt trop bon !
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?

MARTON.

L'heureux hazard, Monſieur, que cette porte ouverte !
Ma foi, je le guettais, & depuis fort longtems ;

J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens.
Je l'aurais affirmé.

CRISPIN.

C'est Frontin qu'il se nomme :
A ce nom-là d'abord j'aurais reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit?

DAMIS.

Toi.

MARTON.

Moi? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserai jamais.

DAMIS.

Marton. . . . .

MARTON.

A ma Maîtresse,
Un billet de ce stile ! oh ! non : point de faiblesse,
Il m'en coûterait trop.

DAMIS.

Mais . . .

MARTON.

Propos superflus;
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'eſt que d'ailleurs il faut le rendre en leur préſence,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.
Cydaliſe, je crois, ne m'a jamais vû?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je ſuis inconnu dans toute la maiſon?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends ſur moi l'affaire.
Allez, Monſieur, allez, je ſaurai vous ſervir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réuſſir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes ſervices.
Que n'oſerai-je pas ſous de pareils auſpices?

MARTON.

On vient, c'eſt l'aſſemblée, éloignez-vous tous deux.

DAMIS.

Je me fie à tes ſoins du ſuccès de mes vœux.

MARTON.

Hé ! vîte, éloignez-vous, de crainte de ſurpriſe.

SCENE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faiſant une profonde révérence.*

JE vais vous annoncer, Meſſieurs, à Cydaliſe.

SCENE III.

LES PHILOSOPHES.

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

HÉ ! bien, le mariage eſt enfin décidé ?

VALERE.

Oui, j'épouſe ce ſoir. Le Notaire eſt mandé.

DORTIDIUS.

Parbleu, j'en ſuis ravi.

THEOPHRASTE.

Que je t'en félicite !

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune est dûe à ton mérite.

THÉOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS.

Dans le fond, tu pouvais espérer beaucoup mieux.

VALERE.

Messieurs.

DORTIDIUS.

Non je le pense, & c'est sans flatterie.

VALERE.

Vous voulez...

DORTIDIUS.

Nous savons honorer ton génie.

VALERE.

Ah! tu me rends confus avec ces complimens.

DORTIDIUS.

Mais c'est la vérité.

VALERE.

Si j'avais tes talens,
Si je réunissais tes qualités sublimes,
Ces éloges alors deviendraient légitimes.

THÉOPHRASTE.

Et la future enfin consent donc?

VALERE.

A regret;
Mais que me fait à moi son déplaisir secret?

THEOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.

DORTIDIUS.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

VALERE.

Je ne sais quel Rival me dispute son cœur;
Mais Cydalise au fond n'en a que plus d'ardeur.

DORTIDIUS, *en riant.*

Cydalise ... conviens que la dupe est bien bonne.

VALERE.

Que mon hymen s'acheve, & je te l'abandonne.
Je mourais, si l'affaire eût traîné plus longtems,
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

DORTIDIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THÉOPHRASTE.

Ma foi, je quitte aussi; le moyen d'y suffire!
(*A Valere.*)
Toi du moins, tu pouvais, animé par l'espoir,
Te faire une raison, t'ennuyer par devoir,
Et l'Amour...

VALERE, *riant.*

Oui, l'Amour! c'est bien ce qui me tente!

DORTIDIUS.

Il épouse parbleu dix mille écus de rente.

VALERE, *à Théophraste.*

Quoi donc! me trouves-tu le ton d'un Amoureux?

Ce ſerait à mon âge un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on ſonge au plaiſir, mais après la fortune.

THE'OPHRASTE.

Il a vraiment raiſon.

DORTIDIUS.

Je penſe comme lui.

VALERE.

Aurais-je ſans cela pu ſupporter l'ennui
Qui m'obſédait ſans ceſſe auprès de cette folle?
Eût-elle été Venus, j'aurais quitté l'idole.
Oh! je ne donne pas dans de pareils travers.

THE'OPHRASTE.

On devrait l'avertir de réformer ſes airs;
Elle était autrefois moins difficile à vivre,
D'où vient qu'elle a changé?

VALERE.

Mais c'eſt depuis ſon Livre.

THE'OPHRASTE.

Quoi! ſérieuſement le fait-elle imprimer?

VALERE.

Oui.

THE'OPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais-tu bien qu'au beſoin ce trait pourrait ſuffire,
Si tu penſais jamais à la faire interdire.

THÉOPHRASTE.

Connais-tu ſon diſcours ſur *les devoirs des Rois*?

VALERE.

Ah ! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois ;
Il fallait, à toute heure, eſſuyer cet orage.

DORTIDIUS, *ſérieuſement.*

Entre nous, cependant, c'eſt ſon meilleur ouvrage.
Le crois-tu de ſa main ?

VALERE.

Bon ! tu veux plaiſanter.

DORTIDIUS, *toujours ſérieuſement.*

Non, d'honneur ; il me plaît.

VALERE.

Et tu peux t'en vanter !

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il eſt bien ; mais très-bien.

VALERE.

Tu veux rire.
C'eſt une abſurdité qui va juſqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en penſais ainſi, je le dirais très-bas.

VALERE.

Va, ton air ſérieux ne m'en impoſe pas.

DORTIDIUS, *fâché.*

Enfin, Monſieur décide, & chacun doit ſe taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirais le pere.

DORTIDIUS.

Hé ! bien, s'il était vrai . .

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS, *plus fâché.*

Mais, mon petit Monſieur.

VALERE.

Je ſuis de bonne foi.

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me pouſſez à bout !

VALERE.

Et j'en ris, qui plus eſt.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah ! c'en eſt trop enfin.

THÉOPHRASTE.

Hé ! Meſſieurs, s'il vous plaît...

DORTIDIUS.

Plaiſant original, pour me rompre en viſiere !

THÉOPHRASTE, *ſe mettant entr'eux.*

Meſſieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.
Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALERE.

Moi, j'ai raiſon.

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THÉOPHRASTE, *à Dortidius.*

Vraiment non. Mais enfin on pourrait vous entendre,
Et deja Cydalise aurait pu nous surprendre.

DORTIDIUS.

L'estime qui toujours devrait nous animer.....

THEOPHRASTE.

Il n'est pas question, Messieurs, de s'estimer;
Nous nous connaissons tous : mais du moins la prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'est par ces beaux dehors que nous en imposons,
Et nous sommes perdus, si nous nous divisons.
Il faut bien se passer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

SCENE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, *un Livre à la main.*

Pardon, si j'ai tardé; je m'occupais de vous,
Et ce sont-là toujours mes momens les plus doux.

Asseyons-nous, Messieurs: Ah! vous voilà, Valere?
On vient de m'apporter le projet du Notaire,
Vous en serez content.

VALERE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le savez, Madame, en formant ces beaux nœuds,
C'est d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie,
Je m'acquite envers vous. Mais, Messieurs, à l'instant
Vous parliez avec feu. Quel sujet important
Pouvait vout diviser? J'ai cru du moins entendre
Que l'on se disputait.

VALERE, *avec un peu d'embarras.*

Il est vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous dissertiez avec tant d'intérêt?

VALERE.

Puisqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi?

VALERE.

Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

CYDALISE.

CYDALISE.

Quoi donc?

VALERE.

Ah! je ne puis en dire davantage.

Je ne sais point louer en présence des gens.
Parlez, Messieurs, parlez.

THÉOPHRASTE.

Tu permets?

VALERE.

J'y consens.

THÉOPHRASTE.

Dans les siecles passés on cherchait un génie
Qu'on pût vous comparer. Je citais Aspasie,
Et Monsieur se fâchait de la comparaison.

VALERE.

Je la trouve choquante, & voici ma raison.
Aspasie autrefois put briller dans Athene;
Mais la Philosophie y fleurissait à peine.
Tous les peuples frappés de son éclat nouveau,
Durent se prosterner autour de son berceau;
Tout fut surprise alors. Des talens ordinaires
Brillaient à peu de frais, dans ces siecles vulgaires
Mais de nos jours l'esprit a fait tant de progrès;
Il est si difficile, après tant de succès,
De se mettre au niveau de ces hommes célebres,
Par qui la barbarie a vu fuir ses ténébres,
Que je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
Que l'on balance encore entre Aspasie & vous.

(A Théophraste.)

Comparez donc les tems, & voyez où vous êtes.

THÉOPHRASTE.

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

VALERE.

Allons, vous aviez tort.

THEOPHRASTE.

Je le sens, j'en roguis.

CYDALISE.

N'allez pas là-dessus demander mon avis;
Je sais trop...

VALERE, *avec un ton de sentiment.*

Nous savons que vous êtes sublime.

DORTIDIUS.

Ce sont nos sentimens; mais comme il les exprime!
Il sçait tout embellir.

CYDALISE, *vivement.*

Ah! c'est la vérité.

VALERE, *lui baisant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité?

CYDALISE.

Je devrais le gronder, son esprit me désarme;
On ne peut y tenir, *& je suis sous le charme.* *

DORTIDIUS.

Personne ne sçait mieux se rendre intéressant.

VALERE.

Je vois que le génie est toujours indulgent.

* Voyez *le Fils naturel* page 168 : je m'écriai presque sans le vouloir, *il est sous le charme.*

CYDALISE.

Ionſieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles

DORTIDIUS.

e ne m'occupe point des Rois, de leurs querélles:
)ue me fait le ſuccès d'un ſiége ou d'un combat?
e laiſſe à nos oiſifs ces affaires d'Etat.
e m'embarraſſe peu du pays que j'habite,
.e véritable Sage eſt un Coſmopolite.

CYDALISE.

)n tient à la Patrie, & c'eſt le ſeul lien...

DORTIDIUS.

'i donc! c'eſt ſe borner que d'être Citoyen.
.oin de ces grands revers qui déſolent le monde,
.e Sage vit chez lui dans une paix profonde;
l détourne les yeux de ces objets d'horreur;
l eſt ſon ſeul Monarque & ſon Légiſlateur;
Rien ne peut altérer le bonheur de ſon être:
C'eſt aux Grands à calmer les troubles qu'ils font naître.

THÉOPHRASTE.

Il voit en philoſophe, & c'eſt voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais ſon eſprit en défaut.

VALERE.

Madame, il a raiſon. L'eſprit philoſophique
Ne doit point déroger juſqu'à la politique.
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importans,

S'enfoncent par dégrés dans l'abîme des tems.
Tout cela disparait au flambeau du génie,
Et si l'on peut parler sans fausse modestie,
Excepté vous, & nous, je ne découvre rien
Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui, véritablement, ce sont-là des misères.

THÉOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des esprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'appellerai pas de votre autorité.
A propos, parle-t-on de quelque nouveauté?

VALERE.

Nous n'en protegeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef-d'œuvre, sans doute?

VALERE.

C'est une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer;
Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

CYDALISE.

Une Tragédie?

VALERE.

Oui, purement domestique, *
Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrais la critique;

* Voyez les Entretiens à la suite du *Fils naturel*.

Contre les nouveautés elle a toujours raiſon ;
Et le Public...

VALERE.

Vraiment, il décide en oiſon ;
Nous ſçavons bien cela : mais nous ferons la guerre.

CYDALISE.

Je ne ſçais, le vieux goût tient encore au Patterre.

VALERE.

Nous riſquons, il eſt vrai, ſurtout les premiers jours ;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens ſourds.
Nous avons des amis, qui de loges en loges,
Vont crier au miracle, & forcer les éloges ;
N'avons-nous pas d'ailleurs le ſuccès des Soupés ?

CYDALISE.

Oui ; je n'y ſongeais pas, & vous me détrompez.

VALERE.

Nous avons tant de gens qui pour nous ſe dévouent,
Tant de petits Auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je ſuis aſſuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon ſens.

THÉOPHRASTE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c'eſt la vérité pure.

VALERE.

Mais non, ſans plaiſanter, j'en ferais la gageure.

CYDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long-tems ?

VALERE.

Nous ſommes occupés de ſoins plus importans.

CYDALISE.

Quoi donc?

VALERE.

Certain Auteur dans une Comédie
Veut, dit-on, nous jouer.

CYDALISE.

L'entreprise est hardie.

DORTIDIUS, *avec feu.*

Nous jouer! Mais vraiment, c'est un crime d'Etat;
Nous jouer!

VALERE.

Nous sçaurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah! Le Public entier...

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre,
Nous l'avons mal méné; s'il allait nous le rendre.

CYDALISE.

Ah! tous les Magistrats éleveraient la voix.

THE'OPHRASTE.

Nous nous sommes brouillés avec ces gens de loix.

CYDALISE.

Mais la Cour...

VALERE.

Ne prendra jamais notre querelle;
Nous en avons agi lestement avec elle.

DORTIDIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'Auteur.

THÉOPHRASTE.

Oui, du moins on pourrait eſſayer s'il a peur.

VALERE.

Le pis aller, Meſſieurs, c'eſt d'attendre l'orage,
Juſques-là, diffamons & l'Auteur & l'Ouvrage;
Armons la main des ſots pour nous venger de lui;
Portons des coups plus ſûrs en nous ſervant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des Acteurs, des Actrices?
Nous aurons un parti juſques dans les couliſſes.
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des ſpectateurs.
Je connais le Public, nous n'avons qu'à paraître:
Il nous craint.

CYDALISE.

C'eſt bien dit: qui le brave eſt ſon maître.
Mais notre Colporteur tarde bien à venir.
Il devrait être ici: qui peut le retenir?

DORTIDIUS.

Peut-être qu'il attend.

CYDALISE.

Il faut qu'on l'avertiſſe.

THÉOPHRASTE.

Le voici juſtement.

SCENE VI.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES, M. PROPICE.

CYDALISE.

Entrez, Monſieur Propice.
Avez-vous du nouveau ?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après,
Madame. Avez-vous lû les *Bijoux indiſcrets ?*
C'eſt une gaillardiſe aſſez philoſophique,
Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en eſt comique;
Mais cela n'eſt plus neuf.

M. PROPICE.

Cela ſe vend toujours.

CYDALISE.

Paſſons.

M. PROPICE.

Connaiſſez-vous la *Lettre ſur les ſourds ?*

CYDALISE.

L'Auteur m'en fit préſent.

DORTIDIUS.

Tout son mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Pere de famille?*
Cela n'est pas trop bon.

DORTIDIUS, *ironiquement.*

Vous vous y connaissez.

M. PROPICE.

Mais le Public le dit, & je l'en crois assez.
Pour *le Livre des mœurs*, je me souviens, Madame,
De vous l'avoir vendu.

(*Il lit les titres.*)

Réfléxions sur l'Ame.

CYDALISE.

Voyons. Je les connais. Est-ce tout?

M. PROPICE.

Vraiment, non;
L'Interprétation de la nature.

CYDALISE.

Bon.
C'est un Livre excellent!

DORTIDIUS.

Sublime!

THÉOPHRASTE.

Nécessaire!

CYDALISE.

Je le garde; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. PROPICE.

Ceci, c'eſt le *Diſcours ſur l'inégalité.*

CYDALISE, *le prenant.*

Ah ! je vais le relire avec avidité.
Quel eſt cet autre écrit... là ...que je vois en tête ?

M. PROPICE.

Madame, ce n'eſt rien; c'eſt le *Petit Prophete.*

CYDALISE.

Ah ! ah ! Je m'en ſouviens; il eſt très-amuſant.

M. PROPICE.

Oui, c'eſt un badinage infiniment plaiſant.
N'attendez-vous plus rien de mon petit ſervice ?

CYDALISE.

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monſieur Propice.

SCENE VI.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

AH ! Je relirai donc mon Livre favori.

VALERE.

Quoi ! *l'Inégalité* ? C'eſt bien le mien auſſi.

THÉOPHRASTE.

Ce Livre eſt un tréſor; il reduit tous les hommes
Au rang des animaux, & c'eſt ce que nous ſommes.
L'homme s'eſt fait eſclave en ſe donnant des loix,

Et tout n'irait que mieux s'il vivait dans les bois.

CYDALISE.

Pour moi, je goûterais une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

THÉOPHRASTE.

Les esprits dans l'erreur sont encor trop plongés ;
Et l'on est retenu par tant de préjugés... !
Il est tant de sçavans qui n'en ont pas l'étoffe...... !

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

SCENE VIII.

CYDALISE, MARTON, LES PHILOSOPHES.

MARTON.

Madame, un Philosoph
Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il se nomme ?

MARTON.

Crispin.

CYDALISE.

Le nom est singulier.

DORTIDIUS.

Oui, parbleu !

CYDALISE.

Mais enfin.

Les noms ne prouvent rien : ah ! Ciel ! quelle surprise !

SCENE IX.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES, MARTON, CRISPIN.

CRISPIN, *allant à quatre pattes.*

MAdame, elle n'a rien dont je me formalise.
Je ne me régle plus sur les opinions,
Et c'est-là l'heureux fruit de mes réflexions.
Pour la Philosophie un goût à qui tout céde.
M'a fait choisir exprès l'état de quadrupéde :
Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,
Et je vois moins de sots qui me blessent les yeux.

CYDALISE, *à Valere.*

Il est original du moins dans son systême.

VALERE.

Mais il est fort plaisant.

MARTON.

Moi, je sens que je l'aime

CRISPIN.

En nous civilisant, nous avons tout perdu,
La santé, le bonheur, & même la vertu.
Je me renferme donc dans la vie animale;
Vous voyez ma cuisine, elle est simple & frugale. *
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins;
Mais j'ai sû m'enrichir en perdant des besoins.
La fortune autrefois me paraissait injuste;
Et je suis devenu plus heureux, plus robuste
Que tous ces Courtisans dans le luxe amollis,
Dont les femmes enfin connaissent tout le prix.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux Sages,
Madame, je venais vous rendre mes hommages,
Inviter ces Messieurs, peut-être à m'imiter,
Du moins si mon exemple a de quoi les tenter.

CYDALISE.

Sçavez vous qu'on démêle, à travers sa folie,
De l'esprit?

DORTIDIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirais du génie;
Et jamais Philosophe à ce point ne m'a plu.

THÉOPHRASTE.

C'est ce que nous cherchions; un homme convaincu,
Qui plein de son systême, & bravant la critique,

* Il tire une Laitue de sa poche.

Aux ſpéculations veut joindre la pratique.

CYDALISE.

Dans le fond, ce ſerait un homme à reſpecter ;
Mais par les préjugés on ſe ſent arrêter.

CRISPIN.

Ma réſolution peut vous ſembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare ;
Mais votre empreſſement ne peut qu'être flatteur ;
Vous êtes Philoſophe, & même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me ſuis interdit de conſulter les modes,
J'ai cru que des habits devaient être commodes,
Et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

THÉOPHRASTE.

On juge ici, Monſieur, l'homme par ce qu'il vaut,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'eſt penſer en vrai Sage.

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir ?

SCENE X.

M. CARONDAS, CYDALISE, LES PHILOSOPHES, CRISPIN, MARTON.

M. CARONDAS, *fixant beaucoup Crispin & marquant de l'embarras.*

J'AI rempli mon message,
Madame. ... & le Notaire.... arrive en un moment.

CYDALISE.

Qu'avez vous?

M. CARONDAS, *montrant Crispin qui se cache un peu derriere Cydalise.*

Quel est donc cet animal plaisant?

CYDALISE.

C'est un grand Philosophe, il sera de la fête.

CRISPIN.

En vérité ... Madame ...

M. CARONDAS, *à Valere.*

Ah! la maudite bête!
Nous sommes découverts.

VALERE.

Hé! comment?

M. CARONDAS.

C'eſt Criſpin,

Le valet de Damis.

CRISPIN, *ſe relevant,*

He! oui, M. Frontin:

Parlez haut; oui, c'eſt lui.

CYDALISE.

Quel eſt donc ce miſtére?

CRISPIN, *en montrant Valere.*

Le valet de Monſieur eſt votre Sécretaire,
Et je me ſuis ſervi de ce déguiſement,
Pour remettre en vos mains un billet important,
(Montrant M. Carondas)
Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, *ouvrant le billet,*

Je connais l'Ecriture;
(A Valère.)
C'eſt la vôtre, Monſieur.

CRISPIN.

Liſez, je vous conjure.

VALERE, *aux Philoſophes.*

Ah! nous ſommes perdus!

CYDALISE *lit haut, mais d'une voix altérée, & qui s'affaiblit peu à peu.*

» *JE te renvoye, mon cher Frontin, ce recueil d'imperti-*
» *nences que Cydaliſe appelle ſon Livre. Continue de flatter*
» *cette folle, à qui ton nom ſavant en impoſe. Theophraſte,*

» *& Dortidius viennent de me communiquer un projet ex-*
» *cellent qui achevera de lui tourner la tête, & pour le-*
» *quel tu nous seras nécessaire. Ses Ridicules, ses travers,*
» *ses .....*

CRISPIN.

Elle baisse la voix,
Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah! traître de Crispin!

DORTIDIUS, *à Valere.*

L'aventure est fâcheuse,
Mais nous y sommes faits.

VALERE, *bas.*

Quelle disgrace affreuse!
Que lui dire? Sortons.

CYDALISE.

Lisez, Monsieur, lisez;
Et justifiez-vous après, si vous l'osez.
De vos séductions j'étais donc la victime!
Et mes yeux sont ouverts sur le bord de l'abîme!
Que vous avais-je fait pour me traiter ainsi?
Allez, & de vos jours ne paraissez ici.
Votre confusion suffit à ma vengeance.
Ingrats; d'autres peut-être auront moins d'indulgence.
C'est le dernier espoir de mon cœur outragé:
Partez.

VALERE, *furieux.*

Ah! malheureux !

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.

(*Ils sortent.*)

CYDALISE.

Les cruels, à quel point ils m'avaient prévenue.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ROSALIE, CYDALISE MARTON, CRISPIN.

CYDALISE.

VENEZ, Damis, venez, je ſens que votre vûe
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démaſqués, l'erreur n'a qu'un moment.
Ils ſont aſſez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'eſt plus à vous, Madame, de vous plaindre.

CYDALISE.

A ces homme pervers j'avais ſacrifié
Les devoirs les plus ſaints, & même l'amitié.
Vous êtes bien vengé ! Ma chère Roſalie,
Je reconnais mes torts, que ton cœur les oublie;
Je les répare tous en te donnant Damis.

DAMIS.

Vous trouverez en moi les ſentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tous mes vœux ſont remplis, le Ciel me rend ma mere.

CRISPIN.

Moi, j'épouſe Marton pour terminer l'affaire.

MARTON, *au Public.*

Des ſages de nos jours nous diſtinguons les traits:

Nous démaſquons les faux, & reſpectons les vrais.

FIN.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *Les Philoſophes*, *Comédie* ; je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 10 Mai 1760. CREBILLON.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Recueil des Piéces de Théâtre Français & Italien.

PIECES ANCIENNES DETACHÉ

ANDROMAQUE, Tragédie.
Ariane, Tragédie.
Athalie, Tragédie sainte.
Catilina, Tragédie.
Cinna, Tragédie.
Electre, *de Crébillon.*
Electre, *de Longepierre.*
Esther, Tragédie.
Iphigénie, Tragédie.
Manlius, Tragédie.
Médée, *de Longepierre*, Tragéd.
Pénélope.
Polieucte, Tragédie sainte.
Pirrus, *de Crébillon.*
Rhadamiste & Zénobie.
Rodogune, Tragédie.

Comédies par Assortimens.

AVEUGLE clair-voyant.
Amour Médecin.
Andrieme, Comédie.
Bon Soldat.
Comédie sans titre, ou le Mercure.
Coupe enchantée.
Cocher, Comédie.
Cocu imaginaire.
Crispin, Médecin.
Deuil, Comédie.
Epreuve réciproque.
Esope à la Cour,
Esope à la Ville.
Esprit follet.
Faucon, Comédie.
Femmes sçavantes.
Femme Juge & Partie.
Galand Coureur.
Galand Jardinier.
Homme à bonnes fortunes.
Joueur, *de Regnard.*
Mari, retrouvé.
Mere Coquette.
Le Méchant, Comédie.
Médée & Jason, Parodie.
Muet, Comédie.
Nouveauté, Comédie.
Le Nouveau Monde.
Retour imprévu.
Sicilien ou l'Amour Peintre.
Trois Cousines.
Turcaret, Comédie.
Venceslas, Comédie.
Vendanges de Surennes.

On trouve chez le même Libraire un Assortiment général de tous les Théâtres & Piéces détachées, tant anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens, & plusieurs Livres d'assortimens anciens & nouveaux, tant de Paris que des Pays Etrangers, & plusieurs Livres de Musique rélatifs aux Pieces de Théâtres, &c.



REPAS DE NOS PHILOSOPHES

le Superflue des Sots est notre Patrimoine

PIECI

ANDRO
Arian
Athalie, T
Catilina, ‹
Cinna, Tr
Electre, d
Electre, d
Esther, Tr

AVEUGI
Amou
Andrienne
Bon Soldat.
Comédie sa
cure.
Coupe ench
Cocher, Co
Cocu imagi
Crispin, M
Deuil, Cor
Epreuve réci
Esope à la C
Esope à la V
Esprit follet
Faucon, C
Femmes sça
Femme Jug

On trouve
les Théâtres
leurs Divert
nouveaux, t
Livres de M



PREVILLE
Comedien du Roy,
Recu le 20 Octobre 1753.



Denouëment des Philoſophes

Sur ces quatres piliers mon corps
se soutient mieux,
Et je vois moins de Sots qui me
blessent les yeux.



Chacun se venge comme il peut.

ente de la *Medaille adjugée pour Prix à l Auteur de la Co*

des Philosophes.



Sourd Verberant

Histoire du Theatre de l'Académie Royale de Musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée 1 vol in-8, 1757. 5 l.

Medaille accordée a l'Auteur de la Comédie des Philosophes Pour servir de Frontispice a sa Piece.



Histoire du Theatre de l'Académie Royale de Musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée 1 vol in-8. 1757. 5 l.



npreinte du revers de la Medaille adjugée pour
rix à l'Auteur de la Comédie des Philosophes.



Histoire du Theatre de l'Académie Royale de Musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée 1 vol in-8, 1757. 5 l.

CATALOGUE DES THEATRES

Nouveaux ou nouvellement réimprimés en 1760.

Qui se trouvent chez DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques.

Œuvres de Piron, 3 vol *in*-12. belles figures, dont les desseins sont de M. Cochin. 9 l.

Œuvres de Boissi, *in*-8. 9 vol. nouvelle édition, 36 l.

De Marivaux, Theâtre Franç. & Ital. *in*12 5. vol. 15 l.

Théâtre édifiant, ou Tragédies saintes de M. Duché. 3 l.

Théâtre, & autres Œuvres de Fagan, *in*-12. 4. vol. 10 l.

Théâtre de V***, *in*-12. 3 l.

Théâtre de la Grange, *in*-8. 3 l. 10 s.

Theâtre de Romagnesi, & Riccoboni, 1 vol. *in*-8. 4 l. 10 s.

Théâtre d'Avisse, *in*-8. 1 vol. 3 l. 10 s.

Théâtre de Guyot de Merville, *in*-8. 1 vol 4 l. 10 s.

Théâtre de Pesselier, *in*-8 1 vol. 4 l. 10 s.

Théâtre de l'Affichard, *in*-8. 1 vol. 4 l. 10 s.

Théâtre & Œuvres de M. Favart, avec toutes les Musique, 6 vol. *in*-8. 30 l.

Le Recueil des Airs des Nymphes de Diane, d'Acajou & de Cythere assiégée, du même Auteur, 1 vol. *in*-8. 6

Œuvres de Vadé, ou Recueil des Opéra Comiques & Parodies, avec les airs notés, 4 vol *in* 8. 20 l.

Nouveau Théâtre de la Foire ou recueil de Piéces qui ont été représentées sur le Théâtre de l'Opera-Comique depuis son rétablissement, 4 vol. *in*-8. avec les air notés. 20 l.

Nouveau Théâtre François & Italien, ou Recueil des meilleures Pieces de différens Auteurs, représentées depuis quelques années, 4 vol. *in*-8.

Choix de nouvelles Pieces qui ont été représeetées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 6 vol. *in*-12. 18 l.

Le Théâtre d'Apostolo Zeno, traduit de l'Italien 2 vol. *in*-12. 1758. 5 l.

Théâtre Bourgeois, ou Recueil de pieces représentées sur des Théâtres particuliers, *in*-12. 3 l.

Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'esprit, 1 vol *in*-8. 4 l. 10 s.

Théâtre Anglois Comique, *sous presse*.

Théâtre de Rotrou, *sous presse*.

Théâtre de Pelegrin, *sous presse*.

Les Spectacles de Paris, ou le Calendrier Historique & Crono'ogique de tous les Théâtres, neuvieme Partie pour 1760. Chaque Partie se vend séparément. 1 l. 4 s.

Histoire du Théâtre de l'Académie Royale de Musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée 1 vol *in*-8. 1757. 5 l.

Suite des Théâtres par assortiment.

Le Théâtre François, ou Recueil des meilleures piéces de l'ancien Théâtre, *in-12.* 12 vol.	36 l.
Théâtre de M. Voltaire, 5 volumes *in-12.*	15 l.
De Moliere, 8 volumes *in-12.*	16 l.
De Racine, 3 volumes, *in-12.*	6 l. 10 f.
De Crébillon, 3 volumes *in-12.*	7 l.
De Campistron, 3 volumes *in-12.*	6 l 10 f.
De Regnard, 2 volumes *in-12.*	6 l.
De Campeslé, 2 volumes *in-12.*	5 l.
De Pradon, 2 volumes *in-12.*	5 l,
Ce la Fosse, 2 volumes *in-12.*	4 l. 10 f.
De la Fond, 1 volume *in-12.*	2 l. 10 f.
De Poisson, pere, 2 volumes *in-12.*	5 l.
De la Thuillerie, 1 volume *in-12.*	2 l. 10 f.
Théâtre Lyrique, *in-12.*	2 l.
De la Grange-Chancelle, 5 volumes *in12.*	10 l.
De le Grand, 4 volumes	10 l.
De Dancourt, 8 volumes.	20 l.
De Baron, 3 volumes *in-12.*	7 l. 10 f.
D'auteroche. 3 volumes *in12.*	7 l. 10 f.
De Boursaut, 3 volumes *in-12.*	7 l. 10 f.
De Montfleury, 3 volumes *in-12.*	7 l. 10 f.
De Quinault, 5 volumes *in-12.*	12 l. 10 f.
L'Amusement des Dames, ou Recueil de Menuets, Contre-Danses, Vaudeville, Rondes de table, 10 parties, 1. vol. *in-8.*	12 l.
La Toilette de Vénus dressée par l'Amour, contenant des Menuets, Contre-Danses, Vaudevilles, 10 parties, vol. *in-8.*	12 l.
Le Passe-tems agréable & divertissant, Vaudevilles, Rondes de Table, Duo, Brunettes & autres, 10 parties, 1 vol. *in-8.*	12 l.
Les Dessers des petits Soupers de Madame de... 10 parties 1 vol. *in-8.*	12 l.
L'Année Musicale, contenant um Recueil de jolis airs, Parodies, en 20 parties, formant 2 vol. *in-8.*	24 l.
Les Mille & une Bagatelle, 28 parties	33 l. 12. f.
Les Thémireïdes, ou Recueil d'airs à Thémire, 3. parties.	3 l. 12 f.
Amusemens Champêtres, ou les avantutes de Cythere, Chansons nouvelles à danser, 2 parties	2 l. 8 f.
Recueils d'Airs & Menuets. Contre-Danses, Parodies, chantés sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique, & de l'Opera Comique, 17 parties, chaque partie se vend séparement,	1 l. 4 f.
Recueils des Menuets, Contre-Danses & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoises & Italienne, 13 parties.	15 l. 12 f.

Le Troc, Parodie des Troqueurs, avec toute la Musique. 3 l. 12 s.
Airs choisis des Troqueurs, 1 l. 4 s.
La Musique de la Pipée. 1 l. 10 s.
Ariettes du Medecin d'Amour. 2 l. 8 s.
Ariettes de l'heureux déguisement. 2 l. 8 s.
Ariettes de la Bohemienne de la Coméd. Ital. 2 parties. 3 l. 12 s.
Airs choisis de la Bohemienne de l'Opéra Comique, 1 l. 4. s.
Ariettes du Chinois. 2 l. 8. s.
La Musique de la Fille mal gardée. 1 l. 16 s.
Vaudevilles & Ariettes des Indes dansantes. 1 l. 4 s.
Vaudevilles & Ariettes de Raton & Rosette. 1 l. 10 s.
Vaudevilles d'Omphale, & de Bastien & Bastienne. 1 l. 4 s.
Ariettes de Ninette à la Cour, 4 parties. 6 l. 18 s.
Ariettes de Blaise le Savetier. 1 l. 4 s.
Musique de la Soirée des Boulevards. 1 l. 4 s.
Ariettes de l'Yvrogne corrigé, 1 l. 4 s.
Les Vaudevilles & Ariettes du Ballet des Savoyards. 1 l. 4. s.
Musique des Airs d'Acajou, avec le Trio. 2 l. 8 s.
Musique des Nymphes de Diane. 2 l. 8 s.
Musique de Cythere Assiégée. 1 l. 16 s.
Le Recueil de Chansons de M. Vadé, Notées 1 l. 4 s.
Les Dessetts des petits Soupers agréables, avec le Postillon sans chagrin. 1 l. 4. s.
Menuets nouveaux en Concerto, Contre-Danses. 4 parties. 1 l. 12 s.
Les Loix de l'Amour, ou Recueil de différents Airs, 3 parties. 3 l. 16, s.
Amusemens en Duo, pour les Vîelles, Musettes, Hautbois, Violons, Flutes, 6. parties. 7 l. 4 s.
Cantatille nouvelle des Talens à la mode, de M. de Boissi. 1 l. 4 s.
Choix de différents morceaux da Musique, 2 parties. 2 l. 8 s.
La Folie du jour, ou les Portraits à la mode. 12 s.
L'Yvrogne corrigé, par M. de la Ruette, avec la partition, *in-folio*. 9 l.

Le volume se vend 12 livres, & le cahier 24 sols; le tout séparément.

Catalogue de toutes les Pièces de M. FAVART, *avec la Musique.*

Du Théâtre Italien.

Hippolite & Aricie.
Les Amans inquiets.
Les Indes dansantes.
Musique des Indes dansantes.
Les Amours champêtres.
Fanfale, Parodie.
Raton & Rosette.
Musique de Raton & Rosette.
Tircis & Doristée, Parodie.
Bajocco, Parodie.
Les Amours de Bast. & Bastienne.
Zéphyre & Fleurette.
La Fête d'Amour, Comédie.
La Bohémienne, Comédie.
La Musique de la Bohém. 2. p.
Les Chinois, Comédie.
La Musique des Chinois.
Ninette à la Cour
La Musique de Ninette, 3, parties.

Les Ensorcelés, ou Jeannot & Jeannette.
La Nôce interrompue.
La Fille mal gardée, Parodie.
Ariettes de la Fille mal gardée.
La soirée des Boulevards.
La Musique de la Soirée.
Petrine; Parodie de Proserpine.
Pieces de l'Opéra-Comique,
La Servante justifiée.
Les Batteliers de S. Cloud.
La Coquette sans le sçavoir.
Thésée, Parodie.
Cythere assiegée.
Musique de Cythere assiégée.
L'Amour au Village.
Les jeunes Mariés.
Des Nymphes de Diane.
Musique des Nymphes de Diane.
L'Amour impromptu, Parodie.
Le Mariage par escalade.
La répétition interrompue, Op. Comique.
Don Quichote, Opéra.
La Coquette Trompée, Opéra.
Le Retour de l'Opéra Comique.
Le Départ de l'Opéra-Comique.
Le Bal Bourgeois.
La ressource des Théâtres.
De M. VADE.
La Fileuse, Parodie.
Le Poirier, Opéra Comique.
Le Bouquet du Roi.
Le Suffisant.
Les Troqueurs & le Rien, Parodie.
Airs choisis des Troqueurs.
Le Trompeur trompé.
Il étoit tems, Parodie.
La Nouvelle Bastienne, avec la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, Pastor.
Le Confident heureux.
Foliette ou l'Enfant gâté.
Nicaise, Opéra Comique.
Les Racoleurs, Opéra Comique.
L'Impromptu du cœur.
Le mauvais Plaisant, Opéra C.
La Canadienne, Comédie.
La Pipe cassée, Poëme.
Les Bouquets Poissards.
Les Lettres de la Grenouillere.
Œuvres postumes, faisant le Tome quatriéme, contenant les Amans constans jusqu'aux trépas, des Fables & Contes, des Chansons avec la Musique, &c.
La Veuve Indécise, Opéra-Com.
La Folle raisonnable, Opéra C.
Le Serment inutile, Comédie,
Le Faux ami, Comédie.
Le Dupe de sa Ruse, Comédie.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

LE Conservateur, ou Collection de Morceaux rares, & d'Ouvrages antiens & modernes, imprimés, ou manuscrits, élagués, traduits & refaits en tout ou en partie. 14 *volumes* in-12. *pour la souscription* 24 *livres, & pour le port de ceux qui sont envoyés en Province à raison de* 6 *sols par volume.*

Les volumes se vendent séparément aux personnes qui n'ont pas souscrit, 2 *livres. Le volume de Mai vient de paroître avec beaucoup de succès.*

LES

PHILOSOPHES MANQUÉS,

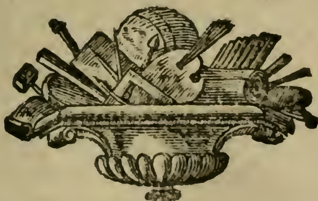
COMEDIE NOUVELLE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

.... Ridendo dicere verum;
Quid vetat?

Le prix est de douze sols.



A CRITICOMANIE;
Chez LA SATYRE, rue des Bons Avis, à la Vérité.

M. DCC. LX.

ACTEURS.

LE PARTERRE.

LA COMEDIE.

L'INTRIGUE.

L'INTEREST.

LE DÉNOUEMENT.

LA CABALE.

L'AUTEUR DES PHILOSOPHES.

La Scene est dans le Foyer de la Comédie Françoise.



LES PHILOSOPHES MANQUÉS,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, LA COMEDIE.

L'AUTEUR *furieux.*



Près la Piéce que je viens de donner au Public, je croyois être à l'abri de la Critique. On dit, Madame, que vous allez me jouer ſur un de vos Théâtres. Eſt-ce pour me récompenſer des peines que je me donne pour vous ? Je me ſuis épuiſé pour faire briller le Théâtre François ; j'ai travaillé pendant deux ans entiors, j'ai réuſſi aſſez bien, & vous me bernerez à mon tour ! . . . Se peut-il ! . . .

LA COMEDIE.

Mon Théatre d'Italie eſt abandonné. En vous parodiant, il y viendra du monde. De quoi vous plaignez-vous ? Ne ſuis-je pas faite pour peindre les Ridicules ; j'ai déja joué des Philoſophes... de votre façon ; je l'entens de même, & quand vous ſeriez joué auſſi, le ridicule ne ſeroit pas mauvais. J'aurois peut-être tort ; mais nous avons beſoin d'argent. Mes enfans font une dépenſe ſi grande, que pour en gagner, je repréſente tout le monde, ſans exception de rang ni de qualité.

L'AUTEUR.

Je ne m'attendois pas à un pareil tour, Madame : ſi je l'avois prévû, vous n'auriez jamais eû ma Piece, foi d'Auteur !

LA COMEDIE.

J'en aurois été fâchée..... Il y vient beaucoup de monde, & les repréſentations me font beaucoup d'honneur, tout au moins autant qu'à vous.

L'AUTEUR.

Je n'en doute pas... elle eſt écrite d'une façon ſi ſéduiſante.

LA COMEDIE.

Dans quelques endroits... mais ſans intérêt...

L'AUTEUR.

Sans intérêt!.... Vous plaisantez... les Philosophes que je joue n'en mettent-ils pas assez? Ils sont si bien imités...

LA COMEDIE.

Vous en voulez donc beaucoup à Dortidius, à Théophraste & à Valere?...

L'AUTEUR.

Oh, furieusement!...

Je déclare la guerre à la Philosophie.

Mais, entre nous, je sçavois qu'en parlant d'eux à tort & à travers, je réussirois, & que cela me feroit une réputation, sans compter le profit....

LA COMEDIE.

Cela pourra vous valoir de l'argent, & peut-être des coups de... mais je n'ose achever... je ne pensois plus que je parlois des Sages,... ainsi ils n'en viendront jamais à de pareilles incartades.

L'AUTEUR.

Vous voulez dire des coups de leur plume... elle est trop légere pour moi... Ma Comédie me vengera toujours, & ma Préface me justifiera. Tous nos Philosophes y sont écrasés.

LA COMEDIE.

Et s'ils vous faisoient sentir quelque chose de plus lourd... Mais voici un personnage qu'il y a longtems que je n'ai vû.

L'AUTEUR.

Il vient fort à propos pour mettre fin à cette conversation...

Cet homme m'intéresse. Ah! si c'est un Sçavant,
Je tremble qu'il ne voye en moi qu'un Ignorant.

SCENE II.

L'AUTEUR, LA COMEDIE, L'INTEREST.

L'INTEREST.

VOus ne me reconnoissez pas, Madame; je le vois bien : il y a si longtems que je n'ai paru chez vous, que je suis presque oublié. Et vous, Monsieur l'Auteur, envisagez-moi bien... Qui suis-je?

L'AUTEUR.

Ma foi, Monsieur, je ne vous remets point du tout.

L'INTEREST.

Je le crois... Je suis l'Intérêt.

LA COMEDIE.

Ah ! Mon cher, que je vous embrasse ! Vous savez combien je vous aime... & vous êtes un ingrat, vous me fuyez ; on ne peut plus vous trouver.

L'INTEREST.

Ce n'est pas ma faute... au surplus je me repose... &, graces à Monsieur, je me reposerai encore longtems.

L'AUTEUR.

J'ai cependant voulu vous employer dans ma Piéce. & j'ai crû avoir réussi...

L'INTEREST.

Pour réussir, il faut s'y prendre autrement. Moi, qui fais l'âme d'un Drame ; les Auteurs m'abandonnent.

L'AUTEUR.

On ne vous abandonne point... & si vous étiez moins difficile...

L'INTEREST.

Difficile !... Point du tout... Faites-vous ami de ma Sœur l'Imagination, & je vous garantis que je suis à vous.

L'AUTEUR.

Vous prétendez donc que j'en manque ?

L'INTEREST.

Beaucoup assurément : Il faut avoir bien

peu de reſſources, pour mettre ſur la Scene des gens reſpectables, les calomnier, en un mot, les métamorphoſer comme vous avez fait, ſur tout, des perſonnes qui vous ont obligés, comme Cratès & autres.

L'AUTEUR.

C'eſt qu'il eſt ſi facile de mal parler du monde...

L'INTEREST.

Vous entendez cela, au parfait... Vous avez crû me tenir par-là... déſabuſez-vous.. il vous convient bien de vous ériger en maître, & de me fauxfiler avec des fourbes & des fripons..

L'AUTEUR.

Qu'appellez-vous fourbes & fripons?

L'INTEREST.

Les Perſonnages que vous repréſentez Valere... Frontin, ou Carondas.

L'AUTEUR.

Ce ſont des Philoſophes que ces gens-là !...

L'INTEREST.

Quand vous voudrez peindre des Philoſophes, faites-les vertueux ; voila leur premier caractere... Mais, tenez, mon ami, vous ne réuſſirez pas mieux qu'*Ariſtophane*, lorſqu'il a voulu jouer *Socrate* dans ſa Comédie

des *Nuées*, ainſi que *Zoile*, l'Antagoniſte du fameux Homere, qui fut chaſſé après la mort de ce grand homme, comme un homme dangereux... Vous ne méritez pas un meilleur ſort. Vous êtes heureux que la Cabale...

L'AUTEUR.

Vous vous échauffez en vain : il faut vous l'avouer.

Je prévois pour les mœurs d'étranges cataſtrophes,
Et je ſuis allarmé de tant de Philoſophes.

Pour la Cabale, je ne la crains non plus que nos Sages de ce ſiécle.

LA COMEDIE.

Ne faites point tant de bruit, car la Cabale n'eſt pas loin d'ici...

L'AUTEUR.

Je l'ai bravée, & je la braverai encore.

L'INTEREST.

Vous m'en avez obligation..... Le Compliment qui a précédé votre Piéce, a prévenu le Public en votre faveur.

LA COMÉDIE.

J'apperçois la Cabale... c'eſt mon ennemie mortelle... Je me retire.

SCENE III.

LA CABALE, LA COMEDIE, L'AUTEUR, L'INTEREST.

LA CABALE *arrêtant la Comédie.*

Où allez-vous donc, Madame ? Vous pouvez rester. N'avez-vous pas coutume de me voir chez vous ?

LA COMÉDIE.

Trop souvent ! Je vous évite, il est vrai, parce que vous me faites tant de mal que je vous crains.

LA CABALE.

Je vous ai pourtant bien menagée à la premiere représentation *des Philosophes*... quoiqu'il y ait beaucoup de méchancetés dans cette Piéce. & qui font même horreur.

L'INTEREST.

Courage, Madame !.. Voilà l'Auteur...

LA CABALE.

L'Auteur ! Je suis bien aise de le voir.... Je ne vous connoissois, Monsieur, que de réputation... Eh ! quoi ! vous avez l'air d'un honnête homme...

Mais je ne vois en vous, pour le dire en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme, imposant pour les sots.

L'AUTEUR.

Vous me tenez ce diſcours, parce que j'ai été applaudi malgré vous & vos ſifflets.

LA CABALE.

J'aime bien cette ambition ... Voilà l'Auteur ! ... Je vous reconnoîs mieux à ces derniers mots... Avouez que vous aviez un grand nombre de partiſans... ils ont crû l'emporter ſur moi... J'attens qu'on vous liſe... on ne vous voit que la nuit... craignez le jour, Monſieur, craignez le jour.

L'AUTEUR.

Mon ſtyle eſt ſi élevé, qu'il l'émportera.

LA CABALE.

Je ne le crois point, pour moi.

L'INTEREST.

Ni moi... S'il ſe ſoutenoit encore...

LA COMEDIE.

On en décidera à la lecture.

L'AUTEUR.

On ſe battra pour me lire... Et le Libraire s'enrichira avec cette ſeule Comédie.

LA CABALE.

Verbiage d'Auteur.... On n'en eſt pas la dupe.

L'INTÉREST.

Fatuité... Les corrections m'ont trop affoibli.

L'AUTEUR.

Enfin j'ose, à mon tour, vous trouver ridicules;
Et souvent la bêtise a fait des incrédules.

LA COMEDIE.

Vous verrez que c'est moi qui gagnerai le plus à tout cela.

LA CABALE.

De quel Vers venez-vous m'écorcher les oreilles?

L'AUTEUR.

De quel Vers! d'un Vers excellent; il a été applaudi unanimement.

LA CABALE.

C'est souvent la coutume du Parterre d'applaudir ce qu'il n'entend pas. Mais le voici... Il ne laisse pas que d'être bien rempli.

SCENE IV.

LE PARTERRE, LA CABALE, LA COMEDIE, L'AUTEUR, L'INTEREST.

LE PARTERRE.

JE suis bien-aise de vous trouver ici assemblés; vous parliez de moi.

LA COMEDIE.

Oui, Monſieur.

LE PARTERRE.

Vous êtes en querelle, il me ſemble : parlez, parlez ; c'eſt moi qui juge ordinairement.

L'AUTEUR.

On me ſoutient, malgré vos applaudiſſemens, que ce Vers,

... ſouvent la bêtiſe a fait des incrédules.

ne dit rien.

LE PARTERRE.

Qui peut me ſoutenir le contraire?

L'AUTEUR.

C'eſt la Cabale.

LE PARTERRE *réfléchiſſant.*

Attendez donc... La Cabale a raiſon ... car je ne l'entends pas.

L'AUTEUR.

Vous conviendrez, pourtant Monſieur, que ma Piece, quoi qu'on en puiſſe dire . . .

LE PARTERRE.

Renferme beaucoup de mots & peu de choſes : Elle ne ſubſiſtera pas long-tems.

LA COMEDIE.

Il y a de l'eſprit, des Vers bien faits, & preſque par tout des Epigrammes,

LE PARTERRE.

La plus mauvaiſe Piece renferme toujours quelques beaux Vers... Cela n'eſt pas étonnant. Mais quand le fonds en eſt pitoyable, les Vers n'empêchent pas la Piece de tomber. Où diable, Monſieur l'Auteur, avez-vous pris vos caracteres.... Moliere a peint les hommes tels qu'ils ſont, Corneille tels qu'ils doivent être, & vous tels qu'ils n'ont jamais été... Sont-ce des Philoſophes que vous avez peint, ou des fourbes que vous décorez du nom de Philoſophes? J'en croirai le dernier... Croyez-moi, vous avez beſoin d'une bonne lecture de Moliere, de Regnard, de Deſtouches & de Dancourt... Vous verrez que ces Auteurs ont travaillé d'après nature.

L'AUTEUR *à la Comédie.*

Je ne ſçai pas ſi je me trompe,

Mais le vieux goût tient encore au Parterre.

LA COMEDIE.

C'eſt ce goût qui me ſoutient, & malheureuſement, vous n'y parviendrez jamais.

LA CABALE,

Eh bien, Monſieur l'Auteur... convenez que vous vous êtes trop émancipé... Et que ſans vos amis...

L'AUTEUR.

Je ne comprends plus rien au Parterre... tantôt il applaudit, & tantôt il eſt contre vous... Auſſi

De ſa déciſion on revient aujourd'hui,

Et je ſuis de ces gens qui font peu cas de lui.

LE PARTERRE.

Je ne ſuis point contre vous. Je vous ai rendu juſtice en vous écoutant favorablement. Ce qui m'a ſurpris, c'eſt que vous ayez traité d'honnêtes gens ſi inhumainement... Vous qui prêchez l'humanité.... Si les Savans de nos jours vous ont un peu maltraité dans leurs écrits, la vengeance qui vous auroit fait le plus d'honneur eſt le ſilence, ſans vous aviſer de faire une Comédie, où, pour tourner en ridicule leur Philoſophie, vous oubliez à la fois ce que vous devez aux Loix, aux Magiſtrats & au Public même, & où vous renverſez, ſans jugement & ſans réfléxion, l'ordre naturel des choſes.

L'AUTEUR.

Je vois bien que vous êtes du côté des Philoſophes... Mais malgré toute votre critique, ma Piece ſe jouera toujours avec ſuccès. Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai voulu qu'inſpirer

du mépris pour des gens qui se croyent au-dessus des Loix, des Hommes, des Dieux mêmes, s'il étoit possible, & qui pour se rendre heureux font toutes sortes de bassesses, parce qu'ils ne pensent qu'à leur intérêt personnel.

LA CABALE.

Pour moi, je vous crois bien au-dessous; & cet intérêt personnel peut s'entendre autrement sans les faire passer pour des fripons. Où sont vos preuves?

L'AUTEUR.

Je faisois une Comédie & j'avois besoin d'une intrigue : Sans elle jamais Piece n'a réussi . . Vous le sçavez.

L'INTÉREST.

Il est vrai; mais quand l'Intérêt n'est pas avec l'Intrigue, la Piece tombe sans ressource.

LA COMÉDIE.

Voilà l'Intrigue... Elle paroît courroucée. Défendez-vous.

LA CABALE.

Vous l'avez diablement maltraité. Cachez-vous, croyez-moi,

L'AUTEUR.

Je ne la crains guéres.... Un de mes amis, fameux Ecrivain de certaines Feuilles, fera encore mon apologie.

L'INTEREST.

L'INTEREST.

Eh! Qu'avez-vous!... Vous pâlissez...

L'AUTEUR.

Qui? Moi, je pâlis.... Sot, qui n'est pas au-dessus de telles chimeres!

SCENE V.

L'AUTEUR, LA CABALE, LE PARTERRE, L'INTRIGUE, L'INTEREST, LA COMEDIE.

LA COMÉDIE *à l'Intrigue.*

SOyez la bien venue, Madame... Que j'ai de plaisir à vous voir... Mais vous paroissez émue.

L'INTRIGUE.

Je la suis, je vous en réponds; on dit que l'Auteur des *Philosophes* est ici? .

LE PARTERRE.

Le voici dans ce coin.

L'INTRIGUE *à l'Auteur qui s'étoit caché.*

Montrez - vous, Monsieur: faut-il que je vous prévienne? . Sans moi votre Comédie *des Philosophes* tomboit tout à plat; je vous

ai ſoutenu, & vous ne m'en ſçavez aucun gré?

L'AUTEUR.

Ah! Madame! pardonnez, il y a ſi peu de tems que je vous connois.

LA COMÉDIE.

Vous n'êtes pas le ſeul qui ne connoiſſiez pas Madame; on en eſt, comme vous voyez, plus à plaindre . . Elle eſt ſi charmante . . .

L'INTRIGUE.

Point de complimens . . . Je viens ici pour que Monſieur me faſſe raiſon... Moi qui dois être bonne, je ne ſuis pas reconnoiſſabl dans ſa Piece ... J'y fais peur. Une femme d'eſprit comme moi, être ratée!

L'INTEREST.

Il eſt vrai, & je ſuis, ma ſœur, moins courroucé que vous. Monſieur ne m'a fait qu'effleurer.

LA CABALE *à l'Intrigue.*

Bon . . Je ſçavois bien que vous étiez défigurée, Madame, & ſans le Parterre, j'aurois ſifflé, hué la Piece . . .

L'AUTEUR.

Ne ne me condamnez pas ſans m'entendre. Si je vous ai défiguré, Madame l'Intrigue, je ne pouvois mieux faire . . . Les Philoſophes que j'ai peint ſont ſi familiariſés avec

vous, que j'ai été obligé de combiner les choſes autrement, afin de parvenir à un dénouement tout neuf.

(Tous les Acteurs riant enſemble.)

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

L'AUTEUR.

Ces Meſſieurs peuvent rire, & ſans m'humilier,
Il faut bien leur laiſſer le droit de s'égayer.

Cependant, de quoi riez-vous donc ?

LE PARTERRE.

De quoi nous rions ? de votre dénouement. Cet homme à quatre pattes... Il eſt original...

LA CABALE.

Il n'eſt pas vraiſemblable, c'eſt l'aveu de tout le monde, demandez à l'Intérêt.

L'INTÉREST.

Il n'eſt pas ſi mauvais... car les Spectateurs l'ont reconnu dans le *Méchant*, & dans bien d'autres Pieces jouées avec ſuccès.

L'INTRIGUE.

Ne ſoyez pas ſurpris, Meſſieurs, de cet accident là. C'eſt moi qui en ſuis la cauſe : comme on m'éleve, j'éleve mon fils. Le proverbe ne dit-il pas, tel pere, tel enfant.

LA CABALE.

Que vois-je . . Ah bon-dieu! Quel eſt

cet homme animalisé qui s'approche de nous ? C'est un monstre ! Eh mais il fait peur !

LE PARTERRE.

Je le reconnois, c'est le dénouement.

L'INTRIGUE.

Oui c'est lui, c'est mon fils.

L'INTEREST.

Je ne l'aurois jamais prévû.

L'AUTEUR.

Il m'en veut peut-être aussi... mais il ne me verra pas... graces à ma prévoyance...

Mettons-nous à l'écart de crainte de surprise.

SCENE VI.

L'AUTEUR, LA COMEDIE, LA CABALE, L'INTRIGUE, LE PARTERRE, L'INTEREST, LE DENOUEMENT.

LA COMÉDIE.

JE ne le reconnoissois pas... J'en suis toute honteuse. Je vois si souvent de semblables dénouemens !

L'INTRIGUE.

Approchez - vous, mon fils, vous venez bien tard.

LE DÉNOUEMENT.

Je viens à la fin. C'eſt mon ordinaire . . .

LA CABALE.

Il falloit venir plus vîte.

LE DÉNOUEMENT.

Vous parlez à votre aiſe : lorſque l'on marche à quatre pattes, on ne peut point courir.... Mais je ſuis bien mal reçu ici...

LE PARTERRE.

Pourquoi donc marchez - vous à quatre pattes ?

LE DÉNOUEMENT.

Sur ces quatre piliers mon corps ſe ſoutient mieux,
Et je vois moins de ſots qui me bleſſent les yeux.

L'INTEREST.

Comme il eſt fait !...

LE DÉNOUEMENT.

Ce n'eſt pas ma faute ; demandez à ma mere.

L'INTRIGUE.

Ta mere ! Ah, ſi je la ſuis, c'eſt un effet du hazard ; tu tiens l'être de moi ſeulement & je ne ſuis ta mere que par l'intelligence que tu as reçu de moi : Si tu es ſi contrefait, c'eſt la

faute de ton pere; Pourquoi n'a-t'il pas plus de génie? Le pauvre Homme !

L'AUTEUR.

Courage, Madame, vous me haïssez. Continuez Mais je vous garantis, qu'avant peu, je vous assommerai dans une Comédie que je ferai, contre vous, la Cabale, le Public & tout l'Univers ensemble Je veux être applaudi généralement... Si je vous ai souffert dans ma Piéce, c'est que je vous ai trouvé nécessaire... Dorénavant je ne ferai que des Scènes épisodiques. J'intéresserai & peut-être ferai-je mieux... Nous en avons un nouvel exemple... Et *La Rentrée des Théatres* ...

L'INTRIGUE.

Alte-là.... Je connois cette petite Piéce, & quoique l'Auteur n'ait pas eu recours à moi, il suffit qu'il soit ami de l'Invention, ma sœur, pour qu'il réussisse toujours.... Mais, ce n'est pas assez, il faut que vous soyez puni publiquement. Qui sera le Juge?

LA COMÉDIE.

C'est ordinairement le Parterre.

L'INTEREST, L'INTRIGUE, LA CABALE & LE DÉNOUEMENT.

D'accord.

LE PARTERRE.

J'y confens. Dites-moi, chacun de quoi vous vous plaignez. A vous la Cabale..... Commencez.

LA CABALE.

La Piéce de Monfieur n'eft pas vraifemblable ; les caractères en font mal foutenus.

LE PARTERRE.

C'eft affez... Et vous, l'Intérêt.

L'INTEREST.

Moi, je me plains de ce que Monfieur m'a écorché tout vif

LE PARTERRE.

Bon! A vous l'Intrigue?

L'INTRIGUE.

Monfieur m'a défigurée, & de bonne que je dois être, il m'a fait mauvaife.

LE PARTERRE.

Très-bien... A vous le dénouement.

LE DÉNOUEMENT.

Monfieur m'a fait marcher à quatre pattes comme un Quadrupéde, après une grande maladie que je viens d'effuyer. Moi qui dois être naturel.

LE PARTERRE.

Encore mieux, & vous la Comédie.

LA COMÉDIE.

Moi, je n'ai rien à dire.

LE PARTERRE.

Je vous entens, vos intérêts, vous empêchent de parler..... Je condamne l'Auteur à faire imprimer sa Piéce, afin qu'elle soit déchirée par les mains dévorantes des Écrivains Périodiques, qu'elle soit brûlée par celle des Philosophes, & qu'il soit banni & chassé pour jamais de la société Philosophique & du monde Littéraire.

L'AUTEUR.

Vous croyez m'effrayer... mais cette punition me vaudra de l'argent... J'en tirerai d'abord de la Comédie ; qu'en pensez-vous, Madame ?

LA COMÉDIE.

Mais pas mal, si cela continue.

L'AUTEUR.

Je vendrai ma Piéce au moins cent louis au Libraire... Je n'ai travaillé que pour cela... Bon ou mauvais, que m'importe, pourvû que je me procure un sort heureux.

LA CABALE.

L'entendez-vous, Messieurs ? Il parle luimême en Philosophe. Ne voilà-t'il pas l'intérêt personnel tout pur ?... Prenez garde à

vos

vos poches, je vous en avertis.

L'INTRIGUE.

Vous êtes méchante, la Cabale.

L'AUTEUR.

Treve de raillerie, s'il vous plaît.
Je pourrois en venir à des vérités dures.

LA COMEDIE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.
On ne parle que d'après vous, ... on suit votre exemple.

LE DENOUEMENT.

Ah ça, plus de querelle ... Monsieur est jugé d'une voix unanime, allons nous-en; & comme je voudrois déja être sorti d'ici, ne croyez pas que je m'en retourne à quatre pattes .... Je veux m'en aller plus noblement. N'ayez jamais recours à moi; Monsieur.

L'INTRIGUE, *faisant une grimace à l'Auteur.*

Je t'abandonne pour toujours; adieu ... Suivez-moi, mon fils.

LE DENOUEMENT.

Il faut bien que je vous suive, je suis si mal vêtu avec Monsieur, que je n'oserai plus paroître. (*Ils s'en vont.*)

LA CABALE.

Pour moi, la premiere Piéce que vous donnerez, Monſieur, je vous promets de vous faire tomber ſans miſericorde.

LE PARTERRE.

A mon égard, je ne me trouverai pas dans ce cas, je n'irai point.

LA COMEDIE.

Il faut tout voir ... Venez, venez toujours.

LE PARTERRE.

Comment, vous voulez que j'aille bâiller chez vous. J'aime mieux dormir chez moi, j'y ſuis plus à mon aiſe Adieu.

L'INTEREST.

Pour moi, Monſieur, je ne vous reverrai jamais.

Votre confuſion ſuffit à ma vengeance.
Adieu; d'autres, peut-être, auront moins d'indulgence.

SCENE VII. *& derniere.*

L'AUTEUR, LA COMEDIE.

LA COMEDIE, *à l'Auteur.*

CEla vous chagrine. Y penſez-vous ?

L'AUTEUR.

Que deviendrai-je, ſi tous mes appuis m'abandonnent?

LA COMEDIE.

Tenez, voilà la Recette des premieres repréſentations de votre Piéce; conſolez-vous: Le Public eſt bon, il vous vengera.

L'AUTEUR.

Il eſt bon, j'en conviens; mais s'il s'apperçoit que j'ai tort, il me honira.

LA COMEDIE.

Cela vous fait honneur & profit... Laiſſez-le vous honir... C'eſt à ſes dépens.

L'AUTEUR.

Tout conſidéré, vous avez raiſon... Et je m'en vais être encore plus méchant.

C'eſt le dernier eſpoir de mon cœur outragé.

LA COMÉDIE.

Voilà le moyen de réuſſir, & de ſe faire un nom.

Des Sages de nos jours faites un noir portrait,
On vous reconnoîtra ſurement trait pour trait.

FIN.

Nota. POUR l'intelligence de cette Comédie critique, il auroit été nécessaire d'y joindre des Notes instructives & intéressantes pour le Lecteur ; mais comme l'*Auteur des Philosophes* y seroit un peu maltraité par les traits véritables & outrageans qu'on auroit été obligé d'insérer dans ces Notes, nous avons mieux aimé garder le silence, que d'employer notre plume à écrire des horreurs.

Des Sages, le mépris fut toujours la vengeance,
Mais notre haine éclate à travers le silence.

LETTRES
ET
RÉPONSES
DE
M. PALISSOT
A
M. DE VOLTAIRE.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

ON a publié contre l'Auteur des Philoſophes, un aſſez grand nombre de Libelles, qui ont fait trop peu d'impreſſion ſur lui, pour en faire aucune ſur le Public.

On a cru ſe venger de ſon indifférence, en le frappant par un endroit plus ſenſible. On connaît ſon attachement, ſon admiration, ſon reſpect pour M. de Voltaire. On imagina de faire courir de prétendues Lettres de ce grand homme, dans leſquelles la Comédie des Philoſophes, & l'Auteur de cette Piece étaient également maltraités.

On ſçut enfin que M. de Voltaire avait réellement écrit à M. Paliſſot. On eût déſiré que ces Lettres

fussent des injures. A force de le désirer, on alla jusqu'à le publier. Le silence de l'Auteur des Philosophes passait déjà pour une preuve de sa confusion aux yeux de bien des gens.

C'est à la fois pour venger M. de Voltaire, & lui, que nous imprimons ces Lettres, qui font honneur à tous deux. M. de Voltaire n'abandonne pas ceux qu'il croit ses amis, mais il les défend avec la modération d'un homme supérieur à toutes ces disputes, & fait pour instruire tous les partis.

M. Palissot défend son ouvrage avec tous les égards, tout le respect que l'on doit à M. de Voltaire. Il semble que c'est ainsi que les disputes Littéraires pourraient tourner à l'avantage des Lettres, au lieu de les dégrader & de les avilir.

LETTRES DE M. DE VOLTAIRE, A M. PALISSOT, *AVEC LES REPONSES.*

EXTRAIT

De la premiere Lettre de M. Paliſſot à M. de Voltaire, à l'occaſion de la Comédie des Philoſophes.

Paris 28 Mai 1760.

J'Ai l'honneur de vous envoyer, Monſieur, une Piéce qui par ſa nature était très-ſuſceptible de faire du

N. B. On ne donne ici cette Lettre que par Extrait, parce que M. Paliſſot n'en a pas gardé de copie.

bruit. Autant je ſuis pénétré d'admiration pour les vrais Philoſophes qui, comme vous, Monſieur, ont rendu la vertu reſpectable dans leurs écrits, autant je ſuis éloigné de ce ſentiment pour ces Ecrivains téméraires qui ont oſé mettre au jour une Philoſophie deſtructive des mœurs & des loix.

Quand j'ai parlé dans ma Piéce du mot d'humanité, devenu ſi familier dans nos productions philoſophiques, je n'ai voulu frapper que ſur l'abus que l'on en fait, en employant ce mot dans des ouvrages dont les maximes, loin d'être humaines, ſont infiniment pernicieuſes à la ſociété.

Je m'attendris avec le Philoſophe ſenſible, qui a dit :

Exterminez, grands Dieux, de la terre où nous ſommes,
Quiconque avec plaiſir répand le ſang des hommes.

Mais je ſuis tenté de rire de l'embar-

ras d'un Sophiſte qui s'épuiſe en tours de force pour me donner un ſentiment qu'il n'a pas, qui me glace à meſure qu'il croit m'échauffer, & dont le ſtérile enthouſiaſme étourdit mes oreilles, ſans rien dire à mon cœur.

. . . .

J'ai donc écrit, Monſieur, contre les faux Philoſophes, & je donne ce nom à celui qui, à la tête d'une Traduction *du Pere de famille de Goldoni*, a oſé imprimer deux libelles ſcandaleux contre deux Dames infiniment reſpectables avec des épigraphes du ſtyle de l'*Arétin*.

. . . .

Je ſçais, Monſieur, que quelques-uns de ces Philoſophes vous ont nommé leur Chef, à peu-près comme des Corſaires arborent le pavillon d'une Nation reſpectée, pour exercer leurs brigandages. C'eſt un piége qu'ils ont oſé vous tendre; mais il ne faut que lire leurs ou-

vrages & les vôtres, pour démêler l'artifice que vous voulez bien ne pas appercevoir. Peut-être en riez-vous intérieurement, Monſieur, comme ce Cardinal qui vit ſon ſinge ſe revêtir de ſes habits Pontificaux ; on le reconnut bien vîte aux grimaces.

Adieu, Monſieur, ſouvenez-vous quelquefois de mon attachement, de mon admiration & de mon reſpect : ces ſentimens ſubſiſteront dans mon cœur, quand bien même mes ennemis parviendroient à me faire perdre vos bontés.

Je ſuis, &c.



COPIE DE LA LETTRE *DE M. DE VOLTAIRE* A M. PALISSOT DE MONTENOY,

Du 4 Juin 1760.

JE vous remercie, Monſieur, de votre Lettre & de votre Ouvrage, ayez la bonté de vous préparer à une Réponſe longue: les Vieillards aiment un peu à babiller.

Je commence par vous dire que je tiens votre Piéce pour bien écrite; je conçois même que Criſpin Philoſophe, marchant à quatre pattes, a dû faire beaucoup rire, & je crois que mon ami Jean-Jacques en rira tout le premier; cela eſt gay; cela n'eſt point méchant, & d'ailleurs le Citoyen de Geneve étant coupable de Leze-Comédie, il eſt tout naturel que la Comédie le lui rende.

Il n'en eſt pas de même des Citoyens de Paris, que vous avez mis ſur le Théâtre, il n'y a pas là certainement de quoi rire; je conçois très-bien qu'on donne des ridicules à ceux qui veulent nous en donner; je veux qu'on ſe défende, & je ſçais par moi-même que ſi je n'étais pas ſi vieux, Meſſieurs F. . . . . & de P........ auraient affaire à moi; le premier pour m'avoir vilipendé cinq ou ſix ans de ſuite, à ce que m'ont aſſuré des gens qui liſent les Brochures; l'autre, pour m'avoir déſigné en pleine Académie comme un Radoteur, qui a farci l'Hiſtoire de fauſſes Anecdotes. J'ai été très-tenté de le mortifier par une bonne juſtification, & de faire voir que l'Anecdote du Maſque de Fer, celle du Teſtament du Roi d'Eſpagne Charles II. & autres ſemblables, ſont très-vraies, & que quand je me mêle d'être ſerieux, je laiſſe les fictions poëtiques.

J'ai encore la vanité de croire avoir été déſigné dans la foule de ces pauvres Philoſophes, qui ne ceſſent de conjurer contre l'Etat, & qui certainement ſont cauſe de tous les malheurs qui nous arrivent; car enfin, j'ai été le premier qui ai écrit en forme, en faveur de l'attrac-

tion, & contre les grands tourbillons de Descartes, & contre les petits tourbillons de Mallebranche, & je défie les plus ignorans, & jusqu'à M. F..... lui-même, de prouver que j'aie falsifié en rien la Philosophie Newtonienne : la Société de Londres a approuvé mon petit Catéchisme d'Attraction, je me tiens donc pour très-coupable de Philosophie.

Si j'avais de la vanité, je me croirais encore plus criminel sur le rapport d'un gros Livre, intitulé *l'Oracle des Philosophes*, lequel est parvenu jusques dans ma retraite, cet Oracle ne vous déplaise, c'est moi; il y aurait là de quoi crever de vaine gloire; mais malheureusement ma vanité a été bien rabattue, quand j'ai vû que l'Auteur de l'Oracle prétend avoir dîné plusieurs fois chez moi, près de Lausanne dans un Château que je n'ai jamais vu : il dit que je l'ai très-bien reçu, & pour récompense de cette bonne reception, il apprend au Public tous les aveux secrets qu'il prétend que je lui ai faits.

Je lui ai avoué, par exemple, que j'avais été chez le Roi de Prusse pour y établir la Religion Chinoise; ainsi me voilà pour le moins de la Secte de Con-

fucius. Je ſerais donc très-en droit de prendre part aux injures qu'on a dit aux Philoſophes.

J'ai avoué de plus à l'Auteur de l'Oracle que le Roi de Pruſſe m'a chaſſé de chez lui, choſe très-poſſible, mais très-fauſſe, & ſur laquelle cet honnête homme a menti.

Je lui ai encore avoué que je ne ſuis point attaché à la France, dans le tems que le Roi me comble de ſes graces, me conſerve la place de ſon Gentilhomme Ordinaire, & daigne favoriſer mes Terres des plus grands priviléges; enfin, j'ai fait tous ces aveux à ce digne homme pour être compté parmi les Philoſophes.

J'ai trempé de plus dans la cabale infernale de l'Encyclopédie; il y a au moins une douzaine d'Articles de moi, imprimés dans les trois derniers volumes. J'en avais préparé pour les ſuivans, une douzaine d'autres, qui auraient corrompu la Nation, & qui auraient boulverſé tous les Ordres de l'Etat.

Je ſuis encore un des premiers qui ai employé fréquemment ce vilain mot d'*humanité*, contre lequel vous avez fait une ſi brave ſortie dans votre Comédie.

Si après cela on ne veut pas m'accorder le nom de Philoſophe, c'eſt l'injuſtice du monde la plus criante.

Voilà pour ce qui me regarde.

Quant aux perſonnes que vous attaquez dans votre Ouvrage, ſi elles vous ont offenſé, vous faites bien de le leur rendre; il a toujours été permis par les Loix de la Societé de tourner en ridicule les gens qui nous ont rendu ce petit ſervice : autrefois quand j'étais du monde, je n'ai guères vû de ſouper dans lequel un Rieur n'exerçat ſa raillerie ſur quelque Convié, qui, à ſon tour faiſait tous ſes efforts pour égayer la compagnie aux dépens du Rieur ; les Avocats en uſent ſouvent ainſi au Barreau; tous les Ecrivains de ma connaiſſance ſe ſont donné mutuellement tous les ridicules poſſibles ; Boileau en donna à Fontenelle, Fontenelle à Boileau; l'autre Rouſſeau, qui n'eſt pas Jean-Jacques, ſe mocqua beaucoup de Zaïre & d'Alzire; & moi qui vous parle, je crois que je me mocquai auſſi de ſes dernieres Epîtres, en avouant pourtant que l'Ode ſur les Conquerans eſt admirable, & que la plûpart de ſes Epigrames ſont très-

jolies ; car il faut être juste, c'est le point principal.

C'est à vous à faire votre examen de conscience, & à voir si vous êtes juste en représentant Messieurs Dalembert, Duclos, Diderot, Helvetius, le Chevalier de Jaucourt, *& tutti quanti*, comme des marauts qui enseignent à voler dans la poche.

Encore une fois, s'ils ont voulu rire à vos dépens dans leurs Livres, je trouve très-bon que vous riez aux leurs ; mais, pardieu, la raillerie est trop-forte ; s'ils étaient tels que vous les représentés, il faudrait les envoyer aux galeres, ce qui n'entre point du tout dans le genre comique ; je vous parle net. Ceux que vous voulez deshonnorer passent pour les plus honnêtes gens du monde, & je ne sçai même si leur probité est supérieure à leur Philosophie : je vous dirai franchement, que je ne sçai rien de plus respectable que M. Helvetius, qui a sacrifié deux cens mille livres de rente pour cultiver les Belles Lettres en paix. S'il a, dans un gros Livre, avancé une demie douzaine de propositions téméraires & mal sonnantes, il s'en est assez

repenti, sans que vous dussiez déchirer ses blessures sur le Théâtre.

M. Duclos, Sécretaire de la premiere Académie du Royaume, me paraît mériter beaucoup plus d'égards que vous n'en avez pour lui ; son Livre sur les Mœurs n'est point du tout un mauvais Livre, c'est sur-tout le Livre d'un honnête homme. En un mot, ces Messieurs vous ont-ils publiquement offensé ? Il me semble que non. Pourquoi donc les offensez-vous si cruellement ?

Je ne connais point du tout M. Diderot ; je ne l'ai jamais vû ; je sçais seulement qu'il a été malheureux & persecuté, cette seule raison devait vous faire tomber la plume des mains ;

Je regarde d'ailleurs l'entreprise de l'Encyclopédie, comme le plus beau monument qu'on peut élever à l'honneur des Sciences ; il y a des Articles admirables, non-seulement de M. Dalembert, de M. Diderot, de M. le Chevalier de Jaucourt, mais de plusieurs autres personnes, qui, sans aucuns motifs de gloire ou d'intérêt, se sont fait un plaisir de travailler à cet Ouvrage.

Il y a des Articles pitoyables, sans doute, & les miens pourraient bien être

du nombre ; mais le bon l'emporte si prodigieusement sur le mauvais, que toute l'Europe désire la continuation de l'Encyclopédie : on a traduit déjà les premiers Volumes en plusieurs Langues ; pourquoi donc jouer sur le Théâtre un Ouvrage devenu nécessaire à l'instruction des hommes & à la gloire de la nation ?

J'avoue que je ne reviens point d'étonnement de ce que vous me mandez sur M. Diderot, il a, dites-vous, *imprimé deux Libelles, contre deux Dames du plus haut rang qui sont vos bienfaitrices* ; vous avez vû son nom signé de sa main ; si cela est, je n'ai plus rien à dire, je tombe des nues, je renonce à la Philosophie, aux Philosophes, à tous les Livres, & je ne veux plus penser qu'à ma charrue & à mon sémoir.

Mais permettez-moi de vous demander très-justement des preuves ; souffrez que j'écrive aux amis de ces Dames, je veux absolument sçavoir si je dois mettre, ou non, le feu à ma Bibliothéque.

Mais si M. Diderot a été assez abandonné de Dieu pour outrager deux Dames respectables, & qui plus est, très-belles ; vous ont-elles chargé de les venger : les

autres perſonnes que vous produiſez ſur le Théâtre avaient-ils eû la groſſiereté de manquer de reſpect à ces deux Dames.

Sans avoir jamais vû M. Diderot; ſans trouver le Pere de Famille plaiſant, j'ai toujours reſpecté ſes profondes connoiſſances; & à la tête de ce Pere de Famille, il y a une Epître à Madame la Princeſſe de Naſſau, qui m'a paru le Chef-d'œuvre de l'Eloquence & le Triomphe de l'Humilité; paſſez-moi le mot, vingt perſonnes m'ont aſſuré qu'il a une très-belle ame, je ſerais afflgé d'être détrompé, mais je ſouhaite d'être éclairé.

> La faibleſſe humaine eſt d'apprendre
> Ce qu'on ne voudroit pas ſçavoir.

Je vous ai parlé, Monſieur, avec franchiſe; ſi vous trouvez dans le fond du cœur que j'aie raiſon, voyez ce que vous avez à faire: ſi j'ai tort, dites-le moi, faites-le-moi ſentir, redreſſez-moi. Je vous jure que je n'ai aucune liaiſon avec aucun Encyclopédiſte, excepté peut-être avec M. Dalembert, qui m'écrit une fois en trois mois des Lettres de Lacedemonien; je fais de lui un cas infini, je me flatte que celui-là n'a pas manqué de

respect à Mesdames vos illustres Protectrices. Je vous demande encore une fois la permission de m'adresser sur toute cette affaire, à M. &c.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une estime très-véritable, de vos talens; & un extrême désir de la paix que Mrs. F....., & de P........, & quelques autres m'ont voulu ôter.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, Voltaire, Gentilhomme ordinaire du Roi.

RÉPONSE
DE M. PALISSOT
à la Lettre de M. de VOLTAIRE.

En datte du 4 Juin 1760.

VOus êtes, Monſieur, le premier qui ayez fait connaître en France les ſublimes découvertes de Newton ; mais ce ne ſont ni des Philoſophes tels que Newton, ni ceux, qui après lui ont éclairé le monde, que j'ai déſignés dans ma Comédie ; le projet en eût été abſurde. Je ne ſuis ni un inſenſé ni un barbare. On peut aſſurément, ſans bleſſer les mœurs deviner le ſyſtème de l'univers. C'eſt même un des plus puiſſans moyens de s'élever juſqu'à ſon Auteur ; & jamais la vérité de l'exiſtence de Dieu n'a été plus ſolidement établie que depuis les progrès de la Phyſique. Je n'ai voulu parler, Monſieur, que de ces Charlatans de Philoſophie, qui ont oſé ébranler les fondemens de la morale,

en la réduiſant en ſyſtême, qui ont nié juſqu'au ſentiment de cette loi naturelle, dont vous êtes le vengeur dans un de vos ouvrages, & qui ont renouvellé dans des écrits dangereux les principes des Hobbes, des Mandevilles, &c.

Il eſt donc clair, Monſieur, que pour avoir travaillé ſur Newton, vous n'êtes point du nombre des Philoſophes que j'avois en vûe. Quoique je n'aye pas mis de correctif au titre de ma Piéce, je n'ai pas même donné lieu à l'équivoque. Je n'ai attaqué que la fauſſe Philoſophie. Ainſi, Monſieur, point d'abus ſur le mot. Moliére n'intitula point ſa Comédie : *les Fauſſes Savantes*. Son ouvrage prouvoit aſſez qu'il n'avoit pas eû l'intention de jetter du ridicule ſur les ſciences.

Dans un mauvais libelle on vous a mis à la tête du parti des nouveaux Philoſophes ; & l'Auteur, mal-adroit dans ſa fiction, vous calomnie & vous prête des abſurdités qui ſe contrediſent. Cela eſt vrai, Monſieur, & c'eſt le jugement que j'ai porté de cette brochure. Malheur à cet Ecrivain, s'il n'a pas été frappé de tout l'intervalle qui vous ſépare de cette populace de Philoſophes, qui

n'ont écrit qu'à la honte de la raiſon. Tant pis pour lui, s'il n'a pas ſçu diſtinguer des ouvrages qui font aimer la vertu de ces Ecrits ſecs, arides, ténébreux, où l'on ne ceſſe de la défigurer ſous prétexte de la définir Mais, Monſieur, parce que cet Auteur a fait une ſottiſe en affectant de vous confondre avec des Philoſophes de cette eſpece, ai-je perdu le droit, moi qui vous reſpecte & qui vous aime, de jetter du ridicule ſur la fauſſe Philoſophie?

Vous avez fait quelques articles de l'Encyclopédie; je le ſçais, Monſieur, & ce ſont ceux que j'ai cherché avec le plus d'empreſſement dans ce Dictionnaire. Ils ne contiennent ordinairement que des définitions courtes & préciſes, ſuivies de quelques exemples. C'eſt ainſi que tous les articles de ce livre auraient dû être compoſés. On n'y verroit alors, ni froid enthouſiaſme, ni déclamation, ni puérile orgueil. On s'inſtruirait, & voilà tout. Je vous le demande, Monſieur, quand j'aurais prétendu attaquer l'Encyclopédie, des articles de littérature, tels que tous ceux que vous avez fournis, peuvent-ils, même en apparence, être entrés dans mon plan? Vous

ſavez bien que non. Permettez-moi donc de croire que vous n'avez voulu faire qu'une plaiſanterie en mettant ces articles au rang de ceux qui pourraient avoir *corrompu la Nation & bouleverſé les Ordres de l'Etat.*

Il eſt vrai que vous êtes un des premiers qui aient employé fréquemment le mot *d'humanité*, contre lequel, dites-vous, *j'ai fait une ſi brave ſortie dans ma Piéce.* Mais apparemment ce n'eſt pas au mot, c'eſt au ſentiment qu'il exprime que vous êtes attaché. Or, dans la ſortie que j'ai faite, je ne parle que de ceux qui abuſent du mot *pour n'aimer perſonne.* Il eſt donc évident que je reſpecte *l'humanité* autant que vous, Monſieur. Hé ! comment ne reſpecterais-je pas un ſentiment que vous auriez mis dans mon cœur, ſi j'étais aſſez malheureux pour que la nature ne l'y eût pas gravé ? J'avais prévenu le reproche que vous me faites, dans la premiere Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. J'avais établi la différence infinie qu'il y a entre parler d'humanité en termes arides, qui ſuppoſent un cœur médiocrement affecté, & l'imprimer dans l'ame avec ces traits de feu, qui prouvent combien on

eſt pénétré ſoi-même. Pour vous perſuader, Monſieur, que cette façon de penſer n'eſt point de ma part une apologie ſuggérée par les circonſtances, permettez-moi de vous tranſcrire ce que j'écrivais, il y a quatre ans, *dans mes petites Lettres*; vous jugerez que je n'ai pas varié dans mes idées. „ Voyez Mérope qui „ croit retrouver quelques traits de ſon „ fils dans un Etranger qu'on lui amene. „ Qui n'imaginerait s'exprimer comme „ elle ? C'eſt la nature dans ſa plus gran- „ de naïveté ; mais quelle eſt ſublime !

C'eſt un infortuné que le Ciel me préſente :
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfaiſante ;
Il ſuffit qu'il ſoit homme, & qu'il ſoit malheureux,
Mon Fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.

Il me rappelle Egiſte ; Egiſte eſt de ſon âge :
Peut-être comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté, &c.

„ Si Mérope, à la place de ces expreſ- „ ſions ſi vraies & ſi touchantes, analy- „ ſait ſa compaſſion pour cet infortuné ; „ ſi elle diſait : *qu'une ame tendre n'en-* „ *viſage point le ſyſtéme général des Etres* „ *ſenſibles, ſans en déſirer fortement le* „ *bonheur* : n'entendriez-vous pas le

„ bruit des ſifflets s'élever de tous côtés,
„ & pourſuivre l'Héroïne Métaphyſi-
„ cienne juſques dans les Couliſſes“?

Eſt ce donc à l'Auteur de Mérope, de Zaïre & d'Alzire, eſt-ce à celui qui a raſſemblé dans le caractére d'Idamé tout ce que les mœurs ont de plus reſpectable, à ſe confondre avec nos prétendus Philoſophes? Hé, Monſieur, ſi leurs ſyſtêmes prenaient du crédit, ſi la nature n'avait mis dans le cœur humain les plus fortes barriéres contre leur vaine Philoſophie, vos chefs-d'œuvres que nous admirons, manqueraient bientôt de ſpectateurs dignes de les entendre. On a dit de Paſcal qu'il fut aſſez bon pour croire que Nicole & Arnauld valaient mieux que lui. Ne vous abaiſſez point par des comparaiſons. Que les Grecs & les Troyens ſe diviſent, Jupiter ne doit prendre aucun parti.

Voilà, Monſieur, pour ce qui vous regarde.

Quant aux perſonnes qui pourraient ſe plaindre de mon Ouvrage, je vous aſſûre que je n'ai contr'elles aucun reſſentiment. Je ne ſais pourquoi vous me citez MM. Dalembert & le Chevalier de Jaucourt. On ne m'a pas fait l'injuſtice

de croire à Paris que j'eusse voulu les désigner. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Jaucourt, il n'a jamais été compris, même par les ennemis de l'Encyclopédie, dans le nombre de ceux qui ont fourni des articles dangereux. Pour M. Dalembert, j'avoue qu'il m'a donné très-gratuitement des marques de haine dans une querelle injuste que l'on me fit à Nancy; mais je n'en respecte pas moins ses talens & ses profondes connoissances. C'est se deshonorer soi-même que de porter dans ses jugemens un esprit de vengeance. J'ai tâché de ne jamais perdre ce principe de vûe. C'est par-là que je me suis bien gardé de me compromettre en attaquant M. Dalembert; & rien ne prouve mieux, ce me semble, que j'ai écrit ma piéce avec impartialité.

Je n'ai donc pas représenté ces Messieurs *tutti quanti, comme des marauds qui enseignent à voler dans la poche.* J'ai mis sur la scéne un valet, qui, abusant des spéculations philosophiques de son maître, finit par le voler. Ce trait au Théatre a toujours excité le rire, jamais l'indignation. Il est évident, Monsieur, que de certains principes pourraient conduire jusques-là. Le systême, qui fait de

l'amitié même un commerce d'intérêt perſonnel, qui détruit dans l'homme le ſentiment de ſa liberté, dans lequel on convient *qu'il eſt des gens qu'un penchant malheureux, mais irréſiſtible, néceſſite à ſe faire rouer :* un tel ſyſtême, dis-je, eſt infiniment dangereux. Il ſerait abſurde d'en conclure que l'Auteur du ſyſtême fût un voleur de grand chemin, & c'eſt à peu-près la concluſion que vous me prêtez. Mais il eſt très-permis, très-innocent, très-louable, de jetter un peu de ridicule ſur de pareils principes; je ne me ſuis permis que d'en rapprocher les conſéquences, & de les mettre en action.

Lorſque je liſais des livres de controverſes, je me ſouviens d'avoir lû une brochure intitulée : *Cartouche juſtifié par les principes de Janſénius.*

Aſſurément l'Auteur lui-même (quoique Jéſuite) ne voulait pas dire que Janſénius fût un homme à pendre. Il voulait prouver ſeulement que tout ſyſtême qui conduit au fataliſme peut ſervir d'apologie aux plus grands crimes, & que dès-lors l'intérêt général veut qu'un tel ſyſtême ſoit proſcrit.

Lorſque Paſcal preſſait les Jéſuites par

l'argument de Jean d'Alba, certainement (quoique Janséniste) son intention n'était pas de représenter les Jésuites comme une société de filoux qu'il falloit envoyer aux galéres; il prétendait seulement que quelques traits de la morale de leurs Casuistes auraient pû fournir une assez bonne excuse à ce Jean d'Alba.

J'ai lû dans Candide qu'un gueux du Pays d'Atrébatie avait commis le plus horrible attentât pour avoir entendu beaucoup de sottises. L'Auteur de Candide n'a pas voulu donner à penser que tous ceux qui avaient eu le malheur de dire des sottises fussent des gens capables d'un parricide. Il n'a voulu que prouver qu'il y avoit des sottises très-dangereuses. Mais heureusement les hommes sont inconséquens; & tout serait perdu s'ils ne l'étaient pas.

Enfin, Monsieur, je n'ai tracé mes caractéres d'après aucun Philosophe en particulier; mais d'après les principes de quelques Philosophes. Je ne m'en crois pas moins en droit d'estimer ce qu'ils ont d'estimable, & de regarder, par exemple, M. Helvétius comme un très-honnête homme.

Pour M. Duclos permettez-moi de ne pas me défendre. Je peux avouer tout ce

que vous m'en dites, ſans être embarraſſé de mon aveu. J'ai trouvé un peu de ridicule, un peu de faſte dans le début de ſon livre ſur les Mœurs. Je le crois cependant, comme vous, l'ouvrage d'un homme de probité; ce n'eſt pas là ce que la critique examine. Je conviens qu'il eſt Sécrétaire d'une très-reſpectable Académie; mais cette Académie elle-même condamnerait-elle le chef-d'œuvre des Femmes ſavantes?

Moliere s'y donna plus de liberté que moi. Il joua deux Académiciens (Cotin & Ménage) de maniere à n'être méconnus de perſonne; tous deux n'avaient fait que des ouvrages d'honnêtes gens. Ménage, ſur-tout, n'était pas un homme ſans mérite. Il avoit été honoré pluſieurs fois des Lettres de la Reine Chriſtine. Cotin était Prêtre, autre raiſon de ménagement pour Moliere, qui, cependant ſe permit à l'egard de ces deux hommes, ce que je ne me permettrais pas. Il frappa juſques ſur les mœurs.

Triſſotin eſt congédié pour un ſentiment d'intérêt perſonnel très bas. Vadius, dans le cours de la piéce, écrit une Lettre anonyme; ce qui n'eſt pas le procédé d'une ame fort délicate. *Ces deux Meſ-*

ſieurs n'avaient point composé de livres de morale dont on pût dire que de pareilles actions fuſſent la conſéquence.

Si M. Duclos veut des exemples plus modernes & des perſonnalités plus conſolantes, la Motte, Académicien, qui en valait bien un autre, a été joué dans Momus Fabuliſte.

De tous les tems, la Comédie qui ne ſerait bonne à rien, ſi elle ne reſſemblait à perſonne, a joui de ces petites libertés. Nous avons des Théatres entiers qui ne ſont que des Vaudevilles. Celui de Moliere ſeul me donnerait bien beau jeu; mais ce n'eſt pas à un homme comme vous qu'il eſt beſoin de tout dire. C'était pourtant l'âge d'or de la Comédie; mais auſſi Moliere fut traité de ſcélérat dans vingt libelles, & je vois que c'eſt aſſez le ſort des honnêtes gens.

J'ai nommé une fois le livre de l'Encyclopédie dans mon Ouvrage, il n'y a pas là de trait de ſatyre. Triſſotin cite Deſcartes dans la Comédie de Moliere; ce n'était pas une injure contre Deſcartes. J'ai crû qu'il était naturel qu'une femme ſavante eût chez elle un livre qu'elle admire, & qu'elle n'entend pas

Je pourrais, Monſieur, m'en tenir là

ſur l'Encyclopédie. Le projet en eſt ſans doute admirable ; mais permettez-moi de le diſtinguer du monument qui exiſte. J'ai trouvé comme vous, des articles qui me paraiſſent excellens ; il en eſt beaucoup que je ne ſuis pas à portée d'entendre. Mais il me ſemble que le projet eſt bien loin d'être rempli ; que la méthode adoptée par les Rédacteurs eſt directement contraire au but que l'on s'était propoſé. Enfin, ſi les notions des Arts étaient éteintes, je crois que ce ſerait un grand effet du haſard ſi l'on en retrouvait un ſeul dans ce Dictionnaire. Je prouverais tout cela, Monſieur ; mais je ferais un Livre, & je n'ai que trop abuſé de vos bontés par une lettre ſi longue. Je ne me flatterais pas d'ailleurs de rien apprendre à M. de Voltaire.

J'ai du regret de penſer autrement que vous à l'égard de M. Did. . Il a, ſans contredit, beaucoup d'eſprit, avec une imagination fort exaltée. Je ne me pique pas de l'entendre toujours, & ce peut être de ma part défaut de pénétration ; mais vous avez écrit, Monſieur, ſur des matieres très-abſtraites, & tout le monde vous entend ; pardonnez-moi ſi vous m'avez rendu trop difficile. Vous n'af-

fectez point de tours ſententieux prophétiques, apocalyptiques; c'eſt que la véritable grandeur ne ſe ſoutient pas ſur des échaſſes. Je voudrais que M. Did. . s'échauffât moins ſur des idées très-communes; qu'il fût plus ſobre d'annoncer ſes imaginations comme des découvertes. Je voudrais qu'il fût bien perſuadé que, pour être ſçavant, on n'eſt pas diſpenſé d'étudier ſa langue & de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux : c'eſt un cahos où la lumiere brille par intervalles. Je crois voir le combat du bon & du mauvais principe. Tout cela ſerait peu de choſe, & je ne l'en tiendrais pas moins pour Philoſophe, ſi je pouvais le juſtifier ſur les libelles.

M. . . . . ne vous déſavouera pas, Monſieur, que Madame de . . s'en eſt expliquée avec lui pluſieurs fois ſans aucun nuage. Madame de . . . . en a eu l'aveu ſigné de la main de Did. . Madame de . . . vous confirmera ce que j'ai l'honneur de vous dire, elle a entendu le témoignage de Madame . . . auſſi-bien que M. . . . . & moi. Si vous êtes curieux, autant que vous le paraiſſez, d'approfondir ce fait, ne vous en

rapportez pas à moi, Monſieur.

Conſultez les Dames que je vous nomme, & vous ſçaurez la vérité. Le Public doute ſi peu de la choſe, qu'il m'a abandonné M. Did. . dès la premiere repréſentation des *Philoſophes*. Je n'ai pas entendu de voix qui ſe fût élevée pour lui.

Vos ſentimens en faveur de ces Meſſieurs, n'en ſont ni moins beaux, ni moins généreux. Je voudrais, pour leur honneur, ne connaître parmi eux aucun ingrat; mais auſſi vous auriez moins de mérite à les défendre.

Si quelque choſe pouvait me ramener à leur parti, ce ſerait aſſurément votre lettre.

A travers les inſtructions que vous voulez bien me donner, il y regne un ton de modération & de bonté qui me prouve que vous n'avez pas oublié le ſentiment qui me conduiſit à Genêve il y a quelques années. Je vous en remercie, Monſieur, & il ſerait à ſouhaiter pour nos *Philoſophes* qu'ils s'étudiaſſent encore longtems à vous contrefaire. Malheureuſement pour le parti, juſqu'à préſent on n'a publié contre moi que des injures, des calomnies, des libelles & des gra-

vûres diffamatoires : rien ne paraît moins philoſophique. On m'a comparé à Ariſtophane, c'eſt avoir eû bien de l'indulgence pour moi ; mais on mourrait d'envie de ſe comparer à Socrate : ni ce Philoſophe, ni ſes Diſciples, ne ſe vengerent par des libelles. Voilà le caractere qu'il eût fallu ſoutenir. Euripide continua de donner ſes Chefs-d'hœuvre ſur le Théatre où l'on avait joué ſon ami, mais en vérité ces Philoſophes Grecs étaient des hommes inimitables.

Je ſuis avec le plus profond reſpect & l'attachement le plus tendre,

Monſieur,

Votre, &c.

Paris 17 *Juin* 1760.

COPIE DE LA LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A M. PALISSOT DE MONTENOY.

Du 28 Juin 1760.

VOus me faites enrager, Monſieur : j'avois réſolu de rire de tout dans mes douces Retraites, & vous me contriſtez ; vous m'accablez de politeſſe, d'éloges & d'amitiés, mais vous me faites rougir, quand vous imprimez que je ſuis ſupérieur à ceux que vous attaquez ; je crois bien que je fais mieux des Vers qu'eux, & même que j'en ſçai autant qu'eux en fait d'hiſtoire, mais ſur mon Dieu, ſur mon ame, je ſuis à peine leur écolier dans tout le reſte, tout vieux que je ſuis : venons à des choſes plus ſérieuſes.

Un de mes Amis m'a aſſuré dans ſes dernieres Lettres, que M. Diderot n'eſt

point reconnu coupable des faits dont vous l'accuſez. Une perſonne non moins digne de foi, m'a envoyé un très-long détail de cette avanture, & il ſe trouve qu'en effet M. Diderot n'a eu nulle part aux deux Lettres condamnables qu'on lui imputait; encore une fois je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu, mais il avoit entrepris avec M. d'Alembert un Ouvrage immortel, un Ouvrage néceſſaire, & que je conſulte tous les jours; cet Ouvrage étoit d'ailleurs un objet de trois cens mille écus dans la Librairie, on le traduiſoit déjà dans trois ou quatre Langues, *queſta rabbia detta geloſia*, s'arme contre ce monument cher à la Nation, & auquel plus de cinquante perſonnes de diſtinction s'empreſſaient de mettre la main.

Un Abraham Chaumeix s'aviſe de donner un Mémoire contre l'Encyclopédie, dans lequel il fait dire aux Auteurs ce qu'ils n'ont point dit, empoiſonne ce qu'ils ont dit, & argumente contre ce qu'ils diront. Il cite auſſi fauſſement les Peres de l'Egliſe que le Dictionnaire. On croit Abraham Chaumeix; on retire le privilége aux Libraires; on informe contre les Auteurs, & pour ma part je me

trouve injuſtement déſigné dans le Requiſitoire du Miniſtere Public; c'eſt dans ces circonſtances odieuſes que vous faites votre Comédie contre les Philoſophes. Vous les percez quand ils ſont *ſub gladio.*

Vous me dites que Moliere a joué Cottin & Menage, ſoit, mais il n'a pas dit que Cottin & Ménage enſeignaient une Morale perverſe, & vous imputez à tous ces Meſſieurs des maximes affreuſes dans votre Piéce & dans votre Préface.

Vous m'aſſurez que vous n'avez point accuſé le Chevalier de Jaucourt, cependant c'eſt lui qui eſt l'auteur de l'article *Gouvernement ;* ſon nom eſt; en groſſes lettres, à la fin de cet article vous en déférés pluſieurs traits qui pourraient lui faire grand tort, dépouillés de tout ce qui les précede, & qui les ſuit, mais qui remiſes dans leur tout enſemble, ſont dignes des Ciceron, des de Thou & des Grotius.

Vous n'ignorez pas d'ailleurs que M. le Chevalier de Jaucourt eſt d'une très-grande Maiſon, & beaucoup plus reſpectable par ſes mœurs que par ſa naiſſance.

Vous voulez rendre odieux un paſſage de l'excellente Préface que M. d'Alembert a miſe au-devant de l'Encyclopédie,

& il n'y a pas un mot de ce paſſage dans ſa Préface. Vous imputez à M. Diderot ce qui ſe trouve dans les Lettres Juives, il faut que quelque Abraham Chaumeix vous ait fourni des Mémoires comme à M. J******, & qu'il vous ait trompé, comme il a trompé ce Magiſtrat. Vous faites plus, vous joignez à vos accuſations, contre les plus honnêtes gens du monde, des horreurs tirées de je ne ſçais quelle brochure intitulée *la Vie heureuſe & l'Homme plante*, qu'un fou nommé la Metrie, compoſa un jour étant ivre à Berlin, il y a plus de douze ans. Cette Satyre de la Metrie oubliée pour jamais, & que vous faites revivre, n'a pas plus de rapport avec la Philoſophie & l'Encyclopédie, que le Portier des Chartreux n'en a avec l'Hiſtoire de l'Egliſe; cependant vous joignez toutes ces accuſations enſemble.

Qu'arrive-t'il? votre délation peut tomber entre les mains d'un Prince, d'un Miniſtre, d'un Magiſtrat, occupé d'affaires graves, de la Reine même, plus occupée encore de faire du bien, de ſoulager les indigens, & à qui d'ailleurs les bienſéances de ſa Grandeur laiſſent peu de loiſir; on a bien le temps de lire ra-

pidement votre Préface, qui contient une feuille, mais on n'a pas le temps d'examiner, de confronter les Ouvrages immenſes auxquels vous imputez ces dogmes abominables; on ne ſçait point qui eſt ce la Metrie, on croit que c'eſt un Encyclopédiſte que vous attaquez, & les innocens peuvent payer pour le criminel, qui n'exiſte plus : vous faites donc beaucoup plus de mal que vous ne penſiez & que vous ne vouliez; & certainement ſi vous y refléchiſſiez de ſang froid, vous devriez avoir des remords.

Voulez-vous à préſent que je vous diſe librement ma penſée; voilà votre Piéce jouée, elle eſt bien écrite, elle a réuſſi; il y aurait une autre ſorte de gloire à acquérir, ce ſerait d'inſerer dans tous les Journaux une déclaration bien meſurée, dans laquelle vous avoueriez que, n'ayant pas en votre poſſeſſion le Dictionnaire Encyclopédique, vous avez été trompé par les extraits infidéles qu'on vous en a donné, que vous vous êtes élevé avec raiſon contre une morale pernicieuſe; mais, que depuis ayant vérifié les paſſages dans leſquels on vous avoit dit que cette morale étoit contenue : ayant lu attentivement cette Préface de

l'Encyclopédie, qui eſt un Chef-d'œuvre, & pluſieurs Articles dignes de cette Préface; vous vous faites un plaiſir & un devoir de rendre au travail immenſe de leurs Auteurs, & à la morale ſublime répandue dans leur Ouvrage, à la pureté de leurs mœurs, toute la juſtice qu'ils méritent; il me ſemble que cette démarche ne ſerait point une retractation, puiſque c'eſt à ceux qui vous ont trompé à ſe retracter, elle vous ferait beaucoup d'honneur, & terminerait très-heureuſement une très-triſte querelle.

Voilà mon avis, bon ou mauvais, après quoi je ne me mêlerai en aucune façon de cette affaire : elle m'attriſte, & je veux finir gaiement ma vie : je veux rire : je ſuis vieux & malade, & je tiens la gaieté un remede plus ſûr que les ordonnances de mon cher & eſtimable Tronchin : je me mocquerai tant que je pourrai des gens qui ſe ſont mocqués de moi; cela me réjouit, & ne fait nul mal. Un Français qui n'eſt pas gai eſt un homme hors de ſon élement : vous faites des Comédies, ſoiez donc joyeux, & ne faites point, de l'amuſement du Théâtre, un Procès criminel : vous êtes

actuellement à votre aiſe ; réjouiſſez-vous, il n'y a que cela de bon.

Siquid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti ; ſi non his utere mecum.

E' par fine, ſans compliment : Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

REPONSE DE M. PALLISSOT A LA LETTRE DE M. VOLTAIRE,

du 28 Juin.

VOUS voulez donc absolument, Monsieur, être l'écolier des Encyclopédistes; mais savez-vous qu'ils ont bien assez d'orgueil pour vous prendre au mot. Oh! vous sentez que je suis trop loin de vouloir jamais penser comme eux, pour vous en croire sur votre parole.

M. Did. . . vous parait innocent : à la bonne heure, Monsieur, je ne m'y oppose pas. C'est pourtant encore une chose dont vous persuaderez difficilement le Public. Au reste, je peut dire tout comme vous, *je ne le connais point, je ne l'ai jamais vû*; mais je dirai ce que vous ne voulez pas dire. Je l'ai lû, je ne l'entends point, je doute qu'il s'entende lui-même, & il s'ennuye.

Je n'ai jamais senti *questa rabbia detta gelosia.* Nous courons, Messieurs les Encyclopédistes & moi, une carriere bien différente. *Ils compilent, compilent, com-*

pilent. Moi, je fais de petits vers pour m'amuſer, & je lis les vôtres pour m'inſtruire.

Qu'eſt ce qu'un Abraham Chaumeix, à qui vous faites jouer un ſi grand rôle, qui donne des Mémoires à tant de gens, & qui (dites vous) pourrait bien m'en avoir donnés? Le pauvre diable! Il eſt bien loin de ſe ſoupçonner tant de malice. Hé! quoi, Monſieur,

L'inſecte inſenſible enſeveli ſous l'herbe
ne peut même vous échapper?

Eſt-ce pour m'intéreſſer que vous me repréſentez ces pauvres Philoſophes *ſub gladio*? Eſt-il bien vrai qu'on les perſécute? On vous trompe aſſurément, Monſieur. Des gens qui s'appellent eux-mêmes *les Légiſlateurs du monde*, *les Reformateurs de leur Siecle*, *les Tuteurs du genre humain*, & dont on ne fait que rire, ne feront accroire à perſonne qu'ils ſoient perſécutés. N'ont-ils pas d'ailleurs la reſſource *de jetter de tems en tems quelques vérités au peuple, pour lui apprendre à reſpecter les Philoſophes* *.

Moliere, il eſt vrai, ne reprocha ni à Cotin, ni à Ménage d'enſeigner une morale perverſe. C'eſt qu'ils n'avaient

jamais fait de traité de morale ; j'avais eu l'honneur de vous le dire.

Je ne m'attendais plus, Monſieur, à être accuſé de vouloir rendre M. d'Alembert odieux, après la maniere dont je m'étais expliqué avec vous ſur ſon compte.

Je conviens que mon Imprimeur ou mon Copiſte ont eu tort de faire une mépriſe, & de lui imputer un paſſage qui n'eſt pas de lui. Mais qui vous l'a dit, Monſieur, que ce paſſage n'était pas de lui ? Moi-même, qui ai corrigé de ma main cette faute dans l'exemplaire que j'ai pris la liberté de vous envoyer.

C'eſt encore moi qui, ſur le même exemplaire vous ai fait l'aveu qu'un autre paſſage attribué à M. Did. . . . ne ſe trouvait que dans les Lettres Juives.

Pourquoi donc me reprochez-vous ces deux erreurs que j'ai corrigées ? En bonne foi, Monſieur, vous ſçavez bien qu'en matiere de citations, je ne ſerais embarraſſé que ſur le nombre.

C'était donc un fou que ce la Métrie qui compoſait à Berlin des ſottiſes étant yvre. Je ne le connaiſſais que par ces deux vers :

* Cette phraſe eſt de M. Diderot.

Fléau des Médecins, il en fut la lumiere :
Mais à force d'eſprit tout lui parut matiere.

Et ce n'eſt pas là tout-à-fait le portrait d'un fou. Comme j'avais intitulé ma Piéce, *les Philoſophes*, & non pas *les Encyclopédiſtes*, j'ai crû que je pouvais puiſer des citations hors de l'Encyclopédie, & que toutes les abſurdités *pretendues Philoſophiques* appartenaient à mon plan. Or le Diſcours ſur la vie heureuſe eſt un ouvrage très-fertile en abſurdités de cette eſpece. On y traite la grande & inutile queſtion du bonheur, on y parle du bien & du mal moral, du juſte & de l'injuſte, &c. &c. &c. Ce n'eſt donc pas ſérieuſement que vous dites, Monſieur, que ce Livre n'a pas plus de rapport à la Philoſophie, que le Portier des Chartreux avec l'Hiſtoire de l'Egliſe.

Mais c'eſt trop vous importuner d'une *très-triſte querelle*; il eſt aiſé d'appercevoir que vous n'avez pas envie que j'aye raiſon. On a fait agir auprès de vous trop de reſſorts contre moi. Je n'en ſuis pas moins le plus ſincere de vos Admirateurs.

Je ne rougirais pas de me rétracter ſi j'avais eu le malheur d'être trompé, ou

le malheur, plus naturel encore, de me tromper; mais, Monſieur, je n'ai point écrit ſur des Mémoires; je ne lis point ceux de Maître Abraham, & j'ai ſous les yeux l'Encyclopédie & quelques-autres Livres. Vous les avez lus, ſans doute, vous, Monſieur, qui me conſeillez de les lire. Cela me ſuffit pour ſçavoir cé que vous en penſez. L'envie que j'ai eu d'être quelquefois plaiſant, m'a appris à me connoître en plaiſanterie. Le conſeil que vous me donnez en eſt une excellente, & je vois que vous êtes fort loin, Monſieur, d'être *un Français hors de ſon element*, car vous êtes très-gai.

Je conviens avec vous qu'il faut ſe réjouir, & qu'il n'y a que cela de bon. Auſſi je ferai comme vous. Je me moquerai, tant que je pourrai, des gens qui ſe ſont moqués de moi, *puiſque cela rejouit & ne fait aucun mal.*

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Monſieur,

Votre, &c.

Paris 7 Juillet 1760.

EXTRAIT*
DE LA RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

12 *Juillet* 1760.

* *Nous abrégeons à regret une Lettre charmante ; mais M.* Paliſſot *ne nous a pas permis d'en extraire davantage. Le début en eſt trop flatteur pour lui. Ce que bien d'autres s'empreſſeraient de rendre public, il le ſupprime, pour ne pas reſſembler à bien d'autres. Nous n'avons tranſcrit ſur l'original que les choſes qui ont le plus de rapport avec ce qui précede.*

. . . .

. . . .

. . . .

. . . J'ai lû les Vers du Ruſſe ſur les merveilles du ſiécle Il y a une note qui vous regarde. On dit que vous vous repentez d'avoir aſſommé ces pauvres Philoſophes qui ne vous diſoient mot. Il eſt beau & bon de ne point mourir dans l'impénitence finale ; pardonnez à

te pauvre Ruſſe, qui veut abſolument que vous ayez tort d'avoir inſinué que mes chers Philoſophes enſeignent à voler dans la poche. On prétend que c'eſt M. F... Curé de V... qui volait ſes Pénitentes en couchant avec elles, & ſes Pénitens en les confeſſant. Dieu veuille avoir ſon ame! A l'égard de la vôtre, je voudrois qu'elle fût plus douce avec mes Encyclopédiſtes, qu'elle me pardonnât toutes mes mauvaiſes plaiſanteries, & qu'elle fût heureuſe.

Je vous dirai ce que je viens d'écrire à... Il y avoit une vieille Dévote très-acariâtre, qui diſait à ſa voiſine, je te caſſerai la tête avec ma marmite. Qu'as-tu dans ta marmite? dit la voiſine. Il y a un bon chapon gras, répondit la Dévote. Eh bien! mangeons-le enſemble, dit l'autre. * Je conſeille aux Encyclopédiſtes, J.... M...... à vous tout le premier, & à moi, d'en faire autant.**

. . . .

. . . .

Voilà une . . guerre depuis le chien de diſcours de L. F. juſqu'à la viſion.

* » Ma foi, Juge & Plaideurs, il faudroit tout lier. «

** M. DE VOLTAIRE a raiſon.

LETTRE DE M. PALISSOT A UN JOURNALISTE,

A l'occasion de celle que M. Dalembert a fait insérer dans les Journaux.

MOnsieur Dalembert a raison, Monsieur ; ce n'est que par une méprise de copiste qu'il est question d'un de ses ouvrages dans la Préface de ma Comédie. J'ai corrigé cette erreur sur l'exemplaire que j'ai envoyé, il y a près de quinze jours, à M. de Voltaire ; & j'ai d'ailleurs, dans la Lettre que j'ai écrite à ce grand homme, rendu toute la justice que l'on doit aux talens & aux profondes connaissances de M. Dalembert.

J'ai corrigé aussi de ma main une autre erreur toute semblable qui tomboit sur M. Diderot. Il n'a point dit que » *les animaux ont une ame capable de toutes les opérations de l'esprit de l'homme, de concevoir, d'assembler les pensées, d'en tirer une juste consequence.* « Il y a des propositions

propoſitions infiniment plus hardies que celle-là dans le Livre de *l'Interprétation de la Nature*, & qui tendent auſſi à établir qu'entre l'animal & l'homme, il n'y a pas de *diviſion réelle ;* mais la propoſition que je viens de rapporter ne ſe trouve littéralement que dans les Lettres Juives.

Celle que l'on avait imputée par mépriſe à M. Dalembert, n'eſt point du Diſcours préliminaire du Dictionnaire Encyclopédique, tom. 1. Elle eſt du tome 7, pag. 789, au mot *Gouvernement*, à l'exception de ces paroles, *l'inégalité des conditions eſt un droit barbare*, qui ne devaient pas être compriſes dans la citation. On avait voulu ſeulement rapprocher ce principe du Philoſophe de Genève, d'une propoſition qui paraît être ſa conſéquence immédiate.

Cet article *Gouvernement* eſt d'un homme d'un mérite rare, qu'il ne faut pas confondre avec les Philoſophes, dont les ſyſtêmes devaient être expoſés au ridicule du Théâtre. Une propoſition condamnable ne peut être échappée que par inadvertence à M. le Chevalier de *Jaucourt*, qui a dépoſé beaucoup de vérités utiles dans un Livre où tant d'autres

n'ont répandu que des erreurs dangereuſes.

On m'a reproché, Monſieur, d'avoir puiſé mes citations ailleurs que dans l'Encyclopédie. Il eſt ſingulier que l'on me faſſe un tort d'un ménagement. J'ai fait une Comédie contre les faux Philoſophes en général, ou plutôt contre la fauſſe Philoſophie. Si je n'avais eu que l'Encyclopédie pour objet, j'aurais intitulé ma Piece : *les Encyclopédiſtes*. Mais non, Monſieur, il entrait dans mes vûes de rendre l'erreur ridicule par-tout où je croyais la découvrir. Spinoſa, Collins, Hobbes, Mandeville, &c. appartenaient à mon plan beaucoup plus encore que leurs imitateurs.

J'ai donc pû ſans-conſéquence citer un ou deux ouvrages de M. de la Métrie, tels que l'Homme Plante, & le Diſcours ſur la Vie heureuſe. Il eſt vrai que M. de Voltaire m'a fait l'honneur de m'écrire, à propos de ce dernier ouvrage, qu'il n'avait pas plus de rapport à la Philoſophie que le Portier des Chartreux à l'Hiſtoire de l'Egliſe ; mais M. de Voltaire me permettra de lui rappeller un extrait du Mercure de France. Juin, 1753, 1. vol. pag. 43.

» *Discours sur la Vie heureuse*, *impri-*
» *mé à Postzdam en* 1748. L'Auteur
» Déiste dit que nous sommes tout corps;
» qu'il est démontré par mille preuves
» sans réplique, qu'il n'y a qu'une vie
» & qu'une félicité; que la vraie Philo-
» sophie n'admet qu'un bonheur tem-
» porel; qu'il n'y a en soi ni vice, ni
» vertu, ni bien, ni mal moral; ni juste
» ni injuste; & il traite d'ignorans, de
» fanatiques & de bêtes arrogantes ceux
» qui n'adoptent pas ces maximes. «

Toutes ces questions sur le bien, sur le mal moral, sur le juste, sur l'injuste, sur la nature du bonheur, (& c'est l'objet essentiel de ce Discours,) sont assurément du ressort de la Philosophie.

Au reste, Monsieur, que la petite guerre cesse, & que les partisans de l'Encyclopédie ne tirent aucun avantage, & des ménagemens que j'ai eus, & de quelques méprises de copiste. Je connais beaucoup les ouvrages dont j'ai parlé, & je ne lis point les extraits d'Abraham Chaumeix, ni ceux du Journal Encyclopédique. En ne consultant que ma mémoire, j'aurois fait plus de citations; mais je n'ai pas voulu me fier à sa fidélité. J'ai sous mes yeux l'Encyclopédie

& quelques autres Livres. Je peux donner une nouvelle édition de ma Préface ; & ſi les citations amuſent, j'en porterai le nombre juſqu'à mille & une. Abſurdités pour abſurdités, cela pourrait divertir autant que les Contes Arabes.

FIN.

LES QU'EST-CE? A L'AUTEUR DE LA COMÉDIE DES PHILOSOPHES.

En vérité, Monſieur, les Sages ſont à plaindre ;
Et vous êtes, pour eux, un adverſaire à craindre !
Com. des Phil. Act. II. Sc. V.



M. DCC. LX.



LES QU'EST-CE?

A L'AUTEUR DE LA COMÉDIE DES PHILOSOPHES.

En vérité, Monsieur, les Sages sont à plaindre;
Et vous êtes, pour eux, un adversaire à craindre!
Com. des Phil. Act. II, Sc. V.

QU'EST-CE que ce Poëte, qui nous donne une si misérable Comédie? C'est un homme qui n'a pas même l'idée du Théâtre; répond-t-on, Monsieur; qui a cru suppléer à son incapacité par des injures grossières, qui a fait mille souplesses pour acquérir le titre d'homme de lettres, qui a employé des amis pour s'en faire revêtir, & qui, pour leur en marquer sa reconnoissance, les déchire à belles dents.

Qu'est-ce que la pièce que vous donnez au public, Monsieur? Une Comédie, ou une Satyre? Ce n'est point une Comédie: car la Comédie n'attaque point les personnes, mais les ridicules & les

paſſions. Ce n'eſt point une Satyre ; celle-ci n'épargne point les perſonnes, mais elle ne leur reproche que des vices ou des défauts véritables. Les anciens déchiroient ceux de leurs contemporains qui s'étoient rendus mépriſables ; mais ce qu'ils leur imputoient étoit de notoriété publique : & votre pièce eſt un tiſſu de calomnies & d'horreurs, ſi manifeſte, que tous les ſpectateurs ſenſés conviennent qu'il n'y a qu'une imagination déréglée qui ait pu forger cet Ouvrage horrible. Qu'en eſt-il arrivé, Monſieur? On a voulu voir ſi le critique ſoutiendroit le parallèle avec les perſonnages qu'il a joués. On a fouillé dans votre conduite ; on a examiné votre vie, ſurtout depuis que vous vous êtes donné en ſpectacle.

Qu'eſt-ce que ce titre qu'il prend, *de pluſieurs Académies?* Pourquoi ne les nomme-t-il point? Une telle énummération eût été d'un grand relief pour un nom comme le vôtre: voici ſans doute la raiſon de votre ſilence à cet égard. Convaincu que vous ne faites pas un grand honneur à ces Compagnies, c'eſt pour les ménager que vous ne les nommez point ; c'eſt pour leur ſauver le reproche qu'on pourroit

leur faire d'avoir reçu un pareil membre : on doit assurément vous sçavoir gré d'une précaution si sage. *De plusieurs Académies !* Que cela est modeste ! Que cette tournure est ingénieuse !

Qu'est-ce que l'Auteur *des Philosophes*, dit l'un ? C'est, répond l'autre, un fort honnête homme, que son père a eu l'inhumanité de chasser de chez lui de peur qu'il ne communiquât ses talens à ses autres enfans ; c'est, reprend l'autre, un esprit, qui lui-même, s'est mis au-dessus des préjugés. Si, dans les revers de fortune qu'il a essuyés, il a bien voulu être déshonoré par sa chaste moitié, c'est qu'il s'en faisoit une ressource contre la disette : aussi lui rend-t-on la justice d'avouer que dès que sa situation est devenue plus heureuse, l'objet de ses complaisances n'a pas tardé à être la victime de son repentir. Bon ! bon ! poursuit un troisième, voilà un prêcheur sans mission qui nous reproche des torts & qui a fait cent fois pis. Il dit que les Philosophes sont dangereux dans la société.

Il *les soupçonne*
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

Qu'a-t-il aimé, lui ? Ses devoirs ? Il s'est

fait remercier dans tous les emplois où on l'avoit mis : ses amis, s'il en a, si l'amitié est fondée sur le rapport des sentimens & des inclinations, ces amis ne lui font guère d'honneur : en est-il quelqu'un qui ne soit pas de cette trempe? Leurs services ont été acquittés par les plus grandes noirceurs. On en connoit un qui l'ayant introduit dans une maison, à qui il doit en grande partie sa nouvelle fortune, a cessé d'y aller lui-même pour n'y être pas en butte à ses odieux procédés. Et ce Relieur, jadis de vos amis, (car son état quadre trop peu aujourd'hui avec celui d'un homme comme vous, pour qu'il en soit encore) qui vous a donné l'argent sa poche pour vous assister dans vos besoins, qui a même vendu ses meubles par ce louable motif, & à qui vous devez encore tout ! l'avez-vous bien aimé ce pauvre Relieur, qui s'est réduit à la mendicité ? Sans doute : la preuve en est claire. Vous lui avez donné des billets pour aller à votre pièce : cela ne vaut-il pas bien de l'argent ? Aime-t-il ses protecteurs ? Oh ! pour ceux-ci, il y a apparence que s'il ne les a pas aimé, du moins il les caresse & les importune

beaucoup. Mais ne ſe repentent-ils point de s'être employés pour lui ? Ils s'en repentent avec raiſon : s'il eſt flatteur pour eux d'avoir réuſſi dans les entrepriſes où il les a engagés, il ne leur eſt pas moins douloureux d'avoir compromis leur crédit pour un ſujet ingrat & qui ſe rend mépriſable à tout l'univers. Ne vous y trompez pas, Monſieur ; tel qui vous a applaudi dans la chaleur du premier mouvement, friſſonne d'horreur contre vous après la réflexion. Trouvons-nous des gens qui flattent, qui ſervent nos paſſions, nous les aimons d'abord : le rapport des ſentimens produit ce premier effet. Sommes-nous revenus de notre aveuglement, où nous appercevons-nous qu'on a exagéré les torts, notre indignation change d'objet, & elle tombe toute entière ſur l'inſtrument odieux qui a pu ſe prêter à la calomnie. Vous verrez ceux qui s'extaſioient ſur les beautés de votre pièce, revenus de leur première yvreſſe, ne trouver en vous qu'une plume dangereuſe par ſa noirceur, & toujours prête à ſe tourner contre ſes plus grands bienfaiteurs. Un homme qui a pu expoſer en public de telles infamies, paſſe, avec raiſon, pour être capable de

tout, & dès-là eſt un monſtre qu'on ne peut trop fuir.

Qu'eſt-ce que cet homme qui traite en plein Théâtre, de fripons, des gens qui n'ont jamais fait le moindre tort à perſonne ? C'eſt, continue celui-ci, un homme qui a toujours été noyé de dettes ; même dans les ſituations les plus brillantes où il s'eſt trouvé, qui n'a jamais payé le quart de ſes créanciers ; & s'il en eſt qui, comme un certain Cordonnier & un certain Tailleur *, l'ayent forcé de les ſatisfaire, il leur a fait perdre le plus qu'il a pu ; & quelques qu'ayent été les loix qu'il leur a faites, ils les ont acceptées pour ne pas tout perdre.

Pluſieurs particuliers, entr'autres un Colporteur, ont fait des oppoſitions entre les mains des Comédiens pour s'aſſurer de ce qui lui revient du produit de ſa pièce. On aſſure qu'il a fait paſſer les meubles qui lui reſtent, & ſur leſquels il n'a pas donné un ſols pendant ſix ans, au nom de ſon frere, pour les mettre à l'abri des Alguaſils du Pont S. Michel. Tout le monde ſçait que les Fermièrs Généraux ont ſaiſi les revenus de P. ſur

* L'un, ſur 92 l., a perdu un louis ou dix écus; l'autre, ſur 100 l., une vingtaine de piſtoles.

les Gazettes, pour une somme considérable qu'il leur doit, en reste d'une recette qu'il a faite pour eux à Avignon, & que la banqueroute, vraie ou fausse, qu'il a prétendu lui avoir été faite par un homme qu'il avoit commis à cette recette, ne l'a pas empêché de perdre son procès au parlement, & ne diminue point les soupçons qu'on a pu former contre sa fidélité.

Qu'est-ce qui lui a donné le droit qu'il a sur les Gazettes Etrangeres? C'est, ajoute celui-là, une petite friponnerie. Un Chevalier de S. Louis ayant formé le projet de tenir les Gazettes dans un bureau réglé, s'associa un homme de lettres pour suivre une opération qui n'étoit pas de son ressort. Cet associé crut qu'en joignant ses protections à celles de M. P. l'affaire réussiroit plus promptement: il en parla à celui-ci, qui accepta la proposition avec d'autant plus de chaleur, qu'il se voyoit sans ressource. Le Chevalier ne voulant pas paroître, par délicatesse, se contenta d'une promesse de mille écus de rente en cas que son projet réussît. Le nouvel associé sollicite, presse, attendrit, flatte, dans cet intervalle: il écrivoit à l'homme de lettres qui lui avoit donné part dans cette affaire, &

le traitoit de ſon cher aſſocié. Il obtint, enfin le privilége, mais il ſupprima le nom de celui-ci, & allégua pour excuſe, que ſon protecteur n'avoit voulu y mettre que le ſien. Ainſi, l'inventeur de ce projet, homme qui a bien ſervi l'Etat, a été fruſtré d'une récompenſe qui n'étoit point une charge pour le Gouvernement ; ſon premier aſſocié à trouvé dans l'excluſion qu'on lui a donnée le prix de ſa franchiſe & d'une amitié inconſidérée. Ainſi, M. P. eſt ſeul poſſeſſeur d'un bien qu'il a extorqué.

Qu'eſt-ce qui a pu vous engager à faire une pareille piéce ? Les ſuppreſſions faites par le Gouvernement de certains livres ? Notre miniſtére eſt trop ſage pour laiſſer paſſer des principes contraires aux bonnes mœurs, à la religion & aux loix. Vous deviez vous en rapporter à ſa prudence, toujours meſurée, même dans les peines qu'elle inflige ? Vouliez-vous lui prouver que vous penſiez comme elle à l'égard de ſes ouvrages ? C'eſt fort bien fait de reconnoître ſa juſtice. Mais vous ſeriez-vous imaginé qu'elle avoit beſoin de vôtre aveu pour s'aſſurer de l'applaudiſſement univerſel qui lui eſt dû ? Ignorez-vous qu'une pareille idée eſt pour elle un véritable outrage ? feroit-ce un

beau zéle pour la religion & la pureté des mœurs qui vous auroit guidé ? Vous feriez bien louable en ce cas. Mais quelles preuves de rigidité avez-vous données en matiere de religion & de morale ? Leur défenfe fait toujours honneur ; mais ne fçavez-vous pas que la meilleure maniere de prêcher les mœurs, c'eft d'en avoir ; & que la religion fe foutient par les œuvres, & non par les paroles ? N'avez-vous pas fait attention (permettez-moi une comparaifon profane dans une matiere auffi augufte) aux huées éclatantes du parterre, quand un acteur étoit, par fa conduite, en contrafte avec les fentimens de fon rôle ? Jugez d'après cela l'effet que doit produire, contre vous, la piéce que vous donnez au public. Elle indigne contre l'Auteur, non feulement parce qu'il vaut moins que ceux qu'il veut corriger, mais même parce qu'un défenfeur répréhenfible déshonore & avilit toujours la meilleure caufe.

Je fçais que plufieurs de vos amis vous affurent qu'on nuit beaucoup moins aux mœurs & à la religion par la conduite la plus déréglée, que par des principes erronnés. Vous ne feriez pas mal de raffembler dans un ouvrage toutes les rai-

ſons dont on a appuyé ce ſyſtême chez vous, & d'en faire préſent au public. Je ne doute pas que ces raiſons ne ſoient très-ſolides ; & la nouveauté de l'opinion, eſt le garant du ſuccès d'un tel ouvrage. En effet, tout le monde peut donner à outrance dans tous les déſordres, ſe livrer à toute ſorte de libertinage, & de débauche. Qu'eſt-ce que cela peut faire aux mœurs & à la religion, ſi tout le monde en parle avec reſpect ? En vérité, une telle idée ſuffit pour porter votre nom à l'immortalité ; plus j'y réfléchis & plus je la trouve digne de l'Auteur des Philoſophes. Avec des vues auſſi ſaines, & des moyens auſſi infaillibles, vous allez faire une réforme complette ; vous allez ramener les mœurs à leur ancienne pureté, les hommes à la raiſon, & la religion à ces beaux jours voiſins de ſon établiſſement, où chaque diſcours de ſes apôtres lui valoient des triomphes.

Qu'eſt-ce que cet écrivain qui cherche à couvrir de ridicule les philoſophes de nos jours? C'eſt un bel eſprit, répond-t-on. Un bel eſprit ? Quelle différence y a-t-il donc pour les ſentimens, entre le bel eſprit & le philoſophes ? Aucune. L'Auteur même le prouve, en confondant

dans ſa piéce (je ſuis toujours le rapporteur des raiſonnemens faits contre vous) la qualité de bel eſprit, avec celle de philoſophe. Je ne crois pas qu'il ait de prétention à cette derniere ; mais ſûrement il ne ſçauroit pas bon gré à ceux qui voudroient lui diſputer les droits qu'il ſe croit, à l'autre. Si l'Auteur eſt bel eſprit, s'il met dans pluſieurs endroits de ſa piece, les beaux eſprits au rang des philoſophes, on peut en conclure que la littérature a ſa part des imputations qu'il fait à la philoſophie. Voyons ſi elle les mérite.

Qu'eſt - ce qu'un bel eſprit dans l'uſage. Entrons dans ces cercles, dont ils ſont le principal ornement, dont ils ſont la piece fondamentale. Qu'y voyons-nous? des gens occupés à plaire, & qui employent tout ce qui peut les conduire à ce but. Leur premier moyen eſt de tourner en ridicule & les choſes & les perſonnes ; le gouvernement, les mœurs, les vertus, la religion, tout eſt de leur reſſort. Les Rois, les Miniſtres, les Magiſtrats, paſſent par leurs pinceaux. On careſſe les erreurs ; on applaudit aux vices du cercle ; on déchire les abſens ; on mine peu à peu ceux qui y ont trop d'empire ; on rit aux dépens des amis ;

on exagére les défauts des uns, on empoisonne les belles actions des autres; on éleve les sottises. L'intérêt, les passions particuliéres, l'envie prononcent sur tout, & décident de tout. Les talens sont en butte aux railleries; les préférences s'accordent à la flatterie; les honneurs à l'opulence ou au crédit. Les anecdotes des familles, les intrigues amoureuses, servent de matiere à leurs talens. Les épigrammes coulent de source; les historiettes soutiennent l'attention; les satyres piquent & réveillent la curiosité. Les contes en vers, des avantures connues servent d'intermédes aux amusemens. Que de faux raisonnemens; que de déclamations contre tous ce qui mérite des égards ou du respect! Tel est, en racourci, le tableau de ces petits théâtres où les beaux esprits s'épuisent pour amuser & se rendre nécessaires. Personne, d'après cela, peut-il douter que le bel esprit ne soit aussi nuisible aux mœurs que la philosophie? On fait plus, Monsieur, on prétend qu'il l'est davantage. En effet, le bel esprit est plus agréable, plus séduisant que les raisonnemens arides des philosophes: il est à la portée de plus de monde. Les beaux esprits sont en plus

grand nombre que les philoſophes. Le but des faux principes d'une certaine philoſophie eſt plutôt connu, elle attaque des choſes dont la créance eſt un devoir gravé dans tous les cœurs, & par l'auteur de notre être, & par l'éducation. Le bel eſprit, au contraire, par le ridicule qu'il jette à pleines mains ſur les devoir de la ſociété ; ſéduit plus sûrement en inſpirant aux hommes la crainte d'eſſuyer la malignité de ſes épigrammes. On ne rougit point d'avoir de la religion, on rougit de paſſer pour ridicule.

Qu'eſt-ce que vous attaquez ? Des gens qui, par leurs talens font honneur à leur ſiécle & à leur patrie ? J'en conviens, direz-vous : mais ils ont ſoulevé contre eux l'Egliſe & l'autorité ſuprême. Cela eſt vrai, à l'égard de quelques-uns. Mais l'Egliſe ne veut point perdre ſes membres. La charité, dont Jeſus-Chriſt a donné tant d'exemples, anime toujours ſes arrêts. Elle corrige, mais en mere tendre dont la compaſſion tempére la ſévérité. Elle fuit les éclats, & attend avec patience le retour de ſes enfans égarés. C'eſt cette douceur, un de ſes plus auguſtes caractéres, qui a détruit les idoles, & qui lui a fait des Proſélites de

ſes perſécuteurs. Elle ne juge point à la rigueur des enfans qui lui laiſſent quelque eſpoir de repentir. De quel œil penſez-vous qu'elle voie le tiſſu de vos calomnies, elle qui fait un crime capital de la médiſance ?

N'avez-vous pas remarqué que le Souverain, en condamnant les productions de leur eſprit, en les puniſſant même de leur témérité, a eu pour leur perſonne, en qualité de ſujets & d'hommes, des ménagemens qui devoient vous ſervir de régle. La voie de la critique vous étoit ouverte ; c'eſt par la force des raiſons qu'on ramene les Citoyens à leurs devoirs, & non par des noirceurs & des infamies qu'ils ne méritent pas dans les principes de la charité, & dont il eſt honteux à un écrivain, quel qu'il ſoit, de ſe nommer Auteur. C'eſt au Légiſlateur à décerner les peines dûes aux infracteurs de ſes décrets. C'eſt à ſes ſujets à ſe prémunir contre le mauvais exemple de la déſobéiſſance, & à gémir en ſecret ſur des concitoyens aveuglés par l'enthouſiaſme, & entraînés par le coupable empire de leur imagination.

La perſonne d'un ſujet eſt le premier bien des Souverains ; c'eſt attenter à leur

leur puissance, c'est empiéter sur leurs droits augustes que de vouloir en disposer ou les attaquer. Telle est la source de cette belle Loi, malheureusement très-négligée, qui défend aux écrivains de s'en prendre aux personnes, en leur abandonnant les écrits; loi qui devroit être le premier mobile des hommes que la nature a doué de talens capables d'éclairer leurs semblables, & dont l'inobservance abandonne au mépris public un tas d'Auteurs qui ne trempent leur plume que dans le fiel, & dont les ouvrages tirent tout leur prix de la méchanceté qui les a dictés.

Tant que les hommes conservent le droit de Citoyens, la raison, l'équité naturelle veulent que nous les regardions comme nos semblables; si elles nous défendent de les imiter, elles nous ordonnent de les éclairer & de les gagner par la douceur & la noblesse des procédés. D'ailleurs il en est de l'ordre des Philosophes comme de tous les autres; les foiblesses, les fautes sont attachées à l'humanité: il y en a toujours quelques-uns qui payent ce tribut d'une maniere plus éclatante; mais c'est la plus criante injustice que de confondre tous les mem-

bres d'un ordre quelconque avec ceux-ci. Combien de gens ſont déchirés dans votre piece, à qui l'Etat n'a jamais rien reproché, à qui il a accordé des penſions qui ſont autant d'honneur au Souverain qu'au ſujet, qui excitent chaque jour l'admiration de l'Europe, & qui attirent les bienfaits des Puiſſances Etrangeres, qui ſe croyent heureuſes de pouvoir donner par-là le droit de Citoyens à des gens que le Ciel a envoyés pour honorer leur patrie, & pour éclairer l'Univers.

Qu'eſt-ce qui a pu vous engager à tourner M. R. en ridicule? A-t-il parlé, a-t-il agi contre les mœurs? Tous ſes ouvrages ne ſont-ils pas marqués au coin du zele le plus fort pour leur pureté? Sa vie n'eſt-elle pas un exemple continuel de candeur, de déſintéreſſement & de probité? Sçavez-vous ce qu'une telle audace a fait dire? Permettez-moi de vous le répéter. Je ſouhaite que ces vérités dures mais inconteſtables, vous inſpirent à l'avenir plus de circonſpection. On dit donc que vous n'avez pû ſouffrir, ſans humeur, le contraſte des mœurs de ce Philoſophe avec les vôtres; que vous n'avez attaqué ſa

mémoire que pour le punir de la honte & des remords que vous a causés ce contraste. L'un, ajoute-t-on, avec des talens supérieurs, a vécu long-tems inconnu, & a fait tous ses efforts pour mourir tel; l'autre, en sortant du Collége présumant tout de son génie, s'est mis sur les rangs, & il n'a pas tenu à lui d'occuper le premier que son amour-propre seul avoit affecté. Celui-ci, après un chef-d'œuvre qui lui ouvroit la porte des plus grandes maisons, a refusé toutes les offres obligeantes, est resté dans sa retraite & a rejetté la fortune pour vivre heureux. Celui-là, après une Tragédie qui n'a pû soutenir quatre représentations, a brigué la faveur des Grands, a cru que les plus hautes protections lui étoient dûes, & a fait jouer tous les stratagêmes pour s'attirer les honneurs d'une célébrité à laquelle il ne parviendra jamais. Le Philosophe peu jaloux de la réputation que ses ouvrages lui attiroient, voulut du moins marquer sa reconnoissance à ses concitoyens par un travail qui leur fût utile; à peine le bel esprit fut-il placé, que convaincu qu'il n'ignoroit plus de rien, il crut devoir faire payer à la société un

travail qui n'étoit guères de son goût ; fit des dettes & duppa tout ce qui prêta l'oreille à ses vaines promesses.

Rousseau n'eut jamais d'ambition que pour la médiocrité, & il fut toujours riche. P. voulut d'abord prendre de grands airs, & ce qui auroit pû faire subsister trois familles, ne le faisoit pas vivre trois mois. L'un refusa constamment le prix de ses travaux, quand on voulut faire parler la générosité ; l'autre exagéra toujours ses services, extorqua ce qu'on lui refusoit, & prit ce qui lui étoit dû comme ce qui ne l'étoit pas. L'un s'est enfui secrettement des maisons où on l'avoit entraîné à force d'importunités ; l'autre s'est introduit dans celles dont on étoit résolu de l'exclure. . . . . Vous voyez par cette suite de faits si opposés & contre lesquels il vous est impossible de réclamer, si votre Piece fait penser bien favorablement de vous. Vous voyez, dis-je, que quand on a autant de reproches à se faire que vous en avez, le plus sage est de ne point se compromettre & de ne point donner lieu à des retours fâcheux sur nous-mêmes.

Qu'est-ce que cette idée, de faire mar-

cher un pareil homme a quatre pattes ? Elle prouve que vous avez été réduit à tourner en ridicule la rigidité de ses mœurs, & que le poison de votre Satyre n'a pu entamer cet Ecrivain par aucun autre endroit. Mais est-il permis de rire aux dépens de personnes aussi estimables, n'est-ce pas porter la plus cruelle atteinte au droit naturel ? Comment voulez-vous qu'on croie tout ce que vous dites contre les Philosophes ? Si, pour égayer votre Satyre, vous avez été obligé de jouer un des hommes de notre siécle, qui a fait le plus d'honneur à la vertu, au sçavoir & à l'humanité. Sans doute que vos adulateurs vous ont félicité d'une idée si heureuse & si plaisante ? Il est dommage qu'elle ne vous appartienne pas. On pourra la voir dans une réponse que Monsienr de Voltaire fit à Monsieur Rousseau, & où Monsieur de Voltaire plaisante en ami & en homme instruit.

Mais, me direz-vous peut-être, les anciens que vous venez de citer contre moi, m'ont donné l'exemple de la piéce que j'ai faite. Aristophane n'en a-t-il pas fait une toute pareille contre Socrate ? D'accord; mais Aristophane la fit par or-

dre du Gouvernement & des Magiſtrats d'Athenes, & il s'en faut beaucoup que la permiſſion que vous avez obtenue de jouer la vôtre, ſoit de la même force que l'ordre, que l'Auteur Grec reçut de compoſer la ſienne. Mais, ſuppoſons que cette permiſſion ſoit équivalente. Ariſtophane a fait rire les Athéniens pendant quelques jours : mais, dès que Socrate fut mort, les Athéniens reconnurent leur injuſtice, en pleurerent, la mémoire de Socrate fut parmi eux, comme elle eſt encore parmi nous, dans la plus haute vénération, & Ariſtophane devint l'objet de la haine publique. Athénes ne vit plus dans ce Poëte qu'un inſtrument trop docile de ſa foibleſſe, & elle en penſa comme les grands, qui ſe ſervent quelquefois des traitres, penſent de ceux-ci. Ajoutons qu'Ariſtophane ſe trouvoit dans des circonſtances plus favorables que vous. La Comédie, encore en ſon berceau de ſon tems, étoit toute ſatyrique, les particuliers un peu conſidérables, & même les premiers Magiſtrats étoient communément l'objet de ſes traits. N'eſt-il pas honteux pour vous que la Comédie ayant parmi nous commencé avec éclat, & ayant dès-

lors été épurée d'une licence ſi groſſiere, vous ayez prêté votre plume pour la ramener à ſon ancienne barbarie? N'eſt-il pas honteux pour la France d'avoir en quelque façon fini par où la Grèce a commencé? Si celle-ci eſt excuſable, le ſerons-nous, nous qui avons contre nous ſon exemple & notre propre goût pour la bonne Comédie? Que le dépit que marqua, à ce qu'on raconte, une Actrice, en ſortant de la premiere repréſentation, fait d'honneur à ſon ame. Ses expreſſions méritent d'être rapportées ici. » Il eſt honteux, dit-elle, & déshonnorant pour vous, (elle s'adreſſoit » à ceux qui avoient repréſenté la pié- » ce) d'avoir joué des gens éclairés, à » qui on ne peut rien reprocher du côté » des mœurs & de la conduite. Je ne » veux point partager avec vous le pro- » duit de cette mauvaiſe ſatyre «; paroles qui devroient être gravées dans le cœur des jeunes Auteurs, que votre exemple pou rroit corrompre! paroles qui vous feront un reproche éternel, & qui ſerviront ſans ceſſe à vous couvrir de honte! Quoi! des Comédiens penſent ſi généreuſement, & des Auteurs, dont ils expriment les idées, excitent

leur déſeſpoir par leurs odieuſes productions? Il faut avoir bien peu d'ame pour ſoutenir de pareils reproches.

Qu'eſt-ce qu'une certaine aventure du Pont-Royal, qu'on dit vous avoir fait garder l'appartement pendant pluſieurs jours. C'eſt par là, dit-on, que vous avez commencé à recevoir le digne prix de votre rare compoſition ; il eſt vrai que vous n'avez pas dû prendre de bon cœur cette récompenſe à la Turque. Mais cela ne doit pas vous effrayer pour la ſuite. Il nous eſt toujours bien doux de recevoir du public l'accueil que nous en méritons.

Avant d'entrer dans un certain détail de votre ouvrage, vous me permettrez de rapporter ici un paſſage d'une de vos très-petites lettres ſur de grands Philoſophes » en examinant de près des » ouvrages qui promettoient de ſi gran- » des choſes, *ils trouveront* que les uns » étoient copiés ſervilement de Bacon, » ſans que l'on ait jugé à propos d'a- » vertir le public, & que d'autres ne » contenoient que des penſées mille fois » rebattues.« Ce reproche peut être fondé ou non, ce n'eſt pas le lieu d'approfondir cette matiere ; mais voici comme je

raiſonné : vous avez mis dans votre piéce des ſituations, des ſcènes & des vers entiers que vous avez pillés. Les unes des femmes ſçavantes, du Méchant, & les autres de Boileau. Comme celui-ci *languiroit triſtement à la terre attaché*, celui-là de Sémiramis, *& nous ſommes perdus, ſi nous nous diviſons*; & cet hémiſtiche de l'Œdipe de M. de Voltaire; *laiſſons en paix ſa cendre*, que vous rendez par celui-ci, *laiſſons les morts en paix*. Il vous eſt, Monſieur, bien difficile de faire aucun reproche qui ne vous ſoit pas applicable. Seriez-vous fâché qu'il fallût de trop grands efforts d'imagination, pour vous réfuter? Eh! M., par où ne peut-on attaquer une piece ſi découſue, ſi démentelée que la vôtre?

La Comédie des Philoſophes ſemble calquée ſur les femmes ſçavantes, à cette différence près que dans cette derniere tout intéreſſe, tout plaît parce que tout eſt vrai & bien amené, & que dans la premiere tout eſt faux, tout eſt groſſier, tout eſt méchant. Ce n'eſt, comme diſoit quelqu'un, qu'une feuille de F... miſe en action. Examinons les deux ſeuls caractères qui étoient le

plus fufceptibles d'ornemens, ceux de Damis & de Rofalie.

Damis eft un Officier cru fur fa parole; éperdûment amoureux, & qui vient avant le jour voir fa Maîtreffe, fans qu'il fe donne la peine de s'excufer d'une vifite fi précipitée. Rofalie fe prête de la meilleure grace du monde à ce rendez-vous nocturne. Dès le premier mot qu'elle prononce, Damis voit clairement qu'elle eft auffi preffée que lui de voir finir leur mariage. *Je fouffre autant que vous*, lui dit-elle, cela eft très-modefte! Son exactitude au rendez-vous n'eft pas moins décente. On fent que l'Auteur a le ton de la bonne compagnie. Il eft vrai que Marton fait entendre à Damis qu'il ne doit plus fe flatter d'obtenir de pareils rendez-vous, qu'il n'ait fait une vifite à Cydalife, ce qu'il promet pourvû que Marton travaille à le faire rentrer en grace. Pour lui il ne s'en donne pas la peine, il a une longue converfation avec Cydalife, à qui il ne parle prefque point de fon amour, & dont il reçoit fon congé très-philofophiquement, après avoir long-temps parlé contre la Philofophie. Rofalie preffe un moment fa mere de lui donner Damis pour

époux; celle-ci lui répond que Valere ſera cet époux, & qu'elle ne doit plus ſonger à Damis. Cette Amante paroît un peu fâchée, mais Marton la raſſure & lui promet de détromper ſa mere. Roſalie la croit & ſe livre à la joie. Voilà aſſurément des Amants d'une nouvelle étoffe! Il eſt aiſé de voir que l'amour ne ſympatiſe pas avec la paſſion qui domine dans la Piece.

Qu'eſt-ce que votre intrigue? c'eſt un nœud qui eſt ſi imperceptible qu'on ne peut le voir qu'avec vos yeux; il n'eſt fondé ſur rien, ſi on excepte les injures qui rempliſſent chaque Scene. Ces mots ſur-tout qui ferment preſque toutes les Epigrammes, *coquettes juſqu'au ſcandale. Sots, impoſteurs, charlatans, perturbateurs, fripons*. Voilà, ſans contredit, les meilleures plaiſanteries de la piece. Le billet qui ſert au dénouement, n'eſt-il pas d'une heureuſe invention? on compte pourtant deux ou trois tirades d'aſſez beaux vers; mais le reſte de la piece eſt d'une verſification lâche, triviale, & tout au plus remplie de ces expreſſions communes. *En vérité, il eſt vrai, parbleu, à vrai dire, ma foi*, &c. Les plus belles Scenes, c'eſt-à-dire,

celles qui auroient pu le devenir, sont totalement manquées. Celles du deuxiéme acte entre Damis & Cydalise, pouvoit être un chef-d'œuvre entre les mains d'un homme de génie; c'étoit-là qu'il falloit étaler toute la force d'une excellente logique; c'étoit-là que la bonne philosophie devoit triompher pleinement de la dialectique sophistiquée; mais du génie! du génie! à vous, Monsieur! convenez-en, cette monnoye est aussi peu connuë chez vous que la fidélité dans les engagemens. La facilité avec laquelle Cydalise se rend à ce que ce billet contient sur la foi de ses domestiques, est un trait qui seul vaut la piece. La dispute entre Rosalie, qui ne veut pas croire que sa mere lui destine un autre époux que Damis, & Marton qui veut lui persuader le contraire, est très-plaisante; mais elle ne vaut pas, sans doute, *le jeune homme prends, & lis* répété sept à huit fois; & la réponse que vous fîtes à un de vos amis qui vous faisoit observer que le parterre s'étoit plaint de tant de répétitions, est très-sensée. Moliere a mis son *Quoiqu'on die* jusqu'à dix ou douze fois; les grands hommes sont imitables en tout. Cette imitation fait l'é-

loge de votre goût, & est un titre pour une qualité que vous méritez plus que personne.

O Nation ! autrefois le modele de ses voisins pour le génie, le bon goût & le théâtre, jette un coup d'œil sur la postérité ; vois avec quel frémissement, quelle indignation elle envisage ta fureur pour une piece qui est une tache éternelle pour le siecle. Elle ne peut croire que tu ayes pu, je ne dis pas courir cet ouvrage monstrueux, mais en soutenir une seule représentation. Comment concilie-t-elle ce cri général qui s'éleva contre l'Auteur, & contre la piece, & cette frénésie tumultueuse qui porta le François jusqu'à mettre ses jours en danger pour jouir de cet odieux spectacle ? Quoi ! dit-elle, ils sont indignés qu'on joue, sous le titre prostitué de Comédie, l'assemblage de toutes les scélératesses, & leurs yeux s'en repaissent avidement ! est-ce la preuve d'une corruption générale ? je ne puis le croire. Est-ce le comble de la contradiction & de l'inconséquence ? je le crains, & j'en gémis. Est-ce curiosité ? elle est abominable. La plus saine, la plus respectable partie de la Nation partage-t-elle avec la plus vile po-

pulace l'amuſement barbare que celle-ci ſe procure, à ces exécutions que la ſureté publique a rendu néceſſaires ? Y a-t-il pour elle un ſi grand plaiſir à voir perſécuter ſes ſemblables, à voir déchirer ſes concitoyens ? La ſatyre la plus outrée, la calomnie la plus atroce ont-elles le droit de leur ôter le repos que l'autorité ſe plaît à leur laiſſer. Eſt-ce pour elle un devoir de l'aigrir contre les ſujets dont le Monarque peut ſe plaindre, & de faire taire ſa clémence ? O Nation ! continue avec douleur cette même poſtérité, une conduite ſi biſarre vous arrache encore tous les jours des larmes ſur le ſort de Socrate, de Galilée, de Deſcartes, & vous expoſe au même mépris que les Athéniens, & le ſiecle de ces deux reſtaurateurs de la Philoſophie, ont mérité. o P. de M. *de pluſieurs Académies*, pouvez-vous ſoutenir le jour qui vous éclaire après un forfait ſi inoui ! Ce jour ne vous expoſe-t-il pas ſans ceſſe aux regards de vos concitoyens, ne vous livre-t-il pas à chaque inſtant à l'exécration la plus légitime ? Votre nom paſſera peut-être à la poſtérité ; mais ce ſera pour en être l'opprobre, pour éterniſer la honte qui eſt attachée à tous vos pas,

ce sera pour être à côté de celui d'un Zoïle & d'un Eratostrate. Pouvez-vous lever les yeux que vous ne le lisiez ce nom écrit en lettres de sang sur le front de tout ceux que vous rencontrés? Il sera éternellement confondu au coin des rues, avec ceux de ces êtres dénaturés & pervers qui payent sur un échafaud les forfaits dont ils se sont rendu coupables envers la société, & le lien sacré des loix. Je toucherois un mot du style de votre ouvrage, Monsieur; mais ce que j'ai dit du ton général qui y régne peut suffire. Je dois cependant vous avertir que le mot *Officier* est de quatre syllabes en vers, & que je n'ai jamais vu d'expression si heureuse que celle-ci, *grimpé sur la Magistrature*. Ce vers sur-tout: *c'étoit vraiment un fou dans son espece unique*, a entraîné les suffrages & est réputé un des plus beaux de la piece.

L'Imprimeur me presse, & m'empêche d'entrer dans un plus long détail. Il veut que ma critique paroisse des premieres. Vous sçavez qu'il est bon de profiter des circonstances; s'il n'y avoit point eu de Philosophes, vos créanciers auroient perdu un milliers d'écus de plus; & sans votre piece j'aurois gagné quelques

louis de moins. Cet Imprimeur eſt ſingulier, il me ſoutient même qu'il eſt déjà tard. Selon lui votre piéce eſt déjà preſque oubliée, & il faut ſe dépêcher ou on court riſque de tout perdre. J'aurai du moins gagné le plaiſir de me dire votre ſerviteur.

P. S. Sans doute, Monſieur, que votre Imprimeur a cru faire votrepaix avec Mr. R. en lui envoyant votre piece : voici la réponſe de ce galant homme : Je ne puis rien oublier de ce qui peut vous faire honneur.

En parcourant, Monſieur, la piece que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir louer, je n'accepte point cet horrible préſent. Je ſuis perſuadé que vous n'avez pas voulu me faire une injure; mais vous ignorez ſans doute, ou vous avez oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme reſpectable, indignement noirci & calomnié dans ce Libelle.

Montmorenci, le 21 Mai 1760.

F I N.

PRÉFACE
DE LA
COMÉDIE
DES
PHILOSOPHES.

On la vend ſéparément.



A PARIS,
Chez l'Auteur de la Comédie.

M. DCC. LX.

PRÉFACE
DE LA COMÉDIE
DES
PHILOSOPHES,
OU
LA VISION
DE CHARLES PALISSOT.

ET le premier jour du mois de Janvier de l'an de grace 1760, j'étois dans ma chambre, rue basse du Rempart, & je n'avois point d'argent,

Et Madame de** ne me payoit plus, parce que je ne lui étois plus

bon à rien, & je ne pouvois plus vendre ***, parce que je l'avois déjà vendu plusieurs fois.

Et je disois : oh, qui me donnera l'éloquence de Chaumeix, la légereté de Berthier & la profondeur de Fréron, & je ferai une bonne Satyre contre quelqu'un de mes Bienfaiteurs, & je la vendrai 400 francs, & je me donnerai un habit neuf à Pâques;

Et je roulois ces pensées dans mon esprit, & j'entendis une voix qui m'appelloit par mon nom, & je fus saisi de crainte, car j'ai peur même quand je suis seul, & la voix me rassura, & me dit:

Je t'ai choisi entre mille pour sanctifier le Théatre de la Comédie Françoise, pour en faire une

Ecole de Religion, & pour y combattre la Philosophie, comme on y a combattu le ridicule jusqu'à ce jour;

Et la Comédie deviendra un Spectacle d'édification, & les Capucins y enverront leurs Novices, & les Supérieurs de Séminaire leurs jeunes Clercs, & la dévotion sera réconciliée avec le Théatre, comme on l'a déjà *réconciliée avec l'esprit*;

Et on connoîtra désormais les dévots à leur assiduité à la Comédie & aux applaudissemens qu'ils te prodigueront, & les hommes irréligieux & Philosophes au mépris qu'ils feront de ta Piece & de tes admirateurs;

Et tu peindras de couleurs

odieuſes la Philoſophie, & tu accuſeras les Philoſophes de n'avoir ni mœurs ni probité, d'exciter la ſédition, & de haïr le Gouvernement, & je ferai taire en ta faveur les Loix qui proſcrivent la calomnie.

Et tu groſſiras les fautes du petit nombre de ceux qui dans des ouvrages métaphyſiques ont pouſſé trop loin la liberté de penſer, & tu envenimeras même ce qu'ils auront dit de vrai;

Et tu perſuaderas à tes ſpectateurs que les hommes reſſemblent toujours à leurs livres, parce que tu gagnerois encore à n'être pas plus décrié que tes ouvrages;

Et tu donneras à entendre que tous ceux qu'on appelle Philoſo-

phes ont les mêmes opinions, afin que les fautes d'un ſeul rendent tous les autres odieux;

Et le nom de Philoſophe ſera une injure en François, & lorſqu'on voudra nuire à quelqu'un on dira qu'il eſt homme de lettres, & on ſe gardera bien de choiſir des hommes inſtruits & des Philoſophes pour remplir les grandes places de l'adminiſtration,

Et pour nommer aux places des Académies on ne demandera pas quels ſont les ouvrages des Candidats, mais quel eſt leur Confeſſeur, & on mettra un tronc & un bénitier à la porte de la Salle, & les diſcours de réception feront des Sermons contre l'*incrédulité*.

Et on fera venir des Colonies de Moines Eſpagnols & Portugais, pour ramener la ſimplicité de la foi & la pureté des mœurs des ſiecles d'ignorance, & pour extirper l'orgueil de la Philoſophie, & on établira pluſieurs Tribunaux de la ſainte Inquiſition,

Et on n'imprimera rien qui ne ſoit approuvé par douze Docteurs en Théologie de Conimbre ou de Salamanque & par quatre Inquiſiteurs;

Et il y aura chaque année un bel *auto-da-fé* où on brûlera à petit feu un certain nombre de gens de Lettres pour le ſalut & l'édification des autres;

Et lorſque la lumiere odieuſe de cette maudite Philoſophie ſera

tout-à-fait éteinte, & que tous les hommes célebres qui ſont aujourd'hui parmi vous ſe feront diſperſés en Hollande, en Pruſſe, en Angleterre, vous vous réjouirez & vous vous direz :

Enfin tout Philoſophe eſt banni de céans,
Et nous n'y vivrons plus qu'avec d'honnêtes gens.

Et ce ſera ta Comédie qui aura produit de grandes choſes ;

Et je dis à la voix comment s'accomplira ta parole, car j'ignore le théatre ; je n'ai de célébrité que par *les grands Philoſophes* ſur leſquels j'ai fait *mes petites Letires*. Ma Tragédie de *Zarés* n'a été qu'au ſecond Acte, on a oublié juſqu'au nom de mes *Tuteurs*, & pour avoit fait à Nancy ma Piéce

des *Originaux* qui eſt ignorée juſqu'à ce jour, peu s'en eſt fallu qu'on ne m'ait chaſſé d'une Académie ;

Et la voix reprit : ne crains rien, je ſerai avec toi & je donnerai un heureux ſuccès à ta Piece, & Maître Aliboron, dit Fréron de l'Académie d'Angers, t'aidera dans ton travail, & l'Auteur des Cacouacs que j'ai inſpiré & Abraham Chaumeix & l'Auteur de l'Apologie de la St. Barthélemy que j'ai appellé mon fils, & l'Auteur du Diſcours qui ſera prononcé le 10. Mars à l'Académie Françoiſe ;

Et vous recueillerez toutes les épigrammes des Préfets du College de Clermont & toutes les décla-

mations du Journal de Trévoux & toutes les injures de l'année littéraire & toutes les délicatesses des Cacouacs & tous les arguments de la Gazette ecclésiastique, & toutes les saillies de tes caillettes, & tous les traits d'éloquence des Mandements ;

Et vous prendrez une intrigue commune, & vous mettrez quelques scenes les unes auprès des autres, & ces scenes seront ou des raisonnemens vagues ou des injures grossieres ou des personnalités révoltantes, & vous appellerez cela les *Philosophes* ;

Et tu liras ta Piece qui ne sera pas ta Piece à Monseigneur l'Evêque D* avant qu'on la joue, & il la trouvera très-*édifiante* ;

Et la Cour & la Ville voudront voir ta Comédie, & la foule y sera plus grande qu'aux premieres représentations de Zaïre, & on y doublera la garde, & il se vendra vingt mille exemplaires de ta Piéce imprimée,

Et-on verra une grande Dame bien malade désirer pour toute consolation avant de mourir d'assister à ta premiere représentation, & dire : *c'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre servante en paix, car mes yeux ont vu la vengeance.*

Et cette grande Dame fera un legs pieux par son Testament pour acheter à perpétuité tous les billets de parterre aux représentations de ta Comédie, & ils seront distribués

pour l'amour de Dieu à des gens qui s'engageront à applaudir, & pour être encore plus sûr de leurs suffrages, tu feras dire finement par un de tes Acteurs *que l'ancien goût tient encore au parterre.*

Et bien que ta Piece soit sans intrigue & sans intérêt, qu'elle soit triste & affligeante mes serviteurs applaudiront aux méchancetés que tu y auras prodiguées, & nous rendront les gens instruits ridicules & les Philosophes odieux.

Et je dis à la voix : je suis dans ta main comme l'argile est entre les mains du Poitier, mais les Magistrats ne voudront pas permetre que ma Comédie soit représentée, ni que ce genre de spectacle s'établisse dans ma na-

tion ; les Comédiens ne voudront pas la jouer, & ſi elle eſt repréſentée je cours fortune d'être aſſommé par quelqu'un de ceux que j'aurai inſulté :

ET la voix reprit : prends confiance, j'applanirai devant toi toutes les difficultés; des hommes puiſſans protégeront ta Piece & s'en cacheront, & on s'écartera pour toi ſeul des loix ordinaires de la Police, & on ne permettra pas de jouer l'hypocriſie & le ſcandale & la friponnerie & l'ignorance & les ſottiſes, &c. mais ſeulement la Philoſophie ;

Et les Comédiens aimeront mieux l'argent que l'honneur, & ils n'attendront pas qu'on les force à jouer ta Piece, & ſi quelqu'un

de leurs camarades leur repréſente qu'ils vont perdre l'eſtime & l'amitié des gens de Lettres qui les honoroient, ils trouveront bon que tu inſultes ſur leur théatre même à ce cenſeur indiſcret, & tu feras dire à tes Acteurs que ces fripons de Philoſophes ont trouvé un parti juſques parmi les Actrices ;

Et pour te raſſurer contre la correction que tu dois craindre, parce que là où les loix ſe taiſent, la violence reprend ſes droits : j'endurcirai ton dos comme la boſſe des chameaux de Madian & d'Epha & ta peau comme celle des Onagres du déſert ;

Et ſi tu fais ainſi mes volontés quoique tu ne ſois que le moindre des littérateurs, tu deviendras tout

d'un coup célebre, & on te montrera au doigt, & on dira : voilà l'Auteur de la Piece des Philosophes, le voilà, parce que j'ai choisi ton petit esprit pour confondre le génie, & ton ignorance pour décrier le savoir ;

Et les honnêtes gens ne voudront pas plus te recevoir dans leurs maisons qu'avant ta Comédie, mais ils demandront qui tu es & ce que tu faisois avant de faire ta Piece *des Philosophes* ?

Et on leur racontera comment tu es natif de Nancy, & comment tu as fait de bonheur des petits ouvrages & de grandes friponneries,

Et comment tu as fait une Comédie en Lorraine où tu as mis sur

la ſcene une femme reſpectable par ſa naiſſance & par ſes talens, & un Philoſophe dont tu n'es pas digne de dénouer les cordons des ſouliers, & comment les honnêtes gens de ton pays ont voulu te faire chaſſer de l'Académie de Nancy, & comment le Philoſophe que tu avois iuſulté & que tu inſulteras encore a été ton interceſſeur,

Et comment tu as fait des ſatyres contre des perſonnes qui te recevoient chez elles, & comment tu as volé tes aſſociés au privilege des Gazettes étrangeres, & comment tu as volé une caiſſe qui t'étoit confiée & comment tu as fait banqueroute,

Et comment tu as fait abjurer le Chriſtianiſme à un de tes camara-

des dans une partie de débauche & comment tu as fait de ta maison un mauvais lieu & comment ********** &c.

Et comment Maître Aliboron, dit Fréron, de l'Académie d'Angers, t'a trouvé propre à seconder ses grands desseins, & t'a pris dans son trou pour abboyer avec lui & pour insulter aux talens & au génie,

Et tous les autres faits & gestes ainsi qu'ils seront un jour écrits au livre des grandes chroniques de Bissêtre;

Et lorsqu'on aura remué les ordures de ta vie, on s'étonnera de te voir devenu tout à coup l'Apôtre des mœurs & le défenseur de la Religion, & on demandera

comment un homme qui n'a ni Religion, ni mœurs, ni probité, ose-t-il parler de probité, de mœurs & de Religion, & tu répondras que la foi couvre la multitude des péchés, & qu'il vaut mieux être frippon qu'incrédule & crapuleux que Philosophe, & on trouvera ta réponse bonne;

Et si on te demande qui t'a envoyé & qui t'a ordonné d'écrire ta Comédie, tu diras que c'est moi, & je vais me faire connoître à toi & dessiller tes yeux;

Et la voix cessa de parler, & je sentis comme un nuage se dissiper de devant mes prunelles, & je vis une petite femme vêtue d'un habit de différentes couleurs & elle avoit une ancienne coëffure de la

fin du régne de Louis XIV. & elle tenoit un ſtilet dans ſa main droite & dans ſa gauche un chapelet, & de ſon bras pendoient par des cordons des croix de différents ordres, des Bâtons de Commandement, des Mortiers, beaucoup de Mitres, des Brevets de toute eſpece & une grande quantité de Bourſes,

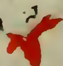
Et elle faiſoit beaucoup de grimaces,

Et elle avoit les yeux baiſſés, regardoit en deſſous & derriere elle avec inquiétude.

Et je la voyois grandir ſenſiblement pendant que je la regardois, & je conjecturai que dans peu de temps elle ſeroit forte & puiſſante;

Et ſur ſon front étoit écrit *la dévotion politique*;

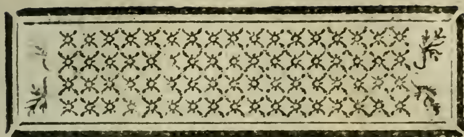
ET je me proſternai à ſes pieds, & elle me donna une de ſes bourſes, & elle mit ſa main ſur ma tête, & je me ſentis animé de ſon eſprit, & je me mis à écrire ma Comédie des Philoſophes comme il s'enſuit.


e avoit
en

LETTRE
DE L'AUTEUR
DE LA COMÉDIE
DES PHILOSOPHES,
AU PUBLIC,
POUR SERVIR DE PRÉFACE
à la Piéce.



M. DCC. LX.



LETTRE DE L'AUTEUR DE LA COMÉDIE DES PHILOSOPHES, *AU PUBLIC.*

VOUS *que* les Corneille, les Racine, & les Moliere *ont toujours respecté, & qui ne deviez pas vous attendre à vous voir insulté dans des Préfaces par une Secte d'hommes nouveaux qui n'ont jamais pû ni vous en imposer ni vous surprendre : Vous qui êtes exempt d'intérêt, de prévention, &*

de haine, & à qui je dois tant de reconnaissance, permettez-moi de vous soumettre les vues qui m'ont guidé dans l'Ouvrage que vous avez eu l'indulgence d'applaudir.

Quelques personnes humiliées par les encouragemens dont vous avez daigné m'honorer, n'osant attaquer directement votre suffrage, ont crié du moins au libelle & à la méchanceté. J'ai cru devoir me justifier de ce reproche si étranger à mes sentimens & à mon cœur. Je vous adresse mon Apologie. Lisez & jugez.

UNE secte impérieuse, formée à l'ombre d'un Ouvrage dont l'exécution pouvait illustrer le siecle, exerçait un despotisme rigoureux sur les sçiences, les lettres, les arts & les mœurs. Armée du flambeau de la Philosophie, elle avait porté l'incendie dans les esprits, au lieu d'y répandre la lumière : elle attaquait la Religion, les loix & la morale : elle prêchait le Pyrrhonisme, l'indépendance ; & dans le tems qu'elle détruisait toute autorité, elle usurpait une tyrannie universelle. Ce n'était point assez de la liberté de publier ses opinions avec faste ; elle déclarait la guerre à tout ce

qui ne fléchiſſait pas le genou devant l'idole. L'Encyclopédie, cet Ouvrage qui devait être le Livre de la Nation, en était devenu la honte ; mais de ſes cendres mêmes il était né des proſélytes qui, ſous le nom d'eſprits forts, inſpiraient à des femmes des idées d'anarchie & de matérialiſme.

Les maximes les plus déteſtables de *Hobbes*, de *Spinoſa*, l'eſprit le plus républicain, reſpiraient dans leurs écrits & dans leurs diſcours.

Les véritables Philoſophes, les Miniſtres de la Religion, les vrais Citoyens, tous les honnêtes gens enfin gémiſſaient

de ces dogmes audacieux contre la Divinité & l'Autorité suprême. On se plaignait de ce que les foudres de l'Eglise & le glaive des loix ne leur avaient porté que des coups impuissans; mais c'était plûtôt des murmures que des plaintes; personne n'osait élever la voix.

Ces nouveaux Philosophes croyaient en imposer à la Renommée : ils distribuaient à leur gré les réputations, & les couronnes des Arts; mais nul ne pouvait y prétendre, *s'il n'était enrôlé dans la secte.* En effet, elle était si étendue, elle avait si fort percé dans tous les états de la vie, qu'elle entraînait les suffrages d'une partie de la Na-

tion ; qui ne penſait plus que d'après ces oracles.

Il ne reſtait, pour abbattre ce parti puiſſant, que de l'attaquer par le ridicule aux yeux mêmes du Public aſſemblé : c'était ramener le théâtre à ſa première inſtitution ; & , ſans doute, il y a de la modération à n'employer que de pareilles armes contre de certains excès.

Mais il fallait avoir l'ame aſſez courageuſe, aſſez enflammée, (ſi je l'oſe dire,) de l'amour du bien public, pour ne s'effrayer ni des obſtacles, ni des dangers. Je ne m'étais point diſſimulé tout ce qu'on pourrait tenter pour me rendre

odieux ; j'avais prévu les applications malignes que l'on ferait des portraits répandus dans la Piéce à des perſonnes dont je conſidere les talens & reſpecte les mœurs, * ſans adopter leurs ſyſtêmes philoſophiques. Si j'avais été capable de me faire à cet égard quelqu'illuſion ; j'aurais été déſabuſé, même avant la repréſentation *des Philoſophes*, quand j'ai vû épars dans le Public des lambeaux de ma Comédie qui n'avaient jamais exiſté que dans l'imagination de ceux qui me les attribuaient :

Quand j'ai entendu publier

* M. Helvetius.

que j'attaquais ce génie rare dont je n'ai jamais parlé qu'avec tranſport, *qui me reçut avec tant de bonté dans ſa retraite, lorſque j'allai lui porter mon tribut d'admiration, & qui depuis m'a ſouvent honoré de ſes lettres que je conſerverai toute ma vie :

Quand enfin j'ai vu que l'on m'accuſait de n'avoir pas même épargné l'illuſtre *Monteſquieu* ; comme ſi nos prétendus Sages ſe flattaient de faire diſparaitre, par ces imputations, l'intervalle immenſe qui les ſépare de ces grands Hommes. Si ces génies célébres qui ont éclairé leur

---

* M. de Voltaire.

ſiecle, ſe ſont oubliés quelque fois par une ſuite de la foibleſſe humaine, ce n'eſt point à cette populace de Philoſophes, qui n'a ſçu les imiter que dans leurs fautes, à vouloir faire avec eux aucune comparaiſon.

Mais ce que je n'aurais jamais ſoupçonné, c'eſt que l'on affecterait d'oublier tous les exemples qui autoriſent le choix de mon ſujet, & la maniere dont je l'ai traité : que l'on ne ſe ſouviendrait plus que *Moliere* a joué l'Hôtel de *Rambouillet*, *Cotin*, *Menage*, la Cour, les Dévots & les Médecins : que *Racine* enfin a mis la Magiſtrature ſur le Théâtre.

Au reste persuadé que la véritable Philosophie du Citoyen, c'est le courage d'arracher sa Patrie à des erreurs dangereuses, & de sacrifier tout à cette gloire, je n'ai pu être retenu par aucune considération personnelle; pas même par la crainte des libelles dont j'ai prévu que l'on m'accablerait, & auxquels je ne répondrai jamais. Je dois me reposer du soin de ma défense sur tous ceux en qui parlent encore le respect de l'Autorité, les sentimens de la nature, & les anciennes mœurs.

J'observerai seulement que les récriminations les plus odieuses ne prouveront rien ni

contre ma Piéce, ni en faveur des faux Philofophes, mais qu'elles me donneront au contraire la fatisfaction de voir les honnêtes gens joindre leur mépris au mien.

Aux reproches de méchanceté que l'on m'a faits, je n'oppoferai que ces paroles judicieufes & remarquables de M. *Diderot* : » Je fçais qu'on » dit des ouvrages où les Au» teurs fe font abandonnés à » toute leur indignation : *Cela » eft horrible ! On ne traite point » les gens avec cette dureté-là ! Ce » font des injures groffieres qui ne » peuvent fe lire*, & autres fem» blables difcours qu'on a tenus » dans tous les temps, & de

» tous les ouvrages où les ri-
» dicules & la méchanceté ont
» été peints avec le plus de for-
» ce, & que nous lisons aujour-
» d'hui avec le plus de plaisir.
» Expliquons cette contradic-
» tion de nos jugemens. Au
» moment où ces redoutables
» productions furent publiées,
» *tous les méchans allarmés crai-*
» *gnirent pour eux*. Plus un hom-
» me était vicieux, plus il se
» plaignait hautement. Il objec-
» tait au satyrique, l'âge, le
» rang, la dignité de la person-
» ne, & une infinité *de ces pe-*
» *tites considérations passageres qui*
» *s'affaiblissent de jour en jour, &*
» *qui disparaissent avant la fin du*
» *siecle*. Les circonstances mo-
» mentanées s'oublient, la pos-

» térité ne voit plus que la fo-
» lie, le ridicule, le vice & la
» méchanceté, couverts d'i-
» gnominie, *& elle s'en réjouit*
» *comme d'un acte de justice*. . . .
» C'est une faiblesse répréhen-
» sible que celle qui nous em-
» pêche de montrer pour la
» bassesse, l'envie, la duplici-
» té, cette haine vigoureuse &
» profonde *que tout honnête hom-*
» *me doit ressentir*. *

Après une autorité si décisive, je pourrais me passer de toute apologie : mais il est des ames délicates & honnêtes, dont

---

* Ces paroles sont tirées du Dictionnaire Encyclopédique, au mot *Encyclopédie*. Elles viennent d'être citées dans un article très-intéressant de l'Année Littéraire :

les erreurs mêmes méritent des ménagemens ; que le mot de méchanceté indiſpoſe, & qui ne ſe donnent pas toujours la peine d'examiner ſi l'application en eſt juſte. C'eſt pour elles que j'ajouterai cette queſtion qui me parait ſi propre à les tranquilliſer ſur le plaiſir qu'elles auraient pû prendre à ma Comédie.

Quel eſt le méchant ; ou celui qui ſe dévoue pour la défenſe de l'Autorité légitime & des liens les plus ſacrés de la ſociété, ou ces hommes qui, impatiens de tout frein, ennemis de tout pouvoir, ont oſé imprimer ?

» Entre l'animal & l'homme » il n'y a aucune *division* réel- » le. Les animaux ont une ame » capable de toutes les opéra- » tions de l'esprit de l'homme, » de concevoir, d'assembler les » pensées, d'en tirer une juste » conséquence ». (*Interprétation de la Nature*, page 35.)

» Notre ame est de la même » pâte & de la même fabrique » que celle des animaux. » (*L'Homme plante*, page 31.)

» Il est démontré par mille » preuves sans réplique qu'il » n'y a qu'une vie & qu'une » félicité, & que l'orgueilleux » Monarque meurt tout entier « comme le sujet modeste, &

» le chien fidèle. » (*Discours sur la vie heureuse*, page 34 & 35.)

» Ce qui flatte le corps, est » le seul pilote qui conduise à la » félicité. (*Discours, sur la vie heureuse*, page 6.)

» Les plaisirs des sens peu» vent nous inspirer toute es» pèce de sentimens & de » vertus. »

» La sensibilité physique & » l'intérêt personnel sont les » auteurs de toute justice. »

» La probité n'est que l'ha» bitude des actions utiles, & » doit nécessairement être fon« dée sur la base de l'intérêt

» personnel. »

» L'idée de la vertu n'est » point une idée absolue, & « indépendante des circonstan- « ces.

« La vertu & la vérité sont » des êtres qui ne valent qu'au- » tant qu'ils servent à celui » qui les possede. » (*Discours sur la vie heureuse*, page 106.)

» Il n'y a en soi ni vice, ni » vertu, ni bien, ni mal moral, » ni juste, ni injuste : tout est » arbitraire & fait de main » d'homme. » (*Discours sur la vie heureuse*, page 11.)

» L'inégalité des conditions

» eſt un droit barbare : aucu» ne ſujettion naturelle dans la» quelle les hommes ſont nés à » l'égard *de leur pere, ou de leur* » *Prince*, n'a jamais été regardée » comme un lien qui les obli» ge, ſans leur propre conſentement. » (*Diſcours prélim. Diction. Encyclop. Tome premier.*)

» Un enfant ne naît ſujet d'au» cun pays, ni d'aucun Gouver» nement ; à l'âge de raiſon il » eſt libre de choiſir le Gouver» nement ſous lequel il trouve » bon de vivre, & de s'unir au » Corps politique qui lui plaît » davantage. » (*Diction. Encyclop. au mot* Gouvernement, *Tome ſeptiéme*, page 789.)

» Rien n'eſt capable de ſou-
» mettre un homme à aucun
» pouvoir ſur la terre, que ſon
» ſeul conſentement. » (*ibid.*)

» Le conſentement tacite nous
» lie aux loix du Gouvernement
» dans lequel nous jouiſſons de
» quelques poſſeſſions ; mais ſi
» l'obligation commence avec
» les poſſeſſions, elle finit avec
» leur jouiſſance ». (*ibid.* page
791.)

» Les Gouvernemens peuvent
» ſe diſſoudre, quand les Puiſ-
» ſances, légiſlative & execu-
» trice, agiſſent par la force au-
» delà de l'autorité qui leur a
» été commiſe ». (*ibid.*)

» Ce n'eſt que par une ſuite de » l'état de foibleſſe & d'ignoran- » ce où naiſſent les enfans ; » qu'ils ſe trouvent naturelle- » ment aſſujettis à leurs peres & » meres. » (*Ibid. au mot* Enfant *Tome* 5. page 652.)

» Un fils ne doit à ſon pere » aucune reconnaiſſance de lui » avoir donné le jour. » (*Les Mœurs*, page 59.)

» L'amour filial eſt très-ſuſ- » ceptible de diſpenſe. » (*Les Mœurs*, page 459.)

» Le vrai moyen de s'affran- » chir de l'importunité des de- » ſirs, eſt de les ſuivre. (*Les Mœurs*, page 75.)

» Pour être heureux, il faut » étouffer les remords : inutiles » avant le crime, ils ne ser- » vent pas plus après que quand » on le commet. La bonne Phi- » losophie se deshonorerait, en » s'occupant de ces fâcheuses » reminiscences, & en s'arrêtant » à ces vieux préjugés. » (*Dis- cours sur la vie heureuse*, page 63.)

La crainte de soulever mes Lecteurs me fait quitter la plu- me, & m'empêche de parcou- rir les *Pensées philosophiques* & *l'Interprétation de la Nature*,

LE PHILOSOPHE, AMI DE TOUT LE MONDE;

OU

Conseils désintéressés aux Litterateurs.

Par M. L... C... qui n'est point Litterateur.

Bella, horrida bella.
Virg. Æneid. lib. X.



A SOPHOPOLIS,
Chez le PACIFIQUE, à la Bonne-Foix.

M. DCC. LX.



LE PHILOSOPHE, AMI DE TOUT LE MONDE.



H ! Messieurs, entendons-nous.... Vous prétendez que l'Auteur de la Comédie nouvelle a défendu les droits de la nature & de l'humanité ; que l'Etat & la Patrie lui doivent des récompenses : j'approuve vos transports. Voulez-vous que j'estime, que je respecte le Poëte ? Je puis aller plus loin encore ; voulez-vous que je l'admire ? Ordonnez & comptez sur mon obéissance.

Vous dites, au contraire, qu'il eſt affreux d'avoir placé Thalie ſur le chariot de Theſpis ; & que mes mains, au lieu d'offrir à l'Auteur des Philoſophes une guirlande de laurier, devraient ſe hâter plutôt d'entaſſer ſur ſa tête la honte, le mépris, & tout ce que l'opprobre a de deshonorant.

Citoyen paiſible, ami de la vertu, je hais la calomnie, & je déteſte comme vous les calomniateurs. Puniſſez, j'y conſens, le détracteur de vos maîtres. A-t-il noirci leur probité, leurs mœurs ? J'entre dans vos projets, Litterateurs, Savans, Artiſtes : armez-vous, je vole ſur vos traces. N'épargnez ni les injures, ni les atrocités. Tout eſt beau, tout eſt honorable, quand on combat pour le génie. Puiſſe l'exemple du perfide que vous allez punir, arrêter les complots de tout Poëte ſatyrique qui voudrait l'imiter.

O ſiecle ! ô mœurs ! Des Philoſo-

phes, qui confiderent l'univers comme leur école, & le genre humain comme leur pupile, font expofés aux ris du ftupide Vulgaire : on les joue fur la Scene Françaife ; on les couvre de ridicule, & la nation fouffre ce fpectacle indécent ! Les fots applaudiffent, les Littérateurs, ces fiers Républicains, fi jaloux autrefois de leur indépendance, accablés aujourd'hui fous la tyrannie des perfécutions, frémiffent de rage ... que dis-je ? Ils frémiffent ! l'Empire littéraire, agité comme les flots, éprouve déjà ces cruelles fecouffes qui préfagerent dans tous les tems l'inévitable ruine des plus puiffants Etats. Des factions inteftines déchirent fon fein, la fermentation des efprits trouble, déconcerte l'harmonie publique : la voix de la concorde ne fe fait plus entendre : l'amitié difparoît, le mépris dans tous les cœurs fuccede à l'eftime : le défordre aug-

mente : les diſputes s'échauffent : les perſonalités prennent la place des raiſons : les injures ſe multiplent : l'encre coule à torrens : les preſſes gémiſſent : l'Imprimeur perd, l'écrivain ſouffre : le Journaliſte dit : bon, voici des matériaux pour les Journaux prochains. Trop orgueilleux cependant, trop irrités pour convenir de leurs torts, les Auteurs diviſés ſe livrent des combats d'autant plus dangereux, qu'ils tournent à la honte des belles-lettres qu'ils flétriſſent. Ils s'acharnent avec fureur à leur mutuelle deſtruction. Malheur au parti qui triomphe ! il ne triomphe que par les noirceurs. Malheur au parti qui ſuccombe ! Paliſſot, le coupable Paliſſot va devenir peut-être la premiere victime de la vengeance des vainqueurs qu'il a voulu jouer.

O mes amis ! ô mes chers maîtres !

par Apollon, par les neuf Muſes, par le ſacré Parnaſſe de M. Titon, étouffez cette ſemence de diſcorde; écartez loin de vous ce flambeau des furies. Prévenez, il en eſt tems encor, les ſuites dangereuſes d'une querelle qui ne peut être favorable à aucun de vous. Songez au malheureux deſtin & des Grecs & de Troye; vous ne l'ignorez pas, ô mes reſpectables guides! ni les hauts faits de l'inflexible Achille, ni les exploits du généreux Hector, ni les efforts conjurés des Dieux & des Héros, ne purent en dix ans terminer une guerre qui coûta tant de ſang à la Grece, tant de vers au ſublime Homere, & tant d'abſurdités à ſes commentateurs. Un cheval, vous le ſavez, Meſſieurs, un cheval dans une ſeule nuit cueillit les fruits de dix années de travaux, de carnage, de peuples. Peuple littérateur, craignez le même ſort: regardez, & tremblez. Abraham vous écoute. Prèt à ſaiſir

les Epigrammes, les bons mots, les calomnies qui ſe diront de part & d'autre, il profitera ſeul de vos diviſions, & bientôt à vos dépens, peut-être même aux ſiens, il enrichira le Public d'un volume nouveau d'injures portatives. Ne le voyez-vous pas parcourir rapidement tous les quartiers, toutes les aſſemblées ? L'air ſatisfait, la bouche immenſement ouverte, & les yeux clignotans, il tourne, il examine, il écoute, il interroge & ne répond jamais. *Circuit ſicut Leo rugiens, quærens quem devoret.* Ainſi donc, ce ne ſera que pour la gloire d'Abraham que vous combattrez tous ? Ainſi ſon ouvrage futur ſera le précieux égout où vous irez épancher votre bile. Ah ! périſſe plutôt le ſavant éditeur du Journal de Trévoux, ſi quelqu'un doit lui ravir l'honneur d'annoncer aux colléges les écrits éphémeres qui ſeront compoſés au ſujet de cette Comédie.

Mais la haine qui divise vos cœurs & vos esprits, est-elle invincible? Vous êtes-vous juré une horreur éternelle? Ennemis irréconciliables, l'humanité, l'honneur & l'intérêt commun ne pourront-ils vous réunir? Placé comme le Jupiter d'Homere sur la cîme du Mont Ida, je pourrais contempler d'un œil indifferent les coups que vous vous porterez, si je ne préferais à ce rôle barbare, l'action de ce Romain généreux qui s'immola pour ses concitoyens. Né pour l'obscurité, sans génie & presque sans talens, je ne puis vous offrir qu'un zele pur & désintéressé. Tous mes vœux, tous mes desirs se bornent à vous mettre d'accord. Mais avant de prononcer comme votre juge, avant de vous calmer comme votre médiateur, je veux bien me charger de toute l'aversion que vous vous inspirez mutuellement. Ames philosophiques, & vous, petits Auteurs, qui ne

ceſſez de déchirer vos maîtres , ne vous haïſſez plus , tournez contre moi ſeul vos dards empoiſonnés : abondonnez aux vents ces odieux Libelles, jettez dans les flammes ces défenſes, ces réponſes, ces folles viſions, ces écrits clandeſtins , ces couplets ſcandaleux. Bienfaicteurs de l'humanité , vous qui contemplez avec tant de plaiſir l'étendue de la ſottiſe humaine, déſavouez ces traits deshonorans que des mains ténébreuſes lancent avec tant de rage contre la probité , les mœurs d'un ennemi qui, tranquille & ſans inquietude , voit les dangers, entend gronder la foudre, & garde le ſilence. Vous êtes offenſés ; vous voulez vous venger ; je ne condamne point votre reſſentiment. Qu'il feroit beau cependant , qu'il feroit glorieux à celui d'entre vous qui ſe croit le plus inſulté, de fouler à ſes

pieds toute idée de rancune ! d'aller à ſon ennemi, de l'embraſſer & de lui dire : ô mon fils ! que t'avais-je fait pour me traiter ainſi ? J'avais prévu que ton mauvais génie t'inſpirerait le deſſein d'écrire des Comédies, & ma bonté t'avait tracé des regles : regles à la vérité bien differentes de celles d'Ariſtote, d'Horace, &c. mais telles cependant que j'ai pû les donner. Tu voulais compoſer des pieces de Théâtre, & je t'avais donné l'exemple. Ingrat ! je t'avais indiqué juſqu'aux genres que tu pouvais choiſir. N'eſt-ce pas à mon génie que tu dois la ſublime idée de ce drame que je place entre la Comédie en général & la Tragédie ? Quel autre eût comme moi découvert l'eſpace inculte qui ſéparait l'ancienne Comédie du genre larmoyant, & bâti dans ce climat glacé, l'enſemble biſarre d'un drame

domeſtique. Je ne prévoyais point alors que pour amuſer le peuple aux dépens de ton maître, tu te ſervirais un jour de ces mêmes préceptes, & que ma bonté prendrait dans tes mains l'apparence du ridicule. Ainſi voit-on les eaux les plus belles dans leur ſource ſe corrompre dans leur cours, quand elles paſſent dans des canaux impurs. Toutefois, ô mon fils! ſi ton cœur eſt ſenſible à mes reproches, s'il éprouve des remords, je ſuis aſſez vengé. Trop au-deſſus des Ames vulgaires, pour conſerver quelque reſſentiment, je ne veux te punir qu'à force de bienfaits. J'avois formé le deſſein de te dire des injures, & les injures expirent dans ma bouche.

Comme on vit autrefois les Tigres furieux, les Ours & les Lions oublier auprès d'Orphée leur férocité, renoncer à la rudeſſe de leur éducation, & danſer avec les rochers aux ſons

mélodieux de ce tendre fluteur : ou, * comme aux portes du Tartare, Cerbere un jour cessa d'aboyer pour ne pas interrompre ce fameux chantre de la Thrace ; de même on verrait M. Palissot, moins dur qu'un rocher, plus poli sans doute que les monstres des bois, & moins bruyant que le chien des Enfers, détester ses attentats, avouer ses fautes, tomber aux genoux du sage, & les arroser de ces heureuses larmes qu'arrache à tout Etre sensible un vrai repentir.

Oui, ce jeune imprudent, au lieu de s'enorgueillir des applaudissemens qu'il doit peut-être à la malignité publique autant & plus encor qu'au choix de son sujet ; au lieu de dire &

* On appelle cette espece de comparaison, comparaison à queue ; Madame Dacier l'aimait beaucoup, & la croyait très propre à donner du nerf au discours.

de prouver que des Philoſophes peuvent être confondus ſur la ſçene avec les Medecins, les Poëtes, les ambitieux, les faux dévots & les cocus de tous les états : pénétré de reſpect pour la philoſophie, il ferait ſur ce même Théâtre, qu'il vient de profaner, un déſaveu public de tant de vérités dures, humiliantes qui ſe ſont furtivement gliſſées dans ſa Comédie.

Eh ! comment en effet pourroit-il juſtifier cet indigne Libelle ? Dirait-il qu'ennemi de la fauſſe ſageſſe, il a voulu ſeulement attaquer les ſentimens de quelques Sophiſtes d'autant plus dangereux, qu'à la faveur du manteau de la Philoſophie, & d'une ſuperiorité de talens qui les rend vraiment recommandables, ils en impoſent à la multitude ? Dirait-il que le Théâtre.... Mais, depuis quand, Poëte audacieux, eſt-il permis à l'ac-

cufé de dicter à fes Juges l'arrêt qu'ils doivent prononcer ? Oubliez-vous que c'eft à moi que vous parlez ? Imitez le filence de vos accufateurs. C'eft à moi feul dans cet inftant qu'il appartient de vous abfoudre ou de vous condamner.

Jufqu'ici, médiateur impartial, j'ai fait ce que j'ai dû ; j'ai fait ce que la République attendait de mon zele pour appaifer les troubles qu'excitent les deux factions ennemies. Maintenant, juge fevere, je vais, fans paffion, difcuter les grands intérêts qui me font confiés, & décider enfuite avec cette équité courageufe, inaltérable qui caractérife le fage.

Le fujet de cette piece porte, difent les ennemis de la Philofophie, directement fur le bien public, fur les intérêts de l'efpece humaine en général, & fur ceux du gouvernement. Le

Poëte, continuent-ils, ne s'eſt propoſé d'autre but que celui de décrier les dangereux principes de quelques Philoſophes, & de prévenir les conſéquences funeſtes qu'entraineraient les maximes corrompues de ces Meſſieurs, ſi leurs erreurs étaient accréditées.

La vérité de ces obſervations fût-elle démontrée, il n'en eſt pas moins vrai, répondent les Philoſophes, que Mr. Paliſſot a violé le droit des gens, qu'il a bleſſé les bonnes mœurs, & qu'enfin il a fait un outrage à la plus reſpectable des ſciences humaines. Quand même, ajoute-t-on, les ſentimens des Auteurs attaqués ſeroient répréhenſibles, Mr. Paliſſot devait ſçavoir que ce n'eſt point à la Comédie à parler de ces matieres, & que la morale eſt ſeule en droit de combattre & de détruire par la force de

ſes raiſonnemens, le ſcandale & la licence des dangereuſes opinions.

Telles ſont, à peu près, les raiſons qu'on allegue en faveur des Philoſophes ; elles m'ont paru faibles, & n'ont pu me ſéduire.

En effet, à ſuppoſer qu'il exiſtât parmi nous des Auteurs aſſez mal-intentionnés pour traiter dans leurs livres, de préjugés Gothiques les devoirs les plus ſacrés ; qu'il y eût des hommes aſſez durs, aſſez barbares pour vouloir rompre ces liens heureux que forme la nature, que protegent les Loix, que reſſerrent ſans ceſſe nos beſoins mutuels ; qu'il s'élevât enfin une docte ſociété, qui, préférant le déſordre de l'anarchie à la douce & conſtante harmonie des gouvernemens ſages & moderés, ſoutînt dans ſes ouvrages, que tout ſujet eſt libre d'obéir ou de ſe ſouſtraire au joug de

l'autorité ſuprême : je le demande, non à des Philoſophes, non à leurs ennemis, mais à tout Etre capable de raiſonner & de conclure ; ſeroit-ce un crime d'attaquer, de pourſuivre ſans ménagement, je ne dis pas les Auteurs, toujours reſpectables, de ces ſyſtêmes, mais leurs ſyſtêmes, parce qu'ils ſont pernicieux, & les égards que nous aurions pour eux ne prouveraient-ils pas ou la foibleſſe de nos eſprits, ou la corruption de nos ames ?

Convaincu de la ſageſſe & de l'exacte probité des Savans qui nous éclairent, perſuadé que ma patrie n'a rien à redouter de leurs ſentimens, de leurs opinions, des queſtions qu'ils décident, des propoſitions qu'ils avancent, & que tout, juſqu'aux vérités que leurs mains liberales daignent jetter au peuple, tend à l'inſtruction, à la félicité commune, je ne crois pas

qu'on me ſoupçonne d'avoir voulu les déſigner. Je ne parle que de ces orgueilleux Sophiſtes, qui n'exiſtent point encor, mais qui graces aux progrès de la malice de ces derniers tems, pourraient exiſter quelque jour ; de ces hommes qui pompeuſement parés du nom de Philoſophes, croiront mériter des autels pour avoir oſé placer l'eſpece humaine à côté des reptiles, & pour avoir porté leur bras ſacrilége ſur ces bornes immuables, indeſtructibles, qui ſéparent le vice de la vertu, le bien du mal, le juſte de l'injuſte.

Chacun a ſon avis bon ou mauvais ; le mien me ſatisfait. Je crois que ſi l'autorité des juges ne pouvait mettre un frein à la licence de ces hardis légiſlateurs, il feroit néceſſaire, eſſentiel, indiſpenſable de livrer leurs opinions aux Poëtes comiques, ſeuls en

droit de les corriger ou de les contenir par la crainte du ridicule.

Tous les genres ſont bons ; un grand homme l'a dit, j'aime à le répeter. Si j'étais littérateur, ſi je faiſais des livres, des traductions, des Poëtiques ; enfin ſi, pour comble de gloire & de félicité, j'étais Cenſeur Royal, qu'on me permette de le dire, je ne déſapprouverais une piece de Théâtre, qu'autant que ſans m'inſtruire elle m'ennuyerait.

On m'a tant de fois appris qu'en général la Comédie eſt un Poëme ingénieux, qui ſous le voile du plaiſir nous donne des leçons utiles, que comprenant par cette définition les effets qu'elle devait produire ſur les ſpectateurs, j'ai penſé qu'elle devait les inſtruire, leur plaire, & les rendre meilleurs. Or, pour atteindre ce but, il a bien fallu que les Poëtes drama-

tiques ayent eu de tous les tems la liberté d'expoſer ſur le Théâtre les défauts, les ridicules & les vices des Particuliers. Eh ! par quelle autre voie pourraient-ils corriger le Public de ces défauts & de ces ridicules, ou le prémunir contre les dangers de ces mêmes vices ?

Il réſulte je crois de ce principe, qu'il n'y a point de matiere étrangere au Théâtre, toutes les fois que le ſujet, quelque grave qu'il puiſſe être, tendra à la correction des mœurs. Suppoſer donc qu'il ne convient point à la Comédie d'attaquer, par des peintures ridicules, des erreurs dont les progrès peuvent nuire à la ſociété, c'eſt, ſi je ne me trompe, avancer une propoſition abſurde. Sur quelles raiſons peuvent donc ſe fonder ceux qui prétendent interdire au Poëte juſqu'à la liberté de nommer certaines profeſſions ; & qui, reſſerrant les bornes

du Théâtre, qu'il feroit cependant fi néceffaire d'étendre, ne peuvent fouffrir qu'on parle des abus qui malheureufement autorifés par ces mêmes profeffions, fe répandent dans le Public, & bientôt infecteront tous les Ordres de l'Etat.

Les traits les plus frappans d'une férieufe morale ne font, on le fait, que s'émouffer fur l'Egide qui couvre les faux dévots, ainfi que les faux fages. La fourberie des premiers, les fophifmes des autres renverfent en un inftant tout ce que la vertu, fecondée par la force des preuves & des raifonnemens, pourrait leur oppofer. Mais veut-on ramener ces deux efpeces de vicieux, l'une au vrai culte, & l'autre à la faine Philofophie, il n'y a qu'une reffource; c'eft de les expofer à la rifée publique. S'ils perfiftent encore dans leurs fentimens, du moins ne careffe-ront-ils leurs erreurs qu'en fecret. Y

a-t-il de tête aſſez folle pour vouloir être ridicule ?

Préſent des cieux, ſcience ſalutaire, la bonne Philoſophie, toujours occupée à contempler les merveilles de la nature, pour conduire les hommes, des vérités utiles, aux vérités ſublimes, eſt auſſi reſpectable que les objets de ſes méditations. Il ſeroit auſſi honteux pour la nation d'avoir ſouffert qu'on jouât ſous ſes yeux cette Philoſophie, qu'il ſerait deshonorant pour M. Paliſſot d'avoir voulu en faire un ſujet de Comédie.

Mais eſt-il vraiſemblable qu'au milieu d'un Peuple doux, aimable, poli ; peut-on ſuppoſer que dans une ville, dont les habitans ne ſont ni méchans, ni cruels, ni ſauvages, un Auteur ait eu l'audace de flétrir des citoyens utiles à l'Etat, chers à la Patrie, connus, eſtimés, admirés dans toute l'Europe ? Peut-on ſuppoſer que

le ſpectateur tranquille ait vû d'un œil indifferent le reſpectable Auteur du dangereux ſyſtême de l'intérêt perſonnel, deshonoré, joué ſur la ſcene Françaiſe ? Et n'eſt-il pas plus naturel de croire que le Public, perſuadé de la candeur & de l'exacte probité, de la conduite décente & de l'integrité des mœurs de ce bon patriote, n'a point crié à l'injure, à l'horreur, à l'atrocité, parce qu'il n'a vû dans l'action de cette Comédie que le danger des conſéquences qui peuvent réſulter de ce ſyſtême, quand il eſt adopté par des hommes moins éclairés, moins vertueux que l'Auteur, qui, tout au plus par imprudence, a cru pouvoir le publier ? Peut-on s'imaginer qu'on ait voulu noircir la vertu, les qualités de l'ame, ou tourner en ridicule les talens ſupérieurs, les utiles découvertes de ce Savant, auſſi connu des nations étrangeres, qu'il a de la célébrité

chez

chez vos voiſins & dans ſa patrie ; de ce grand Ecrivain, l'ornement de la France Littéraire & de l'Europe ſçavante, comme il eſt l'ornement des Académies qui ſe ſont honorées en l'honorant de leur choix ? Je ſais que l'ingrate Athènes applaudit à l'outrage qu'Ariſtophane oſa faire au plus Sage des Grecs. Je ſais que le vertueux Socrate, en bute à la calomnie de ce Poëte ſatyrique, eſſuya les huées d'une inſolente multitude. Mais quelle différence entre les vertus de ce Sage, & les caracteres tracés dans la Comédie de M. Paiiſſot ? Caracteres tracés d'après les conſéquences que peuvent entraîner les ſentimens & les erreurs de quelques écrivains, & non d'après ces écrivains eux-mêmes. Quel trait de reſſemblance a rappellé le ſouvenir du malheureux Socrate ? Son ennemi reçut des applaudiſſemens, tandis qu'il méritait d'expirer dans les ſupplices. Ni les complots d'Anitus & de Melitus, ni

la maligne joie des Spectateurs qui assisterent à la Représentation des Nuées, ne peuvent excuser le crime d'Aristophane. Socrate, accusé de corrompre la Jeunesse, & de troubler la République, connoissait, adorait une Providence, obéissait aux Loix, formait Alcibiade, éclairait ses concitoyens. Ses vertus, sa candeur, ses bienfaits, sa sagesse devaient, sans doute, le mettre à l'abri des persécutions. Mais, si ce même Socrate, au lieu d'instruire sa Patrie, & de se conformer aux usages reçus, eut hautement bravé les Loix; si ses leçons n'eussent été que de dangereux préceptes; fastueux interprete de la Nature, s'il eût dit, s'il eût écrit, que l'homme qui pense, & le bœuf qui rumine, sont deux êtres aussi bornés l'un que l'autre, qu'il n'y a point de différence entre l'ame de l'homme & l'instinct des animaux, il n'eût été que ridicule, & son erreur n'eût inspiré qu'une pitié philosophique. Mais si,

penſant & s'exprimant avec plus de licence, il eût dit à ſes concitoyens : Peuple d'Athènes ! quelle folle eſpérance, quelle crainte puérile entretient dans vos cœurs l'amour de la vertu ? Les Dieux n'exiſtent point, & vous ſacrifiez aux Dieux. Il n'y a point d'Etre Suprême, & vous parlez des récompenſes que cet Etre imaginaire deſtine aux cœurs vertueux. Ce même Dieu que vous peignez ſous les traits les plus aimables, ce Dieu juſte & bienfaiſant, vous le repréſentez comme un Maître cruel, comme un Tyran farouche, alteré du ſang des hommes, inflexible dans ſa colere, terrible dans ſa vengeance, & toujours prêt à punir par des tourmens éternels les plus légeres faibleſſes. Découvrez-moi les raiſons, les motifs de cette étonnante contrariété, ou ſouffrez que j'abhorre, que je détruiſe votre culte, ou plutôt renoncez-y vous-mêmes. Quels biens en eſperez-vous, inſenſés ! Quels ſupplices pou-

vez-vous redouter, puiſqu'avec votre corps l'ame, cet Etre chimérique, doit rentrer dans le néant ? Voulez-vous être heureux, peuple d'Attique, voulez-vous couler dans le bonheur, des jours brillans & tranquilles ? Ceſſez de croire à la réalité de ce que vous nommez le bien, le mal, le vice, la vertu, le juſte & l'injuſte. *L'ame elle-même n'eſt qu'un vain terme dont on n'a point d'idée & dont un bon eſprit ne doit ſe ſervir que pour nommer la partie qui penſe en nous. Poſé le moindre principe du mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il faut pour ſe mouvoir, ſentir, penſer, ſe repentir & ſe conduire : en un mot, dans la Phyſique & dans la Morale, être né avec l'intelligence & un inſtinct sûr de Morale, & n'être qu'un animal, ſont des choſes qui ne ſont pas plus contradictoires qu'être un Singe & un Perroquet, & ſçavoir ſe donner du plaiſir. Enfin, je crois la penſée ſi peu incompatible avec la matiere organiſée, qu'elle ſemble en être une propriété,*

telle que l'électricité, l'impénétrabilité, l'étendue, &c. Regarderions-nous alors Ariſtophane comme un Calomniateur, & Socrate comme un Sage, ſi ce dernier eût offert à la cenſure du Poëte un ſyſtême auſſi pernicieux ? Pourrions-nous, en plaignant le ſort du Philoſophe, refuſer notre eſtime & nos éloges au zèle de ſon ennemi ? Mais puiſqu'Ariſtophane...... Eh ! Meſſieurs, laiſſez-là votre Ariſtophane. Quel intérêt avez-vous à connoître les cauſes qui l'engagerent à s'élever contre la Philoſophie ? Eſt-ce de lui, de ſa victime, du Démon familier de Socrate ? non, c'eſt de la Comédie des Philoſophes qu'il s'agit maintenant. Il n'eſt pas même queſtion de ſçavoir ſi le métier d'Auteur jouit de quelque privilége qui le diſpenſe de paroître ſur la Scene. Nous avons décidé cette importante queſtion en faveur des Poëtes Comiques. Il ſeroit indécent auſſi d'examiner ſi de bons Citoyens, ſi des Sages eſtimables par

leurs mœurs autant que par leurs écrits, ont dû être expofés au ridicule du Théâtre ; nous avons jugé ce point en faveur des Philofophes, lorfque nous avons dit que nous croyons les caracteres de cette Comédie tracés, non d'après les caracteres de ces Meffieurs, mais d'après les erreurs répandues dans leurs écrits. Il ne refte donc plus qu'à prononcer fur le fait, c'eft-à-dire, à examiner fi les fentimens de quelques Philofophes ont mérité d'être joués.

La profonde vénération que j'eus toujours pour la Philofophie me déterminerait à foutenir, par un mauvais jugement, la jufteffe & l'innocence de fes opinions, fi je ne craignois l'importunité des remords qu'éprouverait mon cœur, s'il ofait refifter à la force de la vérité qui l'entraîne. Mon ignorance eft telle que je ne fçaurais croire, qu'*il faut pour être heureux, étouffer les remords : qu'inutiles avant le crime, ils ne fervent pas plus après, que quand on*

le commet: que la bonne Philoſophie ſe deshonorerait en s'occupant de ces fâcheuſes réminiſcences, & en s'arrêtant à ces vieux préjugés. Je me connais, je ne pourrais jamais me pardonner une lâche complaiſance. Ce preſtige impoſant, qu'avec les bonnes gens je nomme *conſcience*, me reprocherait ſans ceſſe la foibleſſe que j'aurais de trahir la vérité pour le plaiſir infructueux de flatter de trop dangereuſes erreurs. Mais comme toutes mes vûes tendent à reconcilier les deux partis, il y aurait de l'injuſtice à penſer que je cherche à faire ma cour à l'une de ces deux factions aux dépens de l'autre. Je me contente d'appuyer ma déciſion ſur quelques preuves littérales que je prends au hazard dans la foule de celles que m'offrent les ouvrages de Meſſieurs les Philoſophes, ouvrages où j'ai trouvé d'ailleurs une ſource inépuiſable de bonne inſtruction.

Je dis donc pour l'honneur de mon opinion, que M. Paliſſot a pû

ſans crime & ſans noirceur couvrir de ridicule les ſentimens & les erreurs de quelques Philoſophes, parce que ces Meſſieurs ont mérité tout au moins de voir publiquement joués quelques uns de leurs ſentimens & de leurs ſiſtêmes, quand volontairement chargés d'inſtruire & d'éclairer les hommes, ils ont écrit. » Le libertinage n'eſt po-
» litiquement dangereux dans un Etat
» que lorſqu'il eſt en oppoſition avec
» les Loix (*a*) du Pays, ou qu'il ſe trouve
» uni à quelqu'autre vice du Gouver-
» nement... Les femmes ſages en fai-
» ſant des largeſſes à des mendians
» ou à des criminels, ſont moins
» bien (*b*) conſeillées que les femmes
» galantes : celles-ci nourriſſent des
» citoyens utiles, & celles-là des
» hommes inutiles, ou même les en-
» nemis de la Nation.... Ce ſont les
» paſſions fortes qui font exécuter les
» actions (*c*) courageuſes, & concevoir

(*a*) De l'Eſprit, pag. 150.
(*b*) Ibid. pag. 158.
(*c*) Ibid. pag. 298.

» ces idées qui font l'étonnement & » l'admiration de tous les ſiécles. J'en- » tends par paſſion forte, une paſſion » dont l'objet ſoit ſi néceſſaire à no- » tre bonheur que la vie nous ſoit in- » ſupportable ſans la poſſeſſion de cet » objet. Telle eſt l'idée d'Omar, » lorſqu'il dit : qui que tu ſois, qui, » amoureux de la liberté veux être » riche ſans biens, puiſſant ſans ſu- » jets, ſujet ſans Maître, oſe mé- » priſer la mort, les Rois tremble- » ront devant toi.... Les peines & » les plaiſirs (*a*) des ſens peuvent nous » inſpirer toute eſpéce de paſſions, » de ſentimens & de vertus.... De » tous les dons que le Ciel peut ver- » ſer ſur une Nation (*b*), le plus ſu- » neſte ſerait, ſans doute, la pruden- » ce.... C'eſt à l'imprudence & à la » folie que le Ciel attache la conſer- » vation des Empires & la durée du » monde.... Ce n'eſt ſouvent que » par la bouche de la licence que les

(*a*) Ibid. pag. 364.
(*b*) Ibid. pag. 582 & 583.

» plaintes des (a) opprimés peuvent s'é-
» lever jusqu'au Thrône.... Les Gou-
» vernemens peuvent se dissoudre,
» quand les Puissances (b) legislatives
» & exécutrices agissent par la force
» au-de-là de l'autorité qui leur a été
» commise..... Parmi tant de Ro-
» mains qui se sont volontairement
» donné la mort, il en est peu qui,
» par le massacre des Tyrans, ayent
» osé la rendre utile à leur Patrie.
» En vain diroit-on que la Garde qui
» de toute part environnait (c) le Pa-
» lais de la Tyrannie, leur en défen-
» dait l'accès; c'était la crainte des
» supplices qui désarmait leur bras,
» &c.... Ah! Messieurs les Philoso-
phes, qu'elles sont cruelles ces pro-
positions. Vous jouissez & vous méri-
tez sans doute de jouir de l'estime pu-
blique. Mais ne craindriez-vous pas
de perdre cette estime, si vos actions,

(a) Ibid. gag. 79.
(b) Dict. Encycl. au mot; Gouvernement.
(c) De l'Esprit, pag. 450.

vos mœurs, votre conduite étaient conformes à ces étranges ſentimens. J'admire votre génie, j'eſtime vos talens, je reſpecte vos écrits. Mais n'exigez pas, de grace, que je revere vos délires, que j'encenſe vos erreurs; ou pour m'exprimer comme vous, *que je me proſterne devant vos immortels Ouvrages comme devant les Crocodiles de Memphis*. Ni la beauté de vos raiſonnemens, ni la force de vos preuves, ni le coloris brillant de votre ſtile, ne me feront regarder comme un crime la critique de vos Aggreſſeurs. Je ſuis de bonne foi. Daignez, ſi je me trompe, éclairer mon ignorance. Quelle funeſte inſtruction que celle qui m'apprend à ne reſpecter rien, qui me permet de briſer les nœuds ſacrés qui m'uniſſent à mon Pere, à mon Fils, à mon Prince, à ma Patrie! Quel plaiſir goûtez-vous à dégrader par des maximes auſſi pernicieuſes les bonnes, les utiles leçons que vous me donnez; quand, diſcou-

rant ſur le monde moral & ſur le monde politique, vous m'apprenez à reſpecter les Loix, à m'enflammer pour la Vertu; quand, échauffant mon ame, vous m'enſeignez à réprimer les mouvemens de mon cœur, à modérer la fougue de mes paſſions. Que j'aime alors à vous voir dignes de ma reconnoiſſance! Sont-ce là, me dis-je à moi-même, ces Philoſophes qui viennent de confondre toutes mes idées, qui viennent d'affliger mon ame en lui annonçant la certitude de ſon anéantiſſement? Quel mélange biſarre, quel aſſemblage inconcevable d'erreurs & de vérités, de bons principes & de maximes dangereuſes! Mais les Sages qui l'écrivent, cette Morale pure, n'ont-ils pas en même-temps tracé ces préceptes cruels qui ſeroient regardés comme pernicieux, même par les Sauvages des forêts de l'Orenoque. Je crains alors que vos principes ne ſoient également infectés; je crains tout ce que m'offrent vos Livres: ma crainte eſt-elle mal fondée? Les fruits de l'arbre ſont gâtés, quand une sève corrompue circule dans ſa tige.

FIN.

LETTRE
D'UN ORIGINAL
AUX AUTEURS
TRÉS-ORIGINAUX
DE LA COMÉDIE
TRÉS-ORIGINALE
DES
PHILOSOPHES.

O tempora ! ô mores !



A BERLIN.

M. DCC. LX.



LETTRE D'UN ORIGINAL AUX AUTEURS TRÉS-ORIGINAUX DE LA COMÉDIE TRÉS-ORIGINALE DES PHILOSOPHES.



OUI, nous ſommes vraiment des Originaux ; vous, Meſſieurs, pour avoir employé mille & une nuit à la compoſition d'une piéce, qui, tout au moins, répand un ſale vernis ſur le Théatre de la Nation ; & moi, pour avoir couru riſque d'être ſuffoqué à différentes repréſentations, afin de m'empreſſer à

vous faire part de mes obſervations: Car ſçachez, Meſſieurs, que, quoique je ne ſois pas de la claſſe des *Socrates* de nos jours, ni de celle des *Ariſtophanes*, je me repais avec plaiſir des productions des uns & des autres. Le vrai & le beau ont toujours le droit de plaire; le ridicule, même le laid & le difforme ont quelquefois celui d'amuſer.

Quel moyen plus sûr de vous immortaliſer? quelle preuve plus éclatante de votre zéle & de votre courage? que cette ligue offenſive que vous avez formée contre les Philoſophes; que ce tribunal d'inquiſition littéraire que vous avez érigé, & pour la perfection duquel il ne vous manque plus que le pouvoir des *Auto-da-fé*.

Ne trouvez pas à redire, je vous prie, s'il m'arrive de tems en tems de faire des écarts: votre exemple me perſuade que tout eſt permis aujourd'hui, à certaines choſes près: il m'eſt donc bien libre ou d'enchaîner mes idées, ou de les préſenter en déſordre.

Je dois commencer d'abord par vous rendre un compte ſincère de ce dont j'ai été témoin; & (entre nous ſoit dit) on

ne conçoit presque rien au goût de la Nation, il ne semble caractérisé que par les bizarreries : c'est ce que je prouverai ensuite.

Aux représentations auxquelles j'ai assisté, le flux & le reflux convulsifs du parterre m'ont transporté dans vingt espaces différens : au contraire de bien des gens qui s'en plaignoient, j'en étois fort aise ; pouvoit-il y avoit rien de plus piquant pour ma curiosité que tous ces propos variés, qui frapoient à chaque instant mes oreilles ?

Ici j'avois les flancs serrés par un aimable petit collet occupé à lorgner les Dames, & à répéter ses leçons de minauderie : par un jeune homme à plumet frapant des pieds & des mains, enragé du silence de l'orchestre & de ne pas voir lever la toile : d'un autre côté un garçon Apothicaire, que les secrets de son art n'avoient pas encore guéri d'une indigestion de la veille, parce qu'il avoit, dit-il, soupé en partie fine: devant moi un maître Boucher de la taille de S. Christophe, qui garantissoit ma vue du trop grand éclat des lumieres.

Là je me trouvois près d'un éléve de

S. Côme; qui ſur le ton gaſcon promettoit à un Poëte d'extirper gratis, & dans trois fois vingt-quatre heures, juſqu'au germe du mal qui le tourmentoit: d'un petit maître manqué qui, en fredonnant un air & s'efforçant à faire un entrechat, heurta la jambe d'un Muſicien, qui le donna à tous les diables avec l'orcheſtre.

Ailleurs j'étois accompagné d'un artiſan embarraſſé de ſon épée: d'un apprentif marchand qui, paſſant en revue les ajuſtemens brillans des loges, calculoit à l'oreille de ſes voiſins les ſommes dont le marchand n'étoit pas payé: d'un Provincial qui, extaſié de ce qu'il voyoit pour la premiere fois, ne s'apperçut que vers le milieu de la piéce qu'on lui avoit eſcamoté ſa montre; & qu'il fouloit ſon chapeau à ſes pieds: d'un Peintre à demi yvre qui, étouffé de chaleur, trouvoit à redire en jurant, qu'on n'introduiſit pas la coutume de diſtribuer à boire au parterre.

Plus loin, j'avois, à ma droite, un perſonnage de petite taille que je ne pus deviner, & que je me gardai bien de queſtionner; parce que j'avois eu le le malheur de déranger avec mon cou-

de l'architecture de ſa perruque ; ce qui lui fit froncer le ſourcil, en me regardant de profil depuis le haut de la tête juſqu'à la garde de mon épée : à ma gauche, un autre perſonnage, qu'à ſon air atrabilaire je reconnus pour Anglois ; & qui, frappé de m'entendre balbutier quelques mots de ſa langue, m'honora de ſa converſation dans les entre actes.

Après avoir ſuivi quelque temps, avec une ſcrupuleuſe attention, les différentes mines que fit cet Anglois : » Je » devine, lui dis-je, que cette piece » n'eſt pas trop de votre goût : car elle » s'accorde aſſez mal avec vos princi- » pes & vos mœurs. Cette production » Françoiſe me ravit, repartit-il. Cet » aveu vous étonne, comme je vois. » N'en pénétrez-vous pas le ſens ? » C'eſt que ma nation acquiert un dé- » gré de ſupériorité ſur la vôtre. Pré- » tendre détruire la philoſophie, c'eſt » faire revivre la craſſe ignorance & la » ſtupidité de nos peres. Mais, désho- » norer perſonnellement les philoſo- » phes ! c'eſt le comble de la baſſeſſe & » de l'infamie. Et je parie cent guinées » que quiconque, dans mon pays s'avi- » ſeroit de prôner un tel ouvrage, ſeroit

» à l'inſtant lapidé ou anéanti ſous les
» coups de poing. On ſçait, lui-dis-je,
» que chez vous autres Inſulaires, les
» leçons de cette ſorte de phyſique ex-
» périmentale ſont aſſez fréquentes.
» Quant à moi, ma façon de penſer &
» d'agir, m'eſt un sûr garant que je ne
» ne courrois pas riſque d'en recevoir
» de ſemblables. »

Satisfait de mes ſentimems, il renouvella ſon attention pour certains paſſages de la piéce, qui lui arrachèrent tout à coup ces mots en bon françois : » ah ! quelle impudence ! quelle calomnie ! quel ſcandale ! »

Excuſez, Meſſieurs, de telles expreſſions ; vous les trouverez peut-être un peu trop énergiques & mal ſonnantes, mais je n'en ſuis que l'écho : & le croiriez-vous ? qu'un étranger donna peut-être le ton à la plus ſaine partie du parterre: on n'entendit plus en effet, preſque de toute part, que de ſourdes exclamations auſſi flatteuſes.

Vous aviez cependant des partiſans, & en grand nombre, (preuve de ce que j'ai dit plus haut du goût de la Nation) & ils pratiquoient à la lettre ce que vous dites des Philoſophes dans un cas ſemblable.

Mais nous ferons un bruit à rendre les gens
sourds.

Un petit événement ne contribua pas peu à rallentir leurs applaudissemens, j'en fus même la cause innocente; je l'avoue.

Certain homme, à qui les mains devoient cuire depuis longtemps, & qui paroissoit donner le branle au reste de vos admirateurs, faisoit sans relâche ce petit exercice. A un coup de main des plus bruians, je le priai de me répéter un vers que je n'avois pû entendre : pour satisfaire à ma demande, tout déconcerté qu'il me parut, il eut recours à un inconnu, qui lui repliqua franchement : » Eh ! de quoi, diable, » vous avisez-vous donc, de faire un » tel tapage, quand vous ne comprenez peut-être rien à la piéce ? Bon ! » dit un autre d'un air ricaneur, ne » voyez-vous pas que M. est gagé pour » cela. « Jugez, Messieurs, de l'effet qu'a pû faire cette petite Scéne passée entre trois ou quatre personnes.

» Ne rougissez-vous point « disoit quelqu'un, d'un air imposant, à un jeune homme qui étoit à côté de lui, » de prodiguer vos applaudissemens à

» des choſes auſſi révoltantes? «

On rapporte auſſi quelques paroles, qui ne ſont pas moins humiliantes pour vous que pour ceux à qui elles ont été adreſſées; elles ſont d'une Actrice des plus célébres. » N'eſt-il pas bien hon-
» teux pour vous, » dit-elle, » d'avoir
» joué des gens dont les mœurs ſont
» irréprochables : auſſi ne croyez pas
» que je prétende avoir part au béné-
» fice de cette piéce. «

Enfin, duſſé-je attacher à cette lettre la même vertu qu'ont vos productions, & les Nouvelles E**. & le Journal de T**. Mortel à ſon principal auteur; j'ai deſſein de ne pas quitter la plume de ſitôt.

Voici donc le plan de la piéce en peu de mots, je ne ſçais ſi je l'ai bien ſaiſi.

Damis, jeune officier, aime Roſalie, & il en eſt aimé. Cydaliſe, mere de Roſalie, s'étoit d'abord propoſé d'unir ces deux amans : mais le goût qu'elle prend pour la Philoſophie change ſon humeur & ſes ſentimens; & elle ſe détermine à donner ſa fille à Valere, l'un des Philoſophes qui fréquentoient ſa maiſon. Frontin déguiſé ſous le nom de Carondas, & que Valere avoit placé

en qualité de ſecrétaire chez Cydaliſe ; appuie ſes prétentions. Elles ſont traverſées par Criſpin, Valet de Damis, & de Marton, Suivante de Cydaliſe. Le hazard d'une porte ouverte leur met en main un billet de Valere à Carondas, rempli de railleries impertinentes contre Cydaliſe. La lecture qu'elle en fait eſt le coup déciſif ; elle chaſſe les Philoſophes, & ſe décide enfin en faveur de Damis.

La piéce paroit aſſez dénuée d'intrigues & d'intérêts ; ſi on en excepte quelques vers harmonieux, ce n'eſt qu'un tiſſu de fades épiſodes & d'horreur. Les ſentimens les plus dénaturés y ſont mis dans un jour dangereux : les avantages précieux de la Philoſophie y ſont conſidérés ſous le point de vue le plus méchant : en un mot, on a pris à tâche de déshonnorer des perſonnes dignes de l'eſtime univerſelle.

Souffrez, Meſſieurs, que, pour prouver combien au contraire vous vous êtes dégradés vous-mêmes, j'analyſe quelques traits des plus brillans de cette Comédie, ſans faire mention de ceux que vous avez fort bien fait de ſupprimer dans les commencemens.

ACTE I.

SCENE I.

MARTON *parlant à* DAMIS.

Vous êtes Officier,
Notre projet n'eſt pas de nous méſallier ;
Nous voulons un mari taillé d'une autre étoffe,
Un mari Philoſophe.

Quel langage, Meſſieurs, faites-vous tenir à cette Suivante ? Les exemples que nous avons ſous les yeux, ne vous en déplaiſe, démentent l'incompatibilité que vous ſemblez établir de la profeſſion des armes avec la Philoſophie.

Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choſes,
Mais juſques-là néant.

A ce dernier mot on a entendu la voix d'un Poëte au parterre, qui s'écrioit qu'il convenoit à votre piéce.

[*En citant les Philoſophes.*]
Tous charlatans adroits & flatteurs agréables.
Mutato nomine, de te fabula narratur,

SCENE II.

Ah! la Philosophie endurcit trop les cœurs.

L'amour & la charité caractérisent un cœur tendre : que votre cœur, Messieurs, soit susceptible de la passion qui est commune à tout être pensant ou végétant ! Je le crois bien : mais que la charité, cette vertu que vous méconnoissez chez les Philosophes, soit votre partage ! Je n'en crois rien : seriez-vous donc demi Philosophe malgré vous ?

C'est un mal répandu dans toute la maison ;
Et dont, à mon avis, la source est dans la Lune.

La pensée est vraiment comique, peut-être aussi en avons-nous l'obligation aux influences de cette planette sur votre cerveau.

SCENE III.

Comparant l'amour avec la haine.

La haine n'est qu'ardeur & que vivacité,
L'un abat, l'autre anime ; &, dans un cœur femelle,
Ma foi, je la croirois beaucoup plus naturelle.

Plaisantez-vous, Messieurs ? Où en auriez-vous fait la malheureuse expé-

rience? Quoi qu'il en ſoit, ce vice ſemble encore bien plus naturel aux beaux eſprits de votre claſſe.

SCENE V.

CYDALISE *à* ROSALIE.

Je ne conſulte point ce ſentiment vulgaire,
Amour de préjugés, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du ſang qui parle en nous,
Et qui n'eſt dans le fond qu'un menſonge aſſez doux,
Une foibleſſe.

Si je vous aime enfin, c'eſt en qualité d'être,
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'auroit à mes bontés qu'un droit moins étendu.

Si j'ai ſur vous auſſi quelques droits à mon tour,
J'en exclus le hazard qui vous donna le jour.

Quel langage ! au plutôt quelle fureur pour décrier des hommes auſſi dignes d'admiration, tant par leurs talens ſupérieurs, que par leurs vertus morales ! Les Philoſophes que vous attaquez ne méconnoiſſent point les droits de la nature, puiſque leurs ouvrages, leur conduite ne reſpirent que la douceur,

la tendresse, l'humanité & la reconnoissance. Toute leur Philosophie est fondée sur la nature même. Pourquoi donc leur attribuer une barbarie qui ne se trouve pas dans les bêtes féroces. Ce n'est que dans des cœurs faits comme les vôtres que peuvent naître de tels sentimens, & il faut être naturellement méchant & inhumain pour avoir la force & le talent de les exposer, comme vous l'avez fait, dans ces vers qu'on a même horreur de répéter.

En parlant de son mari.

Grimpé sur la Magistrature

Que cette expression est noble!

Un pere n'est qu'un homme, & l'on peut sensément
Remarquer ses défauts, en parler librement.

Belle leçon pour la jeunesse! Un Philosophe, ce me semble, se contenteroit de dire : » remarquer ses défauts » en vue de les éviter, & se taire. «



ACTE II.

SCENE. I.

CARONDAS.

J'avois toujours pensé que les Loix avoient tort.

La nécessité des Loix n'est fondée que sur la perversité des hommes. Tel est le langage des Philosophes. Sans cela, en effet, existeroient-elles ?

VALERE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle !

L'accueil qu'une Dame respectable fait aux gens à talens, quels qu'ils soient, la met à l'abri d'une pareille insulte.

En parlant du Public.

Parmi les animaux échappés au déluge,
Je doute qu'il en fût un plus sot.

Le Juvénal françois a dit à peu près la même chose, mais *non licet omnibus adire Corinthum*.

CARONDAS.

D'accord : mais
Il faut l'apprivoiser, le flatter.

VALERE.

VALERE.

Non, jamais ;
Il eſt pour le gagner des méthodes plus ſures.

On lui dit des injures.
Quelques-uns de ces traits, qu'on ſe dit à l'oreille,
Au Public hébété, feront crier merveille.

» Comment donc ! « s'écria mon Anglois », il me paroît que les Au-
» teurs ſont bien familiers avec le Pu-
» blic ; en effet, on lui dit des inju-
» res : ſçavez-vous bien que cela ſeul
» ſuffiroit en certaine occaſion pour
» enſanglanter le Théâtre de Londres.
» Mais « lui répondis-je en riant » le
» Public ici pouſſe l'indulgence juſqu'à
» la pitié : il n'y a que les perſonnali-
» tés qui, hors de-là, rapportent quel-
» quefois aux Auteurs des nazardes &
» autres bagatelles ſemblables. «

CARONDAS.

Tout devient donc permis ?

VALERE.

Excepté contre nous & contre nos amis.

CARONDAS.

Quoi ! M., l'intérêt ſeul doit être écouté ?

VALERE.

La Nature en a fait une néceſſité.

La franchiſe eſt la vertu d'un ſot.

Tous les biens
Devroient être communs; mais il eſt des moyens
De ſe venger du ſort, on peut avec adreſſe
Corriger ſon étoile, & c'eſt une foibleſſe
Que de ſe tourmenter d'un ſcrupule éternel.
Quoi! traître; me voler!

CARONDAS.

Non, j'uſe de mon droit;
Je deviens Philoſophe.

Avis au Public qui juſqu'aujourd'hui ignoroit ſans doute que la ſociété des Philoſophes fût une académie de filouterie: les voilà enfin affichés pour d'honnêtes fripons; & il ne reſte plus qu'à les avancer d'un pas, pour les faire atteindre à la gloire des *Cartouches*, des *Rafiats*, & des *Mandrins*.

SCENES III & IV.

Jeune homme, prens & lis.

Chacun ſçavoit déjà que ces mots, d'une ſimplicité énergique, ſe trouvent

Je crois ce qu'il faut croire;
J'ose le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.

C'eſt fort bien fait; & c'eſt encore mieux fait, quand on pratique ce que l'on fait ſi hautement profeſſion de croire.

Et ſouvent la bétiſe a fait des incrédules.

Et plus ſouvent encore elle a fait des crédules. L'hiſtoire de tous les temps en porte la conviction, & nous devons nous eſtimer heureux de vivre dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre.

Ils ont l'art de détruire;
Mais ils n'élevent rien

Il eſt vrai que les Philoſophes ont l'art de détruire : mais quoi? une multitude de menſonges & de préjugés ridicules; non pas les dogmes de la vraie religion, ni la morale : il eſt vrai encore qu'ils n'élevent rien de ce qui porte le caractère du fanatiſme & de la perſécution; &, (pour me ſervir des termes de M. de V**). Ils cultivent en paix la raiſon & les lettres.

ACTE III.

SCENE I.

CRISPIN.

Animal à la fois miſantrope & cynique ;
C'étoit vraiment un fou dans ſon eſpèce
unique.

On prétend (ce que j'ai peine à croire) que ceci regarde M. de M**, Philoſophe en effet, dont la mémoire eſt ſi honorée chez tous les peuples, & particulierement chez les Anglois.

SCENE III.

Cette ſcéne, qui ſe paſſe entre les Philoſophes, n'eſt qu'un tiſſu de fades complimens qu'on leur prête entr'eux, de ſentimens odieux ſur le compte de Cydaliſe ; & qui finit par une querelle de pédans groſſiers, qu'un des Philoſophes tâche de calmer ainſi.

Il n'eſt pas queſtion, Meſſieurs, de s'eſtimer ;
Nous nous connoiſſons tous ; mais du moins la
prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'appa-
rence.

l'on n'y voit qu'une abſurdité monſtrueuſe.

De petits importans
Qui, pour avoir un ton, enrolés dans la ſecte,
Penſent avoir perdu leur qualité d'inſecte.

Ne ſe réveillant pas aux traits de la ſatyre,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit pourſuivis ;

Il eſt ici queſtion d'éclats de rire ; ſçavoir aux dépens de qui MM. ? Mais ontreconnoit gueres à ces coups de pinceau ceux que vous avez voulu peindre.

J'en prévois pour les mœurs d'étranges cataſtrophes,
Et je ſuis allarmé de tant de Philoſophes.

Ce que rapporte M. de V**. en certain endroit occaſionne en effet des réflexions à ce ſujet.

» Qu'eſt-ce que des Philoſophes ? « A dit une grande dame. Un homme grave a répondu. » Madame ce ſont des gens » de ſac & de corde, qui examinent » dans quelques lignes d'un livre en » vingt volumes in-folio, ſi les atômes

» ſont inſécables ou ſécables; ſi on
» penſe toujours quand on dort; ſi
» l'ame eſt dans la glande pinéale ou
» dans le corps calleux; ſi l'âneſſe de
» Balaam étoit animée par le Diable,
» ſelon le ſentiment du R. P. B**. &
» autres choſes ſemblables, capables
» de mettre le trouble dans les con-
» ſciences timorées des Tailleurs ſcru-
» puleux de Paris, & des pieuſes Re-
» vendeuſes à la toilette, qui ne man-
» queront pas d'acheter ce livre, & de
» le lire aſſidûment.

Crédule eſt devenu l'équivalent du ſot.

Cela ſe rencontre vrai quelquefois, & c'eſt ſuivant les objets.

J'ai mon avis, Madame, & ſi je leur déplais,
J'en gémis, mais ſur eux.

Héraclite gémiſſoit, pleuroit ſur la conduite des hommes; *Démocrite* en rioit: ils étoient en cela des foux uniques dans leur eſpéce; ne ſuivant, je crois, que leur penchant naturel, ſans prétendre opérer des merveilles: encore le dernier avoit-il pris le meilleur parti, ſans avoir peut-être le même objet qu'*Arlequin*. *Ridendo caſtigat mores.*

une fois au commencement de l'interprétation de la nature par M. D**. Mais afin qu'on ne puiſſe les oublier, ils ont été répétés ſept fois dans ces deux Scénes avec l'emphaſe la plus ridicule.

SCENE V.

Damis parlant des Ph loſophes.

Je ne prens point pour tels un tas de Charlatans,
Qu'on voit ſur des trétaux ămeuter les paſſans,
Qui mettent une enſeigne à leur Philoſophie.

On prétend que ſans y penſer vous vous êtes donnés ici vous-mêmes en ſpectacle.

De l'un d'entr'eux.

Malgré ſon ton capable & ſon air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à ſon mérite;
Et je ne vis en lui, d'après tout ce tableau,
Qu'un Auteur aſſez bon dans un rôle à manteau

Comment pourroit-t-on être Tartuffe & Philoſophe? Les notions que l'on a de l'un & l'autre prouvent qu'il ne peut gueres y avoir de contraſte plus fort: j'en appelle à l'univers, comme avoit coûtume de faire le R. P. C**.

CYDALISE.

Je croyois aux eſprits, j'avois peur du tonnerre.

Quoi ! Cydalise n'auroit pas toujours conservé les mêmes sentimens ? Une femme se mettre au niveau des esprits forts ! Mais, en vérité, cela est étrange ; & (entre nous soit dit, MM.) ne doit-on pas en conscience proscrire la Physique comme le reste de la Philosophie ?

D a m i s.

Ce mot d'humanité ne m'en impose guère,
Et par tant de fripons je l'entends répéter.

On a jugé ne pouvoir trop répéter que les Philosophes n'étoient que des fripons, afin que le Public en soit convaincu à n'en pas revenir.

Et prête un beau dehors à leur avidité.

L'on peut être avide de belles actions & de l'estime publique, avide de plaisirs, avide d'argent. Par exemple moi, chetif Auteur que je suis, je n'ai pû resister à la démangeaison de faire imprimer cette lettre qui n'auroit dû être connue que de vous. *Auri sacra fames !*

D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer
personne.

Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

Il n'y a rien à comprendre ici, &

honteux : après quoi ils prennent très-humblement congé par cette exclamation ; *Ah ! malheureux !*

Ou ce papier étoit un talifman qui les retenoit malgré eux, opinion que je vous confeille d'infinuer au Public! ou vous êtes forcé de convenir tacitement qu'il ne peut guères y avoir de dénouement, qui choque davantage la vraifemblance. Car il n'y a pas, j'imagine, autant de gloire à refter en but à un propos outrageant, qu'à attendre un ennemi de pied ferme.

SCENE DERNIERE.

A la fin de cette fcène on s'applaudit d'avoir démafqué les faux fages, en refpectant les vrais.

Craignez, Meffieurs, que votre difcernement n'ait fait un terrible faux-bond : que le Public équitable tôt ou tard ne juge que vous vous êtes mépris à votre honte : ou que du moins il ne vous compare aux harpies de la fable, qui corrompoient tout ce qu'elles touchoient.

Cette lettre, Meffieurs, ne vous paroîtra peut-être pas amufante, encore

moins néceſſaire : de quel droit effectivement vous écrivai-je avec tant de franchiſe, puiſque je n'ai pas l'avantage d'être en aucune liaiſon avec vous : mais telle eſt ma manie ; je cherche ſans ceſſe à faire de nouvelles connoiſſances, ſur-tout parmi les perſonnes d'une certaine volée. Prenez-vous en donc à la célébrité de votre nom : heureux ! ſi vous daigniez ſeulement me faire réponſe, ce me ſeroit un brevet pour l'immortalité, & qui flatteroit preſqu'autant mon orgueil, que ſi vous me faiſiez monter ſur la ſcène à mon tour.

J'ai l'honneur d'être avec un étonnement incompréhenſible de vos talens, &c.

Mai 1760.

Tant de petits auteurs qui par orgueil nous
louent,
Que je ſuis aſſuré qu'avec un peu d'encens
Nous leur ferions à tous abjurer le bon ſens.

J'en ferois la gageure.

Mon Anglois, toujours prêt à parier ſuivant la coutume de ſon pays, dit qu'il s'offroit d'être de moitié de la gageure contre les Auteurs de la Piéce, s'il arrivoit dès le lendemain à ces mêmes Philoſophes de leur donner de l'encens.

SCENE VII.

CYDALISE.

Pour moi, je goûterois une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

Que cette image a de charmes! qu'elle eſt ſéduiſante! Elle a de quoi plaire à la moitié de l'eſpéce humaine: il n'y a que quelques ames timorées qui puiſſent s'en ſcandaliſer.

SCENE IX.

CRISPIN *allant à quatre pattes.*

Offre une attitude qui s'accorde peu

avec les bienſéances du Théâtre National : de plus, il défigure ſon rôle par un excès de politeſſe, en portant la main au chapeau pour ſaluer l'aſſemblée des Philoſophes.

C'eſt avec cette indécence, que l'on joue M. R** de G**, Philoſophe que vous avez interprété, MM., ſuivant vos idées ſingulieres.

Mais ne rapportons ici qu'un paſſage qui cadre, à peu de choſe près, avec le ſentiment de Cydaliſe.

J'ai cru que des habits devoient être commodes,
Et rien de plus : encor dans un climat bien chaud.....

Le reſte eſt ſouſentendu, & ce tableau n'eſt guères moins riant que l'autre.

SCENE X.

Un billet déshabuſe Cydaliſe, elle chaſſe les Philoſophes. Mais il faut obſerver que, quoique certains de ne pouvoir ſe juſtifier, ils ont la complaiſance de reſter à la lecture qu'elle fait du billet, enſuite d'eſſuyer de ſa part une aſſez longue tirade de reproches

S'il étoit vrai qu'ils ne ſe bornaſſent qu'à l'apparence de l'amitié (dont perſonne ne connoît pourtant mieux le prix, ainſi que des autres vertus ſociales), ils cauſeroient moins de ſcandale que ceux qui mordent à belles dents des gens, dont il auroit été décent de ne combattre que les opinions philoſophiques par un raiſonnement ou ſérieux ou enjoué.

SCENE IV.

Celle-ci n'eſt pas moins fade que la précédente. Les Philoſophes y font le métier de vils adulateurs auprès de Cydaliſe, ce qui s'accorde mal avec l'orgueil qu'on leur prête. Ils y parlent des affaires des Rois avec le ton le plus mépriſant : langage qui n'eſt propre qu'à ces eſprits, qui, ſelon les circonſtances, ceſſent d'être oiſifs pour devenir turbulens, & qui joignent à ce ton celui de la partialité.

Voici un trait d'un ridicule remarquable :

Fi donc ! c'eſt ſe borner que d'être citoyen.

Etre citoyen, c'eſt un devoir qui n'eſt aſſûrément pas inconnu aux Phi-

losophes, car ils le tiennent pour très-essentiel. Mais ce même devoir dispense-t-il donc le François de considérer (sans préjudice à sa patrie) le Lapon comme son semblable? Ce sont ces mêmes Philosophes (suivant ce que j'ai lû quelque part), qui sont encore plus hommes que sçavans, & qui employent leur sçavoir à défendre les droits de l'humanité.

CYDALISE.

Et si l'on peut parler sans fausse modestie;
Excepté vous & nous, je ne découvre rien
Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

Voilà, si je ne me trompe, une platitude à laquelle il n'y a rien à dire.

CYDALISE.

Et le Public.

VALERE.

Vraiment, il décide en oison.

Public sot! public hébété! public oison!

Ne doutez pas, MM., qu'il ne vous témoigne dans l'occasion une reconnoissance qui réponde à un tel panégyrique.

LES QUAND

ADRESSÉS

A M. PALISSOT;

Et publiés par lui-même.

1760.

AVIS.

On a répandu dans le monde beaucoup de petits Libelles Philoſophiques contre moi, il m'en eſt tombé un entre les mains, & j'ai cru que, vraiſemblablement, je ferais plaiſir à l'Auteur en le faiſant imprimer. Rien ne m'a paru plus convenable à la ſuite d'une apologie de ma Piece. *

* Lettre de l'Auteur de la Comédie des Philoſophes au Public, pour ſervir de Préface à la Piéce.



NOTES UTILES,

OU

Prologue de la Comédie des PHILOSOPHES.



QUAND on eſt Auteur de *Sardanapale* & des *Tuteurs*, quand on préſente au Public un ſquelette mutilé de l'intrigue des *Femmes ſçavantes*, revêtu des lambeaux du *Mechant*, du *Miſantrope*,

& du Mémoire des *Cacouacs*; quand on n'a inventé aucune Scene, aucune ſituation, quand on doit à Madame... l'unique Scene qui ſoit neuve, & qu'on a eu le ſeul mérite de l'écrire, on ne doit critiquer ni le *Fils naturel*, ni le *Pere de Famille*, parce que ces deux Pieces ſont bien faites, parce que pluſieurs morceaux de ces drames reſpirent le ſentiment, & parce qu'ils portent l'empreinte du génie.

Quand on a gagné les Polichinelles de la Littérature, les Cuiſtres de Collége & juſqu'à des valets, pour applaudir & faire fracas dans le Parterre, on ne doit point accuſer des hommes fort au-deſſus de ces viles menées de cabales, de ſe faire un parti.

Quand on ſe réunit pluſieurs fois la ſemaine avec des gens de ſon eſpece chez des Caillettes pour y déchirer ſous l'apparence du

mépris, ceux qu'on rougit d'être forcé d'eſtimer : on ne doit pas faire un crime à une femme honnête de recevoir des perſonnes reſpectables & conſidérées, on ne doit point jetter du ridicule ſur ſon amour éclairé pour les Arts & pour les talens ; l'uſage qu'elle fait de ſon eſprit, de ſon bien & de ſon crédit en rendant toujours de bons offices, & ne nuiſant jamais, doit la rendre reſpectable à tout homme qui a de l'honneur & des ſentiments.

Quand on ſe trouve aſſez mal organiſé pour être inſenſible aux beautés des Arts, & aſſez inepte pour ne pas entendre leur langue, on doit avoir aſſez de ſens pour ne pas s'enorgueillir de ſon abſurdité & de ſon ineptie, & on ne doit pas plaiſanter les Artiſtes, ſous peine de reſſembler à un Negre brut qui rit de tout ce qu'il voit, ſans y rien comprendre.

Quand on voit de la fierté où peut-être il n'y en a pas;

quand on trouve mauvais qu'un Auteur d'obſervations ſur les mœurs diſe *qu'il a vêcu*, tandis que celui qui inſtruit des mœurs étrangeres, dit ſans qu'on le reprenne, qu'il a voyagé ; quand on eſt choqué d'un trait tel que *jeune homme prens & lis*, d'une expreſſion telle que *je ſuis ſous le charme*, on doit en critiquant ces traits ſe donner de garde d'attacher trop d'importance à ſa critique, parce qu'on mérite le nom que *Quintilien*

donnoit aux *Paliſſot* de ſon temps, à ceux qui ſont à l'affut des mots; parce que *Platon*, *Ciceron*, *Paſcal* ont pu faire une phraſe répréhenſible, parce qu'ils en ont fait pluſieurs, & qu'ils ſont cependant de grands hommes.

Quand on a la tête aſſez mal faite pour ne pas ſaiſir le vrai ſens d'un principe philoſophique, on doit ſe rendre juſtice & ſe condamner à un ſilence éternel,

ſur des matieres & ſur des ouvrages qui ſont au-deſſus de ſa portée, on doit au moins n'avoir pas la mauvaiſe foi de préſenter ſous un jour odieux, une vérité ſoutenue par *Malbranche*, *Abbadie*, la *Rocheſoucault*; alors on ne fera pas dire aux Philoſophes qu'on doit rechercher ſon intérêt perſonnel; ils n'ont jamais dit qu'on le doit; mais ils ont dit que l'homme ne peut être conduit que par ſon intérêt; ils ont dit que l'in-

térêt bien entendu fait l'homme vertueux, mal entendu, l'homme vicieux; n'a-t-on pas fait une maxime de ce mot de *Virgile: Nous ſommes tous entraînés par le plaiſir?* n'es-ce pas un principe de *S. Auguſtin que nous faiſons néceſſairement ce qui nous plaît le plus.*

Quant à ce que l'homme doit faire, tout Philoſophe établit l'obligation que l'homme a d'être bienfaiſant, de ſacrifier même

ſes deſirs, ſes penchants au bonheur des autres ; le Philoſophe fait plus, il fait aimer cette obligation, ce devoir, il prouve que l'homme en le rempliſſant, conſulte ſon intérêt, parce qu'il atteint le vrai bonheur que la pratique de la vertu donne toujours, & dont le vice ne donne jamais qu'une ombre vaine & paſſagere, l'intérêt eſt l'ame de tout ce qui reſpire, il meut à la fois les *Paliſſot* & les *Monteſquieu.*

Quand on eſt connu dans le monde par des careſſes perfides & des méchancetés cruelles, quand on a aliéné par ſon ingratitude des Protecteurs vis-à-vis deſquels on avait maſqué ſes noirceurs, quand on a plongé avec un ſourire barbare le fer de la ſatyre dans le cœur de ſes amis qu'on a attiré dans les piéges de la flatterie, quand un homme a été chaſſé de chez M. *Bouret* pour avoir compoſé contre lui des vers calom-

nieux qu'il avait la baſſeſſe d'imputer à *Poinſinet* ſon ami & ſon parent, quand il a répandu dans Paris le Vaudeville le plus ſanglant contre *Patu*, chez qui il mangeait tous les jours; il eſt fort mal venu d'imputer aux Philoſophes un caractere dont il n'a trouvé le modele que dans lui-même.

Quand on a emprunté pluſieurs fois de l'argent à l'Auteur de l'*Eſprit* & qu'on lui en doit encore, on peut

ſe diſpenſer de calomnier ſes talens & ſon caractere, & pour critiquer ſes principes il faudrait commencer par être capable de les entendre.

Quand on eſt redevable de ſa place d'Académicien de Nancy à M. *Rouſſeau* de Genève, on ne doit pas le traveſtir avec impudence ſur la Scene; ſi on n'a pas l'âme aſſez belle pour goûter le plaiſir d'être reconnaiſſant, on doit au moins

un hommage extérieur à cette vertu.

Quand on a fait une banqueroute conſtatée & circonſtanciée dans un Mémoire imprimé de l'Auteur des *Cacouacs*, quand on a fait pluſieurs vols, ou ſecrets ou publics, quand entre autres, on a volé à ſes Aſſociés leur part du Privilége des Gazettes Etrangeres, on ne doit pas faire dire à un Valet qui vole ſon Maître, *je deviens Philo-*

ſophe. 1°. Parce qu'on ne doit pas dire une bêtiſe. 2°. Parce qu'on ne parle pas de corde dans la maiſon d'un pendu.

Quand on déchire tous les jours ſans pudeur, & ſans ménagemens la Religion & tout principe des mœurs, quand dans un repas on a fait abjurer le Chriſtianiſme à un homme entre deux vins, quand on s'eſt fait un jeu de le forcer à blaſphemer & inſul-

ter la Divinité, on ne doit pas taxer d'impiété des Philoſophes exempts de ſuperſtition ; mais qu'il eſt téméraire d'accuſer d'irreligion ; qui parlent de la Divinité avec reſpect, & qui, s'il n'ont pas l'hypocriſie de *Paliſſot*, en ont auſſi peu la Licence.

Quand on a proſtitué ſa femme à Nancy & à Paris, & qu'on l'a fait renfermer lorſqu'elle n'a plus été lucrative, on ne doit pas ac-

cuſer les Philoſophes de n'être ni Amans, ni Maris ; on ne doit pas leur reprocher de préférer l'intérêt ſordide aux penchants les plus doux & les plus ſacrés ; calomnies noires & atroces démenties par leurs actions & par leurs ouvrages.

Quand on a pouſſé la lubricité . . . . la ſcélérateſſe. . . . . . la plume me tombe des mains. Les Parents de *Paliſſot*, & ſes Amis, s'il en a,

ſçavent ce que je pourrais dire, & me trouveront bien moderé.

Quand un homme ſans mœurs, ſans religion, ſans probité, ſe couvre du manteau des *Chaumeix* & des *Hayers*, pour attaquer des Ecrivains dont il eſt jaloux, quoiqu'il n'ait pas droit de l'être ; quand il a écrit ſous la dictée des Furies la ſatyre la plus inconſéquente & la plus calomnieuſe ; quand il bleſſe tous prin-

cipes de l'honnêteté publique en déchirant ſur la Scene des hommes qui ſont honneur à la Nation par leurs talens, à l'humanité par leur caractere, à la Philoſophie par leurs mœurs, quand il a l'inſolence de finir ſa Piéce par ces Vers :

Tout Philoſophe eſt banni de céans,
Et nous ne verrons plus que les honnêtes gens.

Le Public ne doit pas ſçavoir mauvais gré à un homme inconnu & obſcur, qui n'eſt ni *Encyclopediſte*

ni *Anti-Encyclopediſte*, mais qui aime la vérité & la vertu, il ne doit pas, dis-je, lui ſçavoir mauvais gré s'il dévoile l'infâmie de l'Auteur Satyrique.

C'eſt ici que l'on doit ſe rappeller ce principe ; il eſt de l'intérêt public que les méchans ſoient connus.

Les gens legers trouverons ces Notes trop ſérieuſes ; mais quand on dénon-

ce à l'exécration publique un homme qui rompt les liens les plus ſacrés de la Société, on ne peut & on ne doit pas même ſonger à être plaiſant.

FIN.

Un Ecrit clandeſtin n'eſt pas d'un honnête
homme,
Quand j'attaque quelqu'un je le dois & me
nomme.

LES QUAND,

NOTES UTILES,

Sur un Discours prononcé devant l'Académie Françoise, le 10. Mars 1760.

SIXIEME ÉDITION,

Augmentée des *Si* & des *Pourquoi.*

Noli molestus esse omninò litteris
Majorem exhibeant ne tibi molestiam.
Phæd. Lib. IV.



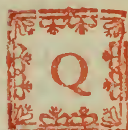
A GENEVE.



LES QUAND,

NOTES UTILES,

Sur un Discours prononcé devant l'Académie Françoise, le 10 Mars 1760.



UAND on a l'honneur d'être reçu dans une Compagnie respectable d'Hommes de Lettres, il ne faut pas que la Harangue de réception soit une satyre contre les Gens de Lettres; c'est insulter la Compagnie & le Public.

QUAND par hazard on est riche, il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux Gens de Lettres leur pauvreté dans un Discours Académi-

que, & dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richeſſes, & qu'ils portent envie en ſecret aux riches; premiérement, parce que le Récipiendaire ne peut ſavoir ce que ſes Confreres moins opulens que lui penſent en ſecret. 2°. Parce qu'aucun d'eux ne porte envie au Récipiendaire.

QUAND on ne fait pas honneur à ſon ſiecle par ſes Ouvrages, c'eſt une étrange témérité de décrier ſon ſiecle.

QUAND on eſt à peine homme de Lettres, & nullement Philoſophe, il ne ſied pas de dire que notre Nation n'a qu'une fauſſe Littérature & une vaine Philoſophie.

QUAND on a traduit & outré même la priere du Déïſte composé par Pope, quand on a été privé ſix mois entiers de ſa Charge en Province pour avoir traduit & envénimé cette formule du déïſme; quand enfin on a été redevable à des Philoſophes de la jouiſſance de cette Charge, c'eſt man-

quer à la fois à la reconnoiſſance, à la vérité, à la juſtice, que d'accuſer les Philoſophes d'impiété, & c'eſt inſulter à toutes les bienſéances de ſe donner les airs de parler de Religion dans un Diſcours public, devant une Académie qui a pour maxime & pour loi de n'en jamais parler dans ſes Aſſemblées.

QUAND on prononce devant une Académie un de ces Diſcours dont on parle un jour ou deux, & que même quelquefois on porte aux pieds du Trône; c'eſt être coupable envers ſes Concitoyens d'oſer dire dans ce Diſcours que la Philoſophie de nos jours *ſappe les fondemens du Trône & de l'Autel.* C'eſt jouer le rôle d'un délateur d'oſer avancer *que la haine de l'autorité eſt le caractere dominant de nos productions*, & c'eſt être delateur avec une impoſture bien odieuſe, puiſque non-ſeulement les gens de lettres ſont les ſujets les plus ſoumis, mais

qu'ils n'ont même aucun privilége, aucune prérogative qui puiſſe jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas ſoumis. Rien n'eſt plus criminel que de vouloir donner aux Princes & aux Miniſtres des idées ſi injuſtes ſur des Sujets fideles, dont les études ſont honneur à la Nation; mais heureuſement les Princes & les Miniſtres ne liſent point ces Diſcours, & ceux qui les ont lus une fois, ne les liſent plus.

QUAND on ſuccede à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais Livre les preuves évidentes de l'exiſtence d'un Dieu, tirées des deſſeins, des rapports & des fins de tous les Ouvrages de la Création, ſeules preuves admiſes par les Philoſophes, & ſeules preuves conſacrées par les Peres de l'Egliſe; quand cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entiere; quand

à ces preuves frappantes qui éclairent tous les yeux, il a ſubſtitué ridiculement une équation d'algebre, il ne faut pas dire à la vérité que ce raiſonneur étoit un Athée, parce qu'il ne faut accuſer perſonne d'athéiſme, & encore moins l'homme à qui l'on ſuccede : mais auſſi ne faut-il pas le propoſer comme le modele des Ecrivains religieux ; il faut ſe taire, ou du moins parler avec plus d'art & de retenue.

QUAND on harangue en France une Académie, il ne faut pas s'emporter contre les Philoſofes qu'a produit l'Angleterre, il faudroit plutôt les étudier.

QUAND on eſt admis dans un Corps reſpectable, il faut dans ſa Harangue cacher ſous le voile de la modeſtie l'inſolent orgueil qui eſt le partage des têtes chaudes & des talens médiocres.

LES *SI.*

SI *on n'eſt pas Homme de Lettres, quoiqu'on ait beaucoup lu & beaucoup écrit, quoiqu'on poſſede les langues & qu'on ait fouillé les ruiues de l'antiquité, quoiqu'on ſoit Orateur, Poëte ou Hiſtorien*, on l'eſt encore moins lorſqu'on n'a qu'une érudition ſuperficielle, qu'on ignore l'Antiquité, qu'on n'eſt pas Hiſtorien, & qu'on ſe réduit à n'être qu'un Rhéteur emporté & un Poëte médiocre.

SI *on n'eſt pas Philoſophe pour avoir fait des Traités de Morale & de Métaphyſique, atteînt les hauteurs de la Géométrie, & révélé les ſecrets de l'Hiſtoire naturelle*, on l'eſt encore moins lorſqu'on ignore ces choſes & qu'on s'aviſe d'inſulter à ceux qui les ſavent.

SI *pour être Homme de Lettres &*

Philoſophe il faut être vertueux & Chrétien, Homere & Horace n'étoient pas Homme de Lettres, Socrate & Platon n'étoient pas Philoſophes.

Si *la haine de l'autorité étoit le caractere dominant des productions de notre littérature*, il faudroit faire connoître & punir les Auteurs ſéditieux qui conſacreroient dans leurs Ouvrages l'eſprit de révolte & le mépris des loix ; mais ſi les Gens de Lettres ne ſont pas coupables de ces excès, ſi c'eſt le fanatiſme même de leurs perſécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide, il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les Gens de Lettres étoient ſéditieux, ils le feroient ſans prétexte & ſans intérêt ; mais ſi ceux qui les accuſent de ſédition attentoient à l'autorité du Souverain, ils auroient des prétextes qu'on a ſouvent fait valoir, & des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

SI un homme qui accuse les Philosophes de vouloir sapper les fondemens du Trône & de haïr l'autorité, avoit peint de couleurs odieuses une recherche des possessions des Citoyens, sagement ordonnée par le Souverain, s'il avoit appellé cette recherche *un genre d'Inquisition, ressemblant à un dénombrement d'esclaves*, si ce même homme avoit osé envenimer, par une ironie insolente & injuste, l'attention que son Roi a donnée à des essais d'Agriculture, si dissimulant ce qu'il y a de louable dans ces amusemens vraiment dignes d'un Monarque, il n'y avoit trouvé qu'une occasion de lui dire avec amertume : *Sire, des spéculations, des machines qu'on vous présente, des essais faits sous vos yeux ne rendront pas nos champs moins incultes ; le Parc de Versailles ne décide point de l'état de nos Campagnes.* Cet homme après avoir insulté de la sorte à l'autorité, ne seroit-il pas bien imprudent d'accuser des

Citoyens paiſibles & ſoumis, de haîne pour l'autorité.

Si un Prince *s'exagere les malheurs de ſes peuples*, qui n'ont pas beſoin d'être exagérés pour être ſentis, il ne faut pas dire que ce ſentiment de bonté du Monarque ſuffit *pour adoucir les malheurs de ſes Sujets*, parce que la bonté des Princes doit être agiſſante comme celle de la divinité & qu'une pareille maxime tendroit à la détourner d'agir; mais heureuſement nos Princes ne ſe conduiſent pas d'après les maximes de l'Auteur du diſcours.

Si un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement inſultée, il ne doit pas ſe permettre de paſſer ſans intervalle au dernier dégré de la flatterie; parce que celui qu'il voudroit flatter n'ayant pas oublié l'inſulte, verroit trop clairement que le changement dans le ton, ne prouve autre choſe qu'un changement dans les intérêts,

Si les gens de lettres sont divisés entre eux, il faut regarder cette division comme une suite de la foiblesse humaine, & ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature ; mais si ceux qui déchirent les gens de lettres sont animés du même esprit que l'Auteur du discours, si ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur, de quel front ose-t-il la reprocher à son siecle ?

Si quelque homme de Lettres s'éleve contre ce que la naissance & les dignités ont *de plus éminent* en écrivant une satyre personnelle, un Gouvernement modéré le punira en proportionnant la peine à l'injure & en estimant l'injure avec équité ; mais si quelques gens de Lettres fuyent le commerce des Grands, s'ils ne sont pas de vils flateurs, s'ils jugent l'homme au travers de son rang, s'ils écrivent que tous les hommes sont égaux ; il faudra estimer ces sentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorsqu'on ne peut y atteindre.

S'il *ne faut pas afficher dans le Sanctuaire des Lettres l'anathême qui les proscrit*, que doit-on dire d'un Discours à l'Académie qui n'est qu'une satyre des Lettres & de ceux qui les cultivent ?

Si les Bibliothéques formées des ouvrages de notre siecle n'étoient qu'un recueil d'écrits scandaleux, frivoles ou insolens, on pourroit y trouver *la priere du Déiste, le voyage de Provence, &c. Et le Discours prononcé le* 10 *Mars à l'Académie Françoise.*

Si l'Auteur de ce Discours n'étoit pas fort touché de l'honneur qu'on lui faisoit en le recevant dans une compagnie respectable, il pouvoit cependant s'abbaisser aux expressions de la reconnoissance que les Corneilles & les Racines ont employées, il ne devoit pas dire à ses Confreres pour tout remerciment *qu'il a été appellé par leurs suffrages*, ou il devoit ajouter qu'il les avoit déja demandés sans les obtenir.

Si la mort de M. de Maupertuis a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occasion de décrier la vie de quelques Philosophes qui pourront mourir aussi chrétiennement que lui.

Si M. de Maupertuis a désavoué les conséquences qu'on a voulu tirer de ses opinions Métaphysiques sur l'essence de la Matiere, & s'il s'est justifié sur le reproche d'irréligion, on peut croire qu'il n'avoit pas prévu ces conséquences, & qu'il étoit tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avoit affiché dans sa jeunesse; mais il ne faut pas donner sa justification comme une Formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte; il ne faut pas dire que celui qui croit une Religion révélée croit tout, parce que les Juifs, les Luthériens, les Calvinistes, les Sociniens même croient à la *Révélation, prononcent ce mot* si décisif, & ont encore beaucoup de

choſes à croire ; & ſur-tout il ne faut pas communiquer à l'Académie Françoiſe cette obſervation Théologique fauſſe & déplacée *comme trop importante pour la laiſſer échapper.*

Si M. de Maupertuis a été accuſé fauſſement de liberté de penſer, cet exemple même devoit rendre l'Auteur du Diſcours plus circonſpect dans ſes jugements, & plus retenu à former la même accuſation.

Si la Religion n'étoit pas aſſez reſpectée dans quelques Ecrivains modernes, il faudroit travailler à les convaincre & à les éclairer ; mais il ne faut ni calomnier les gens de Lettres qui la reſpectent ſans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent ſans la reſpecter.

Si l'Auteur du Diſcours prononcé à l'Académie, le 10 Mars 1760 n'a pas prévu l'opinion qu'il a donné de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il eſt bien aveugle ; mais s'il l'a prévue, *illi robur & æs triplex.*

LES *POURQUOI.*

POURQUOI Mr. L. F. a-t-il été reçu à l'Académie? c'eſt qu'il a fait ſix mille petit Vers, dont perſonne ne ſait un ſeul, & une Tragédie dont on ne parle point hors du Théâtre, & que lorſque les grands talens ſont rares, on a de l'indulgence pour les talens médiocres.

POURQUOI Mr. L. F. a-t-il employé la moitié de ſon Diſcours à déclamer contre l'Incrédulité & à décrier les gens de Lettres? c'eſt que la réputation d'homme zélé peut lui devenir encore plus utile que ne lui a été celle d'homme de Lettres.

POURQUOI a-t-il juſtifié ſi chaudedement, ſur l'article de la Religion, M. de Maupertuis qui eſt mort & qu'on n'accuſoit plus? pour rendre

odieux ceux qui vivent & qu'o accuſe.

POURQUOI avance-t-il qu'on ne peut être Philoſophe ſans être Chrétien ? Parce que ce n'eſt qu'en qualité de Chrétien qu'il peut prétendre à la Philoſophie.

POURQUOI a-t-il fait une Inſtruction Chrétienne, au lieu d'une Harangue Académique ? Parce qu'il a compoſé ſon Diſcours, bien moins pour être récité à l'Academie, que pour être lû ailleurs.

POURQUOI l'a-t-il débité avec tant de hardieſſe ? Par la raiſon que lorſqu'on inſulte les gens chez eux, il faut les inſulter hardiment, de peur d'être jetté par les fenêtres.

POURQUOI dit-il que l'*Académie n'a reçu dans ſon ſein que des eſprits ſages, pleins de ſentimens épurés ſur tout ce qui fait l'objet de notre culte & de notre vénération* ? Pour faire entendre tout le contraire.

POURQUOI dit il que les gens de Lettres se déchirent? Afin qu'on les déchire encore davantage.

POURQUOI dit il que les gens de Lettres enseignent à mépriser les plus grands modeles? Est-ce que les gens de Lettres méprisent Corneille & Bossuet? Pour recuser d'avance sur ses ouvrages le jugement des gens de Lettres.

POURQUOI dit-il que les *gens de Lettres portent envie en secret aux Riches?* Afin de se consoler de la privation de beaucoup de choses, que ses richesses lui laissent encore à envier aux gens de Lettres.

POURQUOI accuse-t-il les gens de Lettres de *s'élever avec une liberté cynique contre la naissance & les dignités?* Pour trouver à sa haine pour les gens de Lettres, un appui dans les personnes respectables par leur naissance & leurs dignités.

POURQUOI l'Auteur du Discours

dit-il en 1760. que *le Roi s'exagere les malheurs de ſes Sujets :* que *cela ſeul ſuffit pour les adoucir :* que *les François chers à leur Maître ne peuvent jamais être malheureux* ; après avoir dit en 1756. au Roi lui-même : *Sire, toutes les eſpeces d'Impôts ſont accumulées ſur vos Sujets .... ils y ſuccombent .... ils ſont traités plus impitoyablement que des Forçats... on exerce ſur eux des vexations horribles... ayez pitié d'un peuple épuiſé .... ſortez de cette enceinte de Palais ſomptueux, de ce concours de Courtiſans faſtueux ..... Vous verrez un Empire qui ſera bientôt un Déſert... les Terres ſont ſemées dans les larmes & moiſſonnées dans l'affliction .... vos Sujets ont la certitude accablante d'être long-temps malheureux.* POURQUOI cet homme eſt-il ainſi en contradiction avec lui-même ? Ce n'eſt pas que la ſituation des Peuples ſoit devenue meilleure ; mais c'eſt que la ſienne a changé.

POURQUOI prenons-nous la peine d'écrire des Réflexions que toutes les personnes raisonnables ont faites sur le Discours prononcé le 10. Mars? Pour faire bien comprendre à l'Auteur de ce Discours, que tout le monde n'est pas dupe du zele affecté qu'il a fait paroître; pour dénoncer au Public en sa personne une Secte nouvelle de faux dévots, qui menace également les Lettres & la tranquillité publique, & afin qu'on ne confonde pas les vrais dévots modérés & modestes, qu'il faut respecter, avec les dévots politiques & persécuteurs qu'il faut détester.

ÉPÎTRE

DU

DIABLE,

A

M. DE V***.

A Genève.



M. DCC. LX.

Avis de l'Éditeur.

J'Ai servi deux ans Monsieur de V... en qualité de Copiste : je rédigeais ses Variantes, & il ne me donnait que dix écus par mois. Je laisse à juger s'il y avait quelque proportion entre les honoraires & le travail. D'ailleurs comme je n'étais point d'humeur à m'extasier sur le mérite de ses ouvrages, & que je voulais entendre la Messe le Dimanche, il me traitait assez cavalièrement. Il s'était flatté néanmoins de faire de moi un Philosophe : mais voyant à la fin qu'il y perdait son tems, il m'a renvoyé comme un Papiste incorrigible, & indigne de participer aux mystères de la Philosophie. Quelques mois auparavant, pendant un voyage qu'il fit à Berne, je surpris sur son bureau un écrit singulier, griffonné en très-petits caractères d'un jaune soufré, sur une feuille de parchemin noir. C'était des vers Français : j'en parcourus une vingtaine à l'aide d'une loupe. Mais quel fut mon étonnement, quand je lus au bas de la page la signature de Lucifer *! Mon Maître, disais-je en moi-même, serait-il en commerce avec le Diable ? Quel homme ! ô mon Dieu, faites-lui miséricorde ! je tremblais de tous mes membres, les cheveux me dressaient à la tête, & il me semblait déja voir autour de moi une légion d'esprits infernaux. Cependant je m'armai du signe des Chrétiens, & m'étant remis peu-à-peu de mon trouble, je me sentis enfin assez de force pour lire cet écrit avec attention, & pour en tirer une copie. Je la portai quelque tems après à un honnête Curé du voisinage, qui en trouva la forme & le style très-diabolique. Voilà, me dit-il, une pièce dont on pourrait tirer parti. Le père du mensonge y dit d'assez bonnes vérités ; & s'il est vrai qu'il soit l'auteur de ce Poëme, il a raison*

de recommander à son ami de ne le point imprimer. Vous seriez bien vous, de lui jouer le tour : il faut l'attraper, il en attrape bien d'autres. Je doute fort néanmoins qu'il ait assez de loisir & de tranquillité pour rimer. Mais pour votre Maître, vous devez être très-rassuré sur son compte : allez, je connais l'homme, il n'est certainement point sorcier.

J'étais bien tenté de suivre le conseil de ce bon Curé ; mais je devais craindre le ressentiment de M. de V... tant que je resterais à son service. Je ne le crains plus maintenant ; & s'il m'accuse d'infidélité, je le laisserai dire : le Curé qui est un excellent casuiste, a levé tous mes scrupules.

D'ailleurs je ne crois pas que l'Epître dont il s'agit ici, soit une satyre ; mais si ç'en est une, M. de V... aurait très-mauvaise grace de s'en plaindre, lui qui déchire toute la terre, & se tue pourtant de dire qu'il est un sage, & qu'il n'écrit point de Satyres. *

---

* Voici comment s'exprime M. de V... dans sa lettre à l'Auteur du Mercure, II volume de Janvier 1760.

« La Satyre en vers, & même en beaux vers, est aujourd'hui décriée, à plus forte raison, la satyre en prose, surtout quand on y réussit d'autant plus mal, qu'il est plus aisé d'écrire dans ce pitoyable genre.... Si dans la crise où est l'Europe, & dans les malheurs qui désolent tant d'Etats, il est encore quelques amateurs de la littérature qui s'amusent du bien & du mal qu'elle peut produire, je les prie de croire que je *méprise la Satyre & que je n'en fais point.* » Après une déclaration si formelle, qui se serait attendu à voir éclore le *P. Diable, la Vanité, le Russe & l'Ecossaise ?*

EPITRE

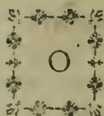


ÉPÎTRE

DU DIABLE,

A

M. DE V* * *.



ORgane furibond de l'Ange de ténébres,
Qui souffle dans ton cœur la rage de rimer;
Toi dont les ouvrages célébres
Instruisent cent Grimauds dans l'art de blasphémer;
Lieutenant des Enfers, & Diable à plus d'un titre,
Reçoi, mon digne ami, cette infernale Epître;
Mais garde-toi de la faire imprimer.
Tes ouvrages divers, ton Cothurne, ta Lyre,
Tes Fastes imposteurs nous ont plu tellement,
Que je t'en dois un compliment
Au nom des grands de mon empire:
Reconnoissant de bonne foi,
Qu'à trouver les moyens d'en étendre les bornes,

Tout Diable que je suis, je le suis moins que toi,
Et ne te passe que des cornes.
Je me loûrai toujours de *Manès* (1) de *Socin*, (2)
De l'amant défroqué (3) de la jeune *de Borre*,
Du zèle impétueux de Maître Jean *Calvin*,
Et des soins fortunés de tant d'autres encore,
Tous ennemis fougueux du Pontife Romain,
Et de la Messe que j'abhorre.
Mais en fait d'irréligion,
D'extravagance, & de blasphême,
Nul ne peut sans présomption,
Te contester le rang suprême.
Plusieurs de ces fiers ennemis
Qui disputaient les clefs aux Ministres fidéles,
Des monumens du peuple circoncis,
Ont respecté du moins les preuves immortelles:
De la Religion interprêtes rebelles,
Ils la défiguraient, mais tu l'anéantis.

---

(1) Manès, Héréfiarque extravagant du III siècle, & le chef de la Secte des Manichéens. Il se disait le S. Esprit, & enseignait qu'il y avoit deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais. Sa Doctrine conforme en partie à celle de Pytagore, est pleine de réveries & d'absurdités. Il fut écorché vif par les ordres du Roi de Perse, & son corps servit de pâture aux bêtes.

(2) Socin [Fauste] né à Sienne en 1539, fut le chef des Sociniens ou Unitaires. Il puisa sa doctrine dans les écrits de son Oncle Lélie Socin, & combattit la Divinité de Jesus-Christ.

(3) Martin Luther, Augustin. Il épousa une Religieuse nommée Catherine de Bore, qu'il avoit débauchée, après son apostasie.

Bien

Bien eſt-il vrai que ton ſyſtême
Eſt par fois un peu gauche, efflanqué, chancelant;
Et que tel mot que tu crois un dilême,
N'eſt qu'un ſophiſme impertinent.
Mais dès qu'un raiſonneur eſt léger & brillant,
Il a toujours aſſez de force :
Soit vertus ou ſçavoir, dans le ſiècle préſent,
Le fond n'eſt rien, tout dépend de l'écorce.
Eh ! qui ſçait mieux que toi, répandre en ſes écrits,
L'illuſion du coloris,
Le vernis & la broderie;
De traits ſententieux ſaupoudrer ſon jargon,
Rajeunir des lambeaux de vieille friperie,
Ou faire un mets piquant de quelque rogaton ?
Annales & Philoſophie,
Politique, Géométrie,
Morceaux Flamans, Britanniques, Germains,
Et bribes de Théologie
De Brachmanes, de Mandarins,
Du Congo, de l'Abyſſinie,
Tout ſe confond, tout eſt accumulé,
Tout fermente & bouillonne en ton cerveau brûlé.
Tu changes, quand tu veux, de forme & de nature,
Pyrrhon la nuit & Socrate le jour;
Tantôt *Rimeur ſuivant la Cour*,
Tantôt Zénon, & tantôt Epicure.
Tu peux chanter ſur tous les tons,
[Sauf néanmoins ſur le ton de Pindare]
Ta trompette ébauche des ſons

Qui

Qui manquaient aux Français pour l'épique fanfare.
Mais si jamais Satan a dit la vérité,
Je soutiens que tes vers, chefs-d'œuvres de scandale,
Auraient bien moins d'attrait, & de célébrité,
Si tu ne les frappais sur l'enclume infernale,
Au bon coin de l'impiété.
Pour enlever tous les suffrages,
Tu compris qu'il fallait, dans tes premiers ouvrages,
Rassurer les mondains, flatter tous les penchans,
Démolir, foudroyer, ou rendre ridicules
D'étranges vérités qui révoltent les sens,
Et de ta rage enfin armant les incrédules,
Japer contre Dieu-même, & mordre ses enfans.
Ainsi tu debutas en bravant le tonnerre,
Et soudain tes succès passérent ton espoir:
Ton mérite forçait mes sages d'Angleterre,
A te céder la palme du sçavoir.
Ta main brisait le joug d'un pénible devoir;
Tu réformais le monde, & grace à ton génie,
De la Religion l'injuste tyrannie
Perdait dans tous les cœurs son antique pouvoir.
Car en dépit de l'écriture,
Et de la foi de tous les tems,
Celui qui régit la nature,
Ce Dieu l'espoir des bons, & l'effroi des méchans,
N'était plus, selon toi, qu'un Monarque en peinture,

Tel

Tel que ces Princes pareſſeux,
Roitelets caſaniers de vos faſtes antiques,
Qui dans les feſtins & les jeux,
Buvaient l'oubli des miſères publiques,
Et libres de tous ſoins, ne vivaient que pour eux.
Ce Dieu de l'univers, inutile pagode,
En laiſſait le timon, pour ſommeiller en paix,
Et l'aveugle Deſtin réglant tout à ſa mode,
Etait ſon *Maire du Palais*.
Si ce frivole Titulaire,
Qui s'obſtinait à ſe cacher,
Ne ſe mêlait d'aucune affaire,
Si rien ne pouvait le toucher,
Pourquoi follement s'enticher,
De l'eſpérance de lui plaire,
Ou de la peur de le fâcher?
Sans équité, ſans bonté, ſans clémence;
Que faiſait aux mortels ſon oiſive puiſſance,
Et devaient-ils la réclamer?
C'était déja beaucoup de ne point entamer
Son domaine & ſon exiſtence;
Mais le ſervir, mais le craindre & l'aimer;
C'était outrer la complaiſance.
De là, ſuivant le fil d'un ſi bel argument,
L'eſprit émancipé ſautait légèrement
De conſéquence en conſéquence;
Le cœur trouvait par-tout un encouragement,
Un champ vaſte & fécond s'ouvrait à la licence.
On pouvait au beſoin fourber adroitement,
Se parjurer, trahir la confiance,

De

De Naboth (1) écrasé dévorer la substance ;
Piller la veuve, opprimer l'orphelin :
Pour cent tendrons formés aux ébats de Cythère ;
Tapisser des serrails en brocard, en satin,
En tableaux de *Boucher*, en vernis de *Martin* ;
Et pour l'infortuné qu'assiége la misère,
Avoir un cœur d'acier, des entrailles d'airain,
L'ame d'un Diable, ou l'ame de V......
Le luxe devenait l'éternel instrument
Du pouvoir & de l'abondance,
La débauche un délassement,
La mollesse une bienséance.
Et qu'était la vertu, qu'un ridicule effort,
Qu'un pitoyable objet d'orgueil & de folie,
Sans récompense après la mort,
Et sans profit pendant la vie ?
Insensé, le mortel ennemi de ses jours,
Qui, sans respect du tems si rapide en son cours,
Semait d'épines son passage,
Et qui dans la saison des ris & des amours,
Libre d'en profiter, en dédaignait l'usage.
Ainsi donc l'on devait, sans craindre l'avenir,
n'avoir plus d'autre loi que la loi du plaisir,
Suivant sa pente & sa méthode ;
Tout semblait arbitraire, innocent & permis,
Et rien n'était à mon avis,
Si consolant, ni si commode.
Aussi de ta doctrine on reconnut le prix,

(1) Voyez l'Ancien Testament, histoire des Rois.

Si bien que dans Berlin, dans Londres, dans Paris,
Tes merveilleuſes rapſodies
Te firent proclamer par tous nos beaux-eſprits,
Le Patriarche des impies,
Des Loix de Jéhova ſuperbes ennemis,
Et fléaux de quiconque oſe croire en ſon fils.
Ce choix fut confirmé chez nous en plein Chapitre,
Et tu n'as pas depuis démenti ce beau titre.
Parmi ces Ecrivains conjurés contre Dieu,
Tu ſçus te diſtinguer en tout tems, en tout lieu;
Comme leur chef & leur modèle;
Et j'en ſuis bien reconnoiſſant,
Car mon domaine floriſſant
S'eſt accru de moitié chez la race mortelle.
Sur-tout le climat des Badauts
Sera dans peu mon plus noble héritage;
Ses habitans ſont un peuple volage,
Qui ſçait le mieux gober tes préceptes moraux,
A l'hameçon du beau langage.
Tous ces roquets de l'Hélicon,
Que fait hurler la *Tragicomanie*,
Facteur, Clerc, ou Commis, petit-Maître, & Poupon
En manteau court, en rabat de linon,
De tes dogmes fameux ont la tête farcie :
Du bel-eſprit tous prennent l'écuſſon,
En profeſſant ta doctrine chérie.
L'un croit le culte indifférent,
Et confond le Bramin avec le Catholique;
Et l'autre l'abandonne au vulgaire ignorant,

Comme

Comme une vaine & frivole pratique.
Ici c'eſt un Réformateur,
Qui blâme certains rits du ſacré miniſtère,
Qui dogmatiſe avec fureur,
Contre la foi d'un antique myſtère,
Et d'un pénible aveu diſpenſe le pécheur.
Puis controllant la richeſſe des Moines,
La pompe des Prélats, la table des Chanoines,
Et taxant le clergé de mille autres abus,
Dit que, pour appaiſer tant de vives allarmes,
Il faudrait marier tous vos jeunes Reclus,
Capucins, Récolets, Jacobins, & grands Carmes.
Là c'eſt un eſprit-fort ou laſcif, ou glouton,
Qui, pour analyſer la nature de l'ame,
Vous ſoutient que l'étui vaut autant que la lame,
Et la fait dépérir, ou croître à l'uniſſon,
Avec l'ame d'une huître, ou d'un colimaçon.
Voilà quel eſt le catéchiſme
De tes diſciples à Paris :
J'avais beſoin de tes écrits,
Pour y couler à fond la barque du Papiſme.
Depuis trente ans que tes travaux
Ont fertiliſé ce rivage,
Je vois de jour en jour qu'il enfle mes impôts,
Et me rapporte davantage.
Il m'en vient chaque mois de friands maniveaux
De réprouvés de tout étage,
Dûment bardés de péchés capitaux :
De gros richards calcinés de luxure,
Ou gangrénés d'avarice & d'uſure :

Des

Des fripons, des coquins de toutes les couleurs,
Des intriguans & des appareilleurs......
Eh ! que ne dois-je pas à l'excès de ton zèle,
Pour féconder mes généreux desseins,
En suivant la trace fidelle
Des *Bayles* & des *Arétins ?* (1)
Ton *Uranie* est une œuvre immortelle,
Ta *Religion naturelle*
Obscurcit à jamais les plus fiers Ecrivains.
Je voudrais en être le père,
Ainsi que de l'Epître agréable & légère, (2)
Où brille l'antithèse, & l'étrange conflit
De *la grace de Jesus-Christ*
Avec les trois graces d'Homère.
Mais le prodige du sçavoir,
C'est ta *Pucelle* incomparable.
Il ne nous manquait plus que ce livre admirable,
Pour consommer ta gloire, & combler mon espoir.

---

(1) Arétin [Pierre] natif d'Arezzo, vivait au XVI siècle. Il s'est rendu célébre par ses écrits obscènes & satyriques. C'était un esprit médiocre, mais audacieux & vain à l'excès. Il mit à contribution plusieurs Princes de son tems, qui redoutaient sa plume ; & eut même l'insolence de faire frapper une médaille, où les Monarques lui présentaient des tributs, avec cette légende : *P. Aretinus flagellum Principum.* Ses flatteurs lui déférérent un titre encore plus superbe, & l'appellérent, *il divino Aretino.* Néanmoins quelques Princes d'Italie qui n'étaient pas endurants, au lieu de lui payer tribut, lui firent donner cent coups de bâton, ce qui produisit un si bon effet, qu'il renonça à la satyre, & ne fit plus que des ouvrages de piété. On prétend même que sa conversion fut sincère. Cette manière de châtier les Poëtes mordans & satyriques est fort ancienne, mais elle ne les corrige pas toujours.

(2) Epître au Cardinal Querini.

Que de riants tableaux ! que de jolis blaſphêmes !
Oh ! que tu dois t'en applaudir !
Ton eſprit y ſurpaſſe, il en faut convenir,
Nos intelligences ſuprêmes :
Je défirais tous les enfers,
Le Diable le plus docte en cynique peinture,
De forger en dix ans un écrit ſi pervers,
Si fertile en ſcandale, & ſi riche en ordure.
Lorſque tu publias ce volume charmant,
Ce modéle parfait de rimes diſſolues,
J'en eus tant de plaiſir & de contentement,
Que trois ou quatre fois j'épiai le moment
De te haper, en planant dans les nues.
Je brûlais de payer tant d'utiles forfaits
Dans cette demeure profonde ;
Mais j'ai ſenti que, pour mes intérêts,
Il valait mieux encor te laiſſer dans le monde,
Où tu ſervais l'Enfer avec tant de ſuccès.
Et bien me fâche que ta courſe
Panche ſi fort vers ces gouffres brûlans ;
Je prévois trop quelle reſſource
Je vais perdre chez les vivans.
Mais après tout je m'en conſole ;
Quand tu ſeras dans nos cantons,
Toutes les claſſes des Démons
Iront s'inſtruire à ton école,
Et profiter de tes leçons.
Je te puis aſſûrer, foi d'Archange rebelle ;
Que tu ſeras le bien venu,
Et dignement fêté dans le rang qui t'eſt dû,

Parmi

Parmi les Citoyens de la braise éternelle!
Eh! quel régal pour toi, de trouver en ce lieu
Toute la clique de tes sages;
D'entendre & d'admirer ces ennemis de Dieu,
Vantés par-tout dans tes ouvrages!
Toland, (1) & *Spinosa*, (2) *Beker*, (3) *Hobbes*,
(4) *Wolston*, (5)
Maillet, (6) *Collins*, (7) & leurs semblables,
Et *l'éternel honneur* (8) *de l'humaine raison*,

---

(1) Toland [Jean] nâquit en Irlande en 1670. On ne sçait rien de certain de son origine; & il ne se défendait point trop du reproche qu'on lui faisait d'être bâtard. Il fut élevé dans la Religion Catholique, mais il ne tarda pas à embrasser la Religion Protestante. Ensuite il devint Athée, & persista jusqu'à la fin dans son opinion. On lit ces mots dans son épitaphe qu'il composa quelques jours avant sa mort. *Spiritus cum aethereo patre à quo prodiit olim, conjungitur.*

(2) Spinosa [Benoît] fils d'un Juif Portugais, nâquit à Amsterdam en 1632. Il a réduit en systême l'athéïsme. Il établissait comme son premier principe, que Dieu est la seule substance qu'il y ait dans l'univers, & que tous les autres êtres ne sont que des modifications de cette substance.

(3) Becker [Balthazar] né dans la Frise en 1634, fut Ministre à Amsterdam. *Son monde enchanté* est, pour ainsi dire, l'apologie du Diable.

(4) Hobbes [Thomas] né en Angleterre en 1588, a fait des ouvrages qui l'ont rendu suspect d'Athéïsme.

(5) Wolston [Thomas] Anglois, né en 1660. Il prétendit prouver que les miracles du nouveau Testament ne sont que des allégories.

(6) Maillet, Consul au grand Caire. Son Telliamed est entre les mains de tout le monde.

(7) Collins [Antoine] Anglais né à Heston en 1676, a eu des sentimens fort opposés à la saine Doctrine.

(8) Bayle, c'est ainsi qu'il est qualifié dans les Oeuvres de Monsieur de V...

Tes Patrons, tes Héros, tes guides respectables,
La fleur de mes damnés, les délices des Diables.
Puis un essein de *Filles à Talens*
Qui charmaient à souper, & brillaient sur la Scène,
De ces *Filles de Melpomène*,
Qui trafiquent de leur printems,
Se hâtant de venir dans mon sombre Royaume;
Malgré Keyser, le Mercure & saint Côme.
Puis l'adorable *le Couvreur*, (1)
Cette Déesse poulinière,
Qui reçut de tes mains l'encens le plus flatteur,
Tandis que des bigots lui refusaient l'honneur
De la laisser pourrir au coin d'un cimetière.
Ces doux objets dont le geste animé,
Le récit patétique, & l'accens plein de charmes,
Aux Badauts attendris faisaient verser des larmes;
Brûlent *de plus de feu qu'ils n'en ont allumé*,
Et rendent mieux chez nous les tragiques allarmes.
Quand tu viendras dans ce séjour,
Je veux qu'avec éclat, pour chômer ce grand jour,
Notre allégresse se déploie:
Ce ne sera que bals & festins à ma cour:
Tous les feux de l'Enfer seront des feux de joie.

---

(1) Adrienne le Couvreur, Actrice célèbre par ses grands talens, & par le goût qu'elle inspira à M. de V. mourut sans être assistée des secours de l'Eglise. On lui refusa la sépulture, mais M. de V. l'en dédommagea par une apothéose.

Dès

Dès long-tems mon Fourier t'y prépare un hôtel,
Un peu moins frais que celui des *Délices*,
Tout à côté du repaire éternel,
Où logent *Vanini*, (1) *Rugger*, (2) & leurs complices.
Là tu pourras promener tes caprices,
Et contempler au loin des lacs étincelans,
Des fleuves orageux, des rochers fulminans,
Flanqués de vastes précipices,
Et de cent gouffres mugissans.
Ce *Belveder* de l'infernale rive,
Pour amuser un Ecrivain,
Vaut bien la froide perspective

---

(1) Vanini [Lucilio] Prêtre, né en 1585 dans la terre d'Otrante. Il avoit formé le dessein, si l'on en croit le P. Mersenne, d'aller répandre l'athéïsme dans le monde, avec douze compagnons de son libertinage. Il fut Aumônier du Maréchal de Bassompierre à Paris. Ses *Dialogues de la Nature* lui ayant fait des affaires avec la Sorbonne, il se retira à Toulouse, où ayant été convaincu de professer l'Athéïsme, il fut condamné au feu, & exécuté n'ayant encore que trente ans. Il mourut sans donner aucune marque de repentir. Cependant il fut effrayé de l'appareil de son supplice, & s'écriait de temps en temps, ô mon Dieu ! Un Cordelier qui était là pour l'exhorter à mourir chrétiennement, lui dit, malheureux que vous êtes, vous reconnaissez un Dieu puisque vous l'invoquez; non, répondait Vanini, c'est une façon de parler.

(2) Rugger [Cosme Ruggeri] Florentin, étant venu en France du tems de Catherine de Médicis, fut très-bien accueilli de cette Princesse, parce qu'il se donnait pour habile Astrologue. Ayant été enveloppé dans l'affaire de la Mole & de Coconas, favoris du Duc d'Alençon, accusés entre autres crimes d'avoir attenté par sortilège à la vie de Charles IX, il fut envoyé aux Galères; mais Catherine l'en tira quelque tems après. Il mourut fort vieux à Paris, l'an 1615, & comme il avait déclaré hautement qu'il mourait Athée, son corps fut jetté à la voirie. Mezerai l'appelle *Rugier*.

De la ville & du lac des enfans de Calvin.
Et si la soif de l'or te suit jusqu'au Ténare,
Tu l'y verras couler, au gré de ton desir :
Mammon (1) l'affine & le prépare ;
Et fusses-tu l'ombre la plus avare,
Il aura dequoi t'assouvir.
En attendant, cher ami, je t'invite
A maintenir ton cœur endurci dans le mal,
Sans jamais réfléchir sur le terme fatal,
Où ton déclin se précipite.
Souvien-toi qu'au mépris du vulgaire Chrétien,
Un sçavant épuré de crainte & d'espérance,
Comme *Epicure ou Lucien*,
Tient son rang jusqu'au bout, & doit, par bien-séance,
Vivre en Athée, & mourir comme un chien.
Il est beau d'affronter le péril à ton âge,
Tel qu'un nocher audacieux,
Que la foudre environne, & qui brave les cieux,
En blasphémant dans le naufrage.
Ne vas pas imiter ce poltron de Normand, (2)
Qui par forme de testament,
Touché de repentir de son goût pour la Scène,
Rima tout *Akempis*, indigne monument !

(1) Mammon, mot Syriaque qui signifie le Dieu, ou le Diable des richesses.

(2) C'est le grand Corneille. Il mit en vers l'*Imitation de Jesus*, sur la fin de ses jours. Les incrédules seraient bien surpris, si Monsieur de Voltaire qui a rimé depuis peu quelques passages de l'Ecclésiaste, & le Dialogue du *Chaton* & de la *Sulamite*, tiré du Cantique des Cantiques, allait rimer aussi les sept Pseaumes de la pénitence.

Ni

Ni ce *Ruffus* (1), vil objet de ta haine,
Qui redouta l'Enfer, & finit ſaintement,
Ni ce benêt de *la Fontaine*,
Qui mourut auſſi lâchement.
Eh ! que diraient les bandes interdites
De ces enfans perdus qui volent ſur tes pas,
Si leur vieux Général aux portes du trépas,
Flétriſſait ſes lauriers par des craintes ſubites?
Tu ſens quel coup cela me porterait !
Bientôt chacun s'allarmerait,
Car la crainte ſe communique,
Et mon Rival triompherait
Dans le parti philoſophique.
D'ailleurs comment te reconcilier
Avec ce Dieu d'éternelle vengeance ?
Pourrais-tu lui faire oublier,
Par dix mille ans de pénitence,
Tant d'écrits ſcandaleux qu'on t'a vu publier,
Tant d'outrages & de licence ?
Mais s'il t'invite à la réſipiſcence,
Et quoiqu'il faſſe encor, pour t'y déterminer,
Crois-moi, réſiſte-lui, dérobe à ſa clémence,
La gloire de te pardonner.
Soit qu'il t'appelle, ou qu'il tonne, & menace,
Ranime ta vertu, redouble tes efforts,
Munis ton cœur d'une triple cuiraſſe,
Contre l'aiguillon du remors,
Ou contre l'attrait de la grace.

(1) Le grand Rouſſeau, mort à Bruxelles.

Mais le plus sûr, tu le sens bien,
Eſt de reſter où le ſort te confine :
Là tu pourras toujours, du culte Auſonien,
Fronder impunement l'imbécile doctrine.
Ton nom illuſtrera ces plaines, ces côteaux.
On dira dans cent ans « ce paiſible héritage
» Fut autrefois la retraite d'un ſage,
» Qui toujours contre Dieu combattit en héros,
» Et par un coup du ſort jetté ſur ce rivage,
» Pour agrandir le Diable, y tint ſes arſenaux.
On ira contempler cet Helvétique aſyle
De l'oracle des Ecrivains,
Comme on allait à Cume, aux antres ſouterrains,
Fameux par les trépieds d'une antique Sybille ;
Ou comme on viſitait, aux bords Napolitains,
L'auguſte repoſoir des cendres de Virgile.
Cependant laiſſe dire aux lâches ennemis
Qui vont te relancer juſqu'en ton hermitage,
Que la rouille des ans émouſſe tes eſprits,
Que tes talens enfin uſés & décrépits
S'écroulent chaque jour ſous les glaces de l'âge.
Dédaigne d'écraſer ces inſectes poudreux ;
Et s'ils trouvent encor, dans tes livres fameux,
Soit plagiat, ſoit blaſphême, ou ſophiſme,
Oppoſe à leur audace un mépris généreux,
Sans plus crier au *Fanatiſme*.
Qu'ils ſçachent ces cuiſtres jaloux,
Ces lourdauts empâtés d'orgueil & d'ignorance,
Qu'ils doivent humblement ramper à tes genoux,
Te craindre, t'admirer, & garder le ſilence ;

Et

Et que qui réunit tant de genres divers,
Un si profond, & si vaste génie,
L'arbitre enfin de l'harmonie,
Maître de ses écarts, libre dans ses travers,
Est fait pour régenter le Pinde & l'Univers.
Poursuis donc, sans mollir, tes travaux mémorables;
Prodigue en forcené le mensonge & les fables:
Frappe, confonds, détruis, & renverse à la fois
La morale du Christ, ses temples, & ses loix:
Que l'Enfer s'en étonne, & qu'enfin tous les Diables
Rugissent de plaisir, au bruit de tes exploits.

FIN.

[illegible] 2
[illegible]
[illegible]
[illegible] Vol[illegible]

